

AVANT-PROPOS

J'ai voulu en priorité rééditer l'Affaire du Carrelet pour que toutes les couvertures de ma série se singularisent dans une esthétique originale commune.

Puis, je me suis posé la question de retoucher le texte en profondeur ou non. Pour trancher cette délicate question, je m'en suis remis à mon épouse. Elle a jugé que ce premier épisode avait une fraîcheur à préserver, alors je l'ai écoutée : sur son conseil, je me suis contenté de corrections formelles - des erreurs grammaticales, de ponctuation et quelques maladresses stylistiques et narratives.

Ce premier épisode est la genèse de tout ce qui va suivre, je lui dois toutes mes idées présentes qui me permettent aujourd'hui de tisser la toile de mon univers romanesque. Il m'a offert le plus beau des cadeaux, comme mon épouse un jour de balade sur Pornic m'a offert une clé d'écriture en me proposant d'écrire à deux une histoire de meurtre autour d'un carrelet. C'était un délire de couple sans lendemain. On échangeait nos idées dans notre chambre d'hôtel de la thalasso de Pornic, on se racontait des scènes, ça nous faisait marrer. Mais dès lors qu'on a voulu s'y mettre, il n'y avait plus personne, on remettait ça à nos vieux jours. Elle, très ordonnée, s'était armée d'un calepin avec beaucoup de notes, des fiches de personnages, un début de trame.

Moi, son opposé, je ne voyais pas du tout par quel bout prendre l'histoire... je papillonnais. Les jours passant, mon épouse a laissé ce projet au milieu du gué, je suis allé le repêcher au printemps 2023 sans vraiment savoir pourquoi. Peut-être que j'étais enfin mûr pour mener un projet à son terme.

Des projets et des désillusions pourtant, j'en avais eu à la pelle, du coup j'ai eu peur que ma motivation ne s'émousse très vite.

Mais peu à peu, le virus m'a pris : j'ai fini par m'enfermer dans mon univers... sans souffrance, sans frustration, juste par plaisir, et je me suis accompli.

Merci à toi et à ce premier roman, merci à Florence et Maïva pour leur grand talent d'illustratrice.

L'Affaire du Carrelet méritait que je le tienne en considération au-delà des naïvetés d'un premier roman où l'on cherche la lumière et la voie des suivants.

I

Pornic, samedi 6 novembre 2010...

Au lever du jour, sur les sept heures environ, Gaspard s'était dépêché d'engloutir une madeleine avec son café pour se rendre au lieu-dit de la plage de la Source, à l'endroit des deux pêcheries de la thalasso. Un meurtre venait d'ensanglanter la paisible promenade des douaniers.

Son accès était fermé par le ruban des scènes de crime depuis six heures, et deux voitures de gendarmerie, garées en travers du chemin buissonnant, filtraient les allées et venues.

Il y arriva essoufflé, dégoulinant de pluie, après une course à vélo sur le tronçon encore ouvert de la promenade côtière, qu'il avait remonté depuis le quai L'Herminier.

À vingt-neuf ans, Gaspard cultivait un look vestimentaire rétro dont le premier effet était de produire l'inverse de ce qu'il espérait : un manque d'originalité dans sa recherche d'originalité.

Ce n'était pourtant pas le jour pour sortir la tête en l'air, avec de légers vêtements comme son pantalon écossais à mailles fines et son gilet prince-de-galles en laine beige.

La pluie battante l'avait transformé en une matière spongieuse, ses habits lui serraient la peau comme des lés de tapisserie saturés de colle. À la Source, il n'était pas le premier à débouler ; des curieux en nombre, au moins une trentaine, se pressaient déjà au-devant du cordon pour tenter de voir ce qu'on avait cherché à mettre hors de vue.

La présence de ce banc de sardines lui fit ramener en arrière ses cheveux bohèmes, il faisait ça à chaque poussée de stress. La plupart de ses proches jugeaient sa manie snob et aristo. Sa compagne lui adjurait instamment de ne pas le faire en public, c'était hautain, mais c'était plus fort que lui.

— Pardon, pardon ! Journaliste accrédité par le Fanal de Jade, allons, laissez-moi passer s'il vous plaît ! criait Gaspard pour se faire une place dans ce goulet.

Sa voix bruyante et sifflante, qui fendait la foule, alerta le brigadier en charge du cordon de sécurité :

— Qu'avez-vous à brailler ainsi, de quelle accréditation parlez-vous jeune homme ?

— Voici ma carte de journaliste, vous êtes nouveau sur Pornic monsieur le brigadier ? Je vous vois pour la première fois, je couvre toute l'actualité du coin depuis deux ans.

— Que voulez-vous que ça me fasse ? Le concours de pêche au carrelet c'était la semaine dernière, l'écarta le jeune gendarme après avoir faussement examiné sa carte.

— Je vois.

— Bah si vous voyez, n'insistez pas, lui dit le gendarme en la lui remettant.

— Je vois, répéta Gaspard.

— Je vois que vous me prenez de haut surtout, écarterez-vous comme les autres, on va bientôt évacuer la zone.

Et ce brigadier de le prendre par le bras.

— Mais pourquoi, reprit Gaspard qui restait sourd à l'injonction du gendarme, le filet du père Ducamp a-t-il été démonté ? aurait-il pêché un gros poisson ?

— Gonflé le type de poser sa question l'air de rien, se marrait son collègue de derrière qui discutait avec un autre gendarme.

Celui-ci s'avança vers le jeune brigadier et Gaspard pour jouer les juges de paix :

— En effet, le propriétaire de cette pêcherie devra s'expliquer sur la nature de sa pêche monsieur, on a retrouvé au fond de son filet le cadavre d'une fille à demi nue, les bras ligotés au dos. Maintenant, on ne peut pas vous en dire plus, rapprochez-vous de la préfecture ou attendez le point presse du procureur.

Les techniciens en Identification criminelle procédaient encore aux prélèvements préliminaires sur le site de la pêcherie. Les scellés étaient soigneusement disposés sur une table pliante. On y trouvait, entre autres pièces, la cordelette qu'on avait nouée autour des poignets de la victime, un câble de traction pour la remontée du filet, et la manivelle du treuil... déboîtée de son logement par les enquêteurs pour les besoins de l'investigation.

On avait étendu le sac mortuaire de la victime sur la galerie de la cabane, à l'abri des regards, côté mer, dans l'attente de son transfert pour l'institut médico-légal.

Gaspard renfourcha son vélo puisqu'on commandait à tout le monde de quitter la zone.

« Je la tiens enfin mon affaire ! je la tiens ! Roule ta bosse Gaspard, tu as enfin des billes ! » pensait-il dans sa naïveté de journaliste rêveur.

Sa petite officine de presse occupait le quai du Commandant l'Herminier sur le port. Orienté nord, sombre, froid, humide, l'endroit n'était timidement égayé que par un bar de vieux pêcheurs en passe de se ranger du métier.

Puis, au tournant du rond-point et de l'écluse, comme un rayon de soleil qui percerait le gris, le carrousel des enfants marquait la transition avec un autre Pornic : celui des commerces riants de l'autre bord, du folklore des chalutiers, de son estacade fréquentée de touristes avides de glaces à la belle saison, de beignets ou de gaufres le reste du temps.

Au quai du Commandant l'Herminier, on y passait, mais on ne s'y arrêta guère, l'alignement du bâti était austère, sans soleil. Le local du Fanal de Jade s'en distinguait tout juste par sa longue enseigne colorée de deux mètres, un poil mal ajustée sur son fronton, qui s'animait d'un phare abstrait bleu et jaune, et dont le faisceau triangulaire se cognait à trois vaguelettes stylisées.

Gaspard ouvrit la porte grinçante et branlante du journal, de ce qui avait été autrefois un atelier de ramendage, où une poignée de vieux pêcheurs à la retraite recommandaient pour le plaisir et en toute gratuité les filets des copains.

Quelles traces de ce passé restait-il dans ce local de presse ? Eh bien la verrière d'origine, véritable passoire à infiltrations, aux carreaux de verre dépolis par les lessivages successifs, ternis aussi par la rouille de son armature en fonte... rien d'autre si l'on excepte les casiers de crabes en vrac, près de la rotative Bullock de Gaspard, et quelques chaluts accrochés sur les murs en guise de déco.

— Élise ! Je suis de retour !

Dans l'arrière-salle, qui était son espace réservé, Élise mettait la dernière main à la publication numérique du jour, elle ne l'avait pas entendu rentrer.

— Je suis rentré, t'entends ? cria plus fort Gaspard.

— Oui, oui, j'arrive !

Une jolie fille brune aux traits fins, taille de guêpe, chignon bien mis et ruban en diadème apparut tout en énergie nerveuse :

— Tiens Gaspard, tes missions du jour : d'abord ton impression papier, ensuite la tournée des abonnés, la criée habituelle aux abords du casino, et tu termineras par le rendez-vous au domicile de M. Louveau, débita-t-elle avec l'allure d'une locomotive.

— Bah, tu ne me laisses même pas te raconter que madame Estane avait raison ? Une fille, dont j'ignore l'identité, a été découverte morte dans le filet du père Ducamp. Ça va faire grand bruit, un bel article en perspective.

— Peut-être Gaspard, peut-être, lui répondit-elle en rangeant machinalement son espace de travail envahi d'objets en tous genres. En attendant on vivote, on est suspendus aux dons et subventions, j'en ai marre de ranger tes affaires ! Tu fais comment pour t'y retrouver ?

— Laisse donc, je vais ranger ! Ne t'inquiète pas, M. Louveau nous aime bien, il va encore raquer, ça lui plaît qu'on soit un journal pornicais "authentique". Il me l'a dit l'autre jour : « Monsieur de La Rochejaquelein, vous êtes bien plus qu'un échetier, vous subliment les brèves les plus insipides avec poésie », ce n'est pas du compliment ?

— C'était du premier degré ? fit Élise circonspecte.

— Qu'importe, je prends ! ses dons sont gras et réguliers, lui répondit Gaspard en remettant ses cheveux pendants sur le côté.

Plantée au milieu du fatras typographique, Élise s'agaçait en tapotant du pied.

— OK, je lance l'impression et je file au bar du casino, essaya de l'adoucir Gaspard.

Le chuintement de la grande presse assourdit rapidement la pièce, Gaspard venait de lancer un tirage papier de près de cent exemplaires de leur feuille quotidienne que quelques dizaines de résidents à l'année lisaient assidûment. La rubrique des restos était la plus appréciée, aussi bien pour ses bons plans que pour ses avis sans concession sur la cuisine locale.

Quand le Fanal de Jade dézinguait, il se passait de gants et de nuances : « Cher pour ce que c'est, un terre-mer des plus clichés, j'ai cherché en vain les palourdes dans ma salade chichement assaisonnée. Le consommé de bœuf aux lentilles poisseuses a consumé ma patience. »

Un tiers du numéro était consacré à la pub locale et aux annonces. Cinq à dix minutes suffisaient pour le lire. Il y en avait qui le prenaient que pour les résultats sportifs : foot et sports nautiques, d'autres consultaient les grandes lignes de son actu locale en appréciant la neutralité des articles, qui tempéraient, faut bien le dire, le monde en rose de la gazette municipale.

— Fini, j'emballe les paquets et c'est parti pour la distribution ! Au fait Élise c'est la semaine prochaine qu'on accueille un stagiaire ?

— Huit heures lundi prochain, c'est toi qui l'accueilles en effet. Débarrasse-moi le plancher tu veux bien, on risque d'être à la bourre !

Illico, Gaspard chargea dans le ventre de son triporteur, à l'effigie du journal, ses piles de journaux. En chemin, il rêvassait à ce meurtre et se promit de passer voir madame Estane en fin de journée pour qu'elle lui en dise plus que les maigres infos qu'elle lui avait confiées par téléphone.

Le journal valait plus pour sa note de fantaisie que par le contenu qu'il proposait, Gaspard le savait, il y sacrifiait volontiers. Les gens voulaient ravoïr du lien local, se blottir dans leur cocon à l'abri du tumulte extérieur. L'entre-soi bourgeois des Pornicais faisait un bras d'honneur au pays : « Nous voulons vivre en paix, au rythme des marées, façon huîtres sur rocher. »

Alors, Gaspard affectait le gars bonhomme qu'on aimait voir pour son sourire matinal, toujours de bonne humeur sur son triporteur quand il donnait de la main à la main le journal aux clients. Au fil des ans, son triporteur s'était rajouté modestement à la carte postale de Pornic, il avait bien flairé le filon.

Ce sentimentalisme de terroir était indispensable à la survie de son journal. Pour Gaspard, concéder à ses clients le plaisir d'une livraison folklorique n'était pas cher payé pour avoir le privilège de faire, en indépendant, le seul métier qui l'intéressait un peu.

Certaines fois, la tournée des hauts de Pornic le fatiguait, une fatigue morale et physique.

Son triporteur, malgré l'assistance électrique, gravissait à grand-peine les côtes raides de la falaise, les invitations à boire "un petit coup" le mettaient aussi dans un embarras permanent.

S'il disait oui à tout le monde, il ingurgiterait une cafetière entière. Ces deux facteurs faisaient que sa tournée accusait, certains jours, un retard monstre. Alors, depuis quelque temps, il se montrait plus directif et sec lorsque les minutes passaient plus vite qu'espéré.

Aux environs de dix heures, la tournée était bouclée.

Au tour de la vente à la criée, sur le port de Pornic, en face du casino. Ça le motivait bien plus, car il endossait le rôle du comédien montant sur scène. Personne n'était dupe ni écoutait vraiment ces nouvelles sensationnelles qu'il dispensait chaque semaine, et qui faisaient de la côte de Jade le lieu le plus animé, le plus tendance, le plus couru de France.

Le casino de Pornic s'était installé dans un coquet manoir de maçonnerie blanche et de briques, près de l'intersection du bassin des chalutiers et de celui des bateaux de plaisance mouillant en arrière du môle. Il se disait que le propriétaire envisagerait de déménager pour du plus grand en périphérie.

Fondu dans le décor des quais, le casino élançait en façade une belle échauquette et de hautes baies vitrées, dont deux en plein cintre à l'étage. Ainsi passait-on, à l'intérieur du casino, d'un hall très ajouré au noir des machines à sous qui vous faisaient oublier l'heure et la raison.

Sitôt descendu de son triporteur, Gaspard fut interpellé par une voix mate aux accents virils :

— Un petit café, dans une demi-heure ? lui lança Francesco, le garçon de café rital et musclé du casino.

Cheveux noir corbeau, visage cuivré sur lavis bleu d'une barbe rasée de près, Francesco était fasciné par ce que dégageait Gaspard, à des lieues de sa personnalité.

Lui lettré, quand Francesco n'entendait que les commandes de son service, lui calme, quand Francesco s'énervait d'un rien, lui excentrique dans ses vêtements quand Francesco ne s'habillait que de noir et de blanc. Et puis ce phrasé, ce bon mot, que Gaspard avait quand lui ne les avait presque jamais. Écouter parler Gaspard, c'était entendre un livre chanté à son oreille ; comme il ne lisait pas, ça le rendait plus cultivé, disait-il.

— Attends la une de demain, répondit Gaspard à Francesco, ton plateau va faire valser les boissons.

Piqué de curiosité, Francesco aiguisa son accent en toc, qu'il appuyait fort quand il était excité par quelque chose :

— *Bello, bello !* Dis-m'en plus ou tu ne le prendras jamais plus à l'œil ton expresso, lui susurra-t-il à la manière d'un ruffian.

Gaspard sourit, lui fit signe de s'approcher tout près pour que la nouvelle ne s'évente pas :

— Un probable meurtre, une fille morte dans un carrelet, tu tiens ta langue. Ce sera un double expresso tout à l'heure pour la peine.

— *Mama mia !* leva les yeux au ciel Francesco, à Pornic ? s'appliqua-t-il à surjouer.

— Francesco, les commandes ! héla son chef de rang qui le voyait papillonner alors que les clients affluaient.

Francesco repartit en secouant sa main gauche en signe de grabuge à venir.

La pluie s'abattait en gouttes fines sur le port. Gaspard avait garé son triporteur au côté d'une table de la terrasse du casino, les braseros étaient éteints, les vélums repliés. Les clients bravaches de la terrasse se tâtaient pour se rasseoir à l'intérieur.

Gaspard regardait les nuages, guère optimiste en ouvrant la trappe de son triporteur. Il en sortit une bâche, une ombrelle et un entrelacs de cuir qui ressemblait à un vieux holster chiné dans une brocante.

Au croisement de ses deux bandes, cette ceinture de cuir était rapiécée d'une gaine cylindrique dans laquelle Gaspard logeait par temps de pluie la tige de son ombrelle Fanal de Jade. Grâce à cette astuce, qui lui donnait un look d'homme-orchestre, il était abrité de la pluie pour vendre son journal : l'ombrelle était dans son dos, il avait les mains libérées.

Gaspard ordonna comme à son habitude les journaux en deux piles sur sa table, les bâcha ensuite, et s'éloigna de la terrasse pour haranguer le flux des promeneurs aux abords du casino et sur la placette du port. « Demandez le Fanal de Jade, édition spéciale élections municipales : Empoignade clochemerlesque au dernier conseil ! Un élu évite de justesse la chaise de l'opposition, à 2 € toutes les nouvelles de la côte de Jade ! »

Si quelques habitués lui achetèrent un numéro, en gros, la vente fut mauvaise. La météo jouait sur le chiffre, et aujourd'hui il y avait un crachin venteux, désagréable qui faisait fuir les passants. Gaspard ne s'en désola pas, il pensait à la fille retrouvée morte dans un carrelet.

À sa table en extérieur, une dame chic, osseuse, plus toute jeune, en tailleur cachemire, le fixait du regard depuis un moment ; assez contrariée, elle attendait debout qu'il revienne à sa place :

— Monsieur Gaspard La Rochejaquelein, l'interpella l'adjointe au logement de la mairie de Pornic.

Elle lui entravait l'accès à ses journaux bâchés.

— Gaspard de La Rochejaquelein madame Morin, on accole la particule à mon nom quand on l'associe au prénom ou à « monsieur ». Ce n'est pas la première fois que je vous reprends, vous le faites exprès.

— La Révolution a raccourci les patronymes monsieur, lui répliqua-t-elle.

— J'apprécie votre élégance roturière de déformer mon nom en pleine rue à l'heure où je distribue le journal. Vous entretenez donc la mode des noms à particule estropiés. Dans votre langue, le général de Gaulle c'est Charles Gaulle n'est-ce pas ?

— Les hommes au destin historique reçoivent mon indulgence, l'aurait-on seulement pris au sérieux notre général sans sa particule ? qui pour son compte ne se rattache à aucune ascendance noble. Imaginez si les bontés de l'onomastique lui avaient attribué votre article sans la particule, effet garanti en société.

— Finesse de la gauloiserie municipale, je vous ai tendu une perche je l'avoue, reconnut Gaspard.

— Une grosse, insista madame Morin.

— Votre lourdeur de fin de matinée ? demanda Gaspard qui, sans la regarder, remettait ses journaux dans le caisson de son triporteur.

— Ne faites pas la tête, ce n'est pas contre vous, j'ai du mal avec ces survivances nobiliaires.

— Dans mon cas, madame Morin, il n'y a aucun snobisme. Je n'ai pas de château, pas de terres, pas de fortune.

— Bien, laissons cela. Je voulais m'entretenir de deux sujets avec vous, avez-vous quelques instants ?

— Avec cette pluie, je ne vends rien aujourd'hui, je vous écoute, fit Gaspard.

Il s'assit à son aise dans un confortable fauteuil en simili-rotin.

— Le premier concerne votre dernier éditorial politique, qui nous a paru par trop caricatural. Vous ne nous avez pas habitués à ça. Nous respectons l'opinion de la presse, vous le savez, à condition qu'elle ne soit pas tendancieuse.

— Que voulez-vous, soyez moins caricaturaux si vous ne souhaitez avoir l'impression qu'on vous caricature, votre collègue a bien perdu ses nerfs lors de la séance dernière, personne n'a rêvé ?

— On le mettait en cause directement dans le choix des associations bénéficiaires de subventions, on l'accuse à tort d'une sélection partisane.

— Et donc on balance une chaise pour se défendre, la cause est entendue.

— Évidemment, on le lui a fait remarquer, est-ce une raison pour jeter le discrédit sur notre gouvernance à tous ?

— Vous exagérez, j'ai conclu mon édito par le constat objectif que la séance avait été levée sans que la question des subventions aux associations fût tranchée, faute d'un débat constructif avec l'opposition. Je n'ai pas manqué, madame, de préciser au passage que ladite opposition n'avait qu'à se pourvoir en justice si elle soupçonne des malversations, ce à quoi elle s'est refusée, ce n'est pas vous rendre justice ça ?

— Vous dialoguez vous avec des aboyeurs ? Passons, rappelez-vous juste qu'on apporte une dotation à votre journal, censé relayer la vie locale, pas de cancaner sur ce que vous appelez « le folklore de séance ».

— La publicité des séances vous dérange à ce point ? Faites réviser l'article L2121-18 du Code général des collectivités territoriales, navré je ne suis pas votre organe de... presse ! appuya lourdement Gaspard.

Madame Morin reçut le message sans broncher, elle enchaîna :

— Quant à notre proposition de relocalisation de votre journal sur la place de Verdun, vous y avez réfléchi ?

— C'est un parking madame, pas une place. Vous y avez fait pousser des voitures en lieu et

place des arbres, c'est bien désolant. Pas intéressé, là-bas tout est mort et malcommode. Déjà que des montées je m'en farcis, à cette adresse je vais les multiplier par deux ; au quai l'Herminier, on a vue sur le port et le château, nous serions perdants à tous niveaux.

Contrariée doublement, la mine de l'élue se fâcha :

— Vous allez nous faire pleurer M. **DE** La Rochejaquelein !

Gaspard lui renvoya un regard impassible.

— Comprenez-moi bien, reprit l'élue, si vous refusez notre proposition, nous préempterons votre local à l'expiration de votre bail commercial, qui intervient si j'ai bonne mémoire dans moins de dix mois. Vous devrez quoi qu'il en soit partir. En anticipant sur le terme, vous gagnez un loyer modéré et une solution de relogement.

— Mais nous ne voulons pas, fit Gaspard.

— Votre épouse et associée non plus ? Voyons, l'endroit est miteux et crasseux, laissez la ville embellir le quai du Commandant l'Herminier, convenons que vous y reviendrez dans la nouvelle maison des associations.

— Pourquoi faire disparaître l'atelier de ramendage ? Votre mission ne consiste-t-elle pas aussi, madame l'élue, à sauvegarder le patrimoine ? On serait d'accord pour une rénovation, pas une démolition. En plus, ça va nous coûter un bras de déménager la rotative, faudrait la démonter pièce par pièce.

— Votre atelier ne tient plus debout, comme le reste du bâti des quais nord, les maisons sont noirâtres, y a que vous pour penser que vous n'êtes pas lésé par rapport à l'autre rive !

— Fin de la discussion madame, j'interprète votre sollicitation pressante comme une mise en demeure et nous le ferons savoir à nos lecteurs, l'interrompt Gaspard.

— Faites donc ! Vous êtes si lu dans le canton que nous en tremblons déjà, nous répondrons qu'il s'agit là d'une mesure de salubrité publique, beaucoup la réclament vous ne l'ignorez pas.

À ce moment-là Gaspard éternua, le grain de tout à l'heure peut-être, Gaspard fouilla ses poches à la recherche de son mouchoir. C'est alors que madame Morin l'étudia avec des yeux amusés :

— M. de La Rochejaquelein, vous vous mouchez dans une chaussette, est-ce normal ?

Les yeux rougis par ses éternuements, Gaspard s'aperçut, après coup, qu'il n'avait pas tiré de sa poche son mouchoir en double gaze de coton :

— Ah ? En effet, s'étonna-t-il, je la cherchais partout, du fil d'Écosse aussi doux qu'un mouchoir. Et il continua d'éternuer dedans, prenant le parti de banaliser l'impair.

— Bon, je vous laisse vous moucher dans la soie M. de La Rochejaquelein, prenez le temps de réfléchir encore à notre proposition, nous restons ouverts.

— C'est tout réfléchi.

Francesco venait d'assister aux derniers mots de cet échange acide, madame Morin s'éloignait du casino.

— Ton double expresso, elle te voulait quoi ? lui demanda-t-il en posant sa tasse.

— Rien, laisse tomber... l'assiette du chef pour tout à l'heure, faut que j'y aille.

Gaspard lâcha un billet et bouchonna, contrarié, sa chaussette dans sa poche arrière.

II

C'est à pied que Gaspard se rendit, en début d'après-midi, chez le plus nanti des Pornicais : le biscuitier M. Louveau. Son manoir multiséculaire, biscornu, entouré d'une pinède que des ifs bombés regarnissaient par endroits, surplombait la plage de la Fontaine-aux-Bretons. La grille avait été ouverte par l'un des jardiniers. Une longue allée d'arbres, plantés sur caisse, l'amena jusqu'à un perron monumental duquel spiralaient les marches d'un escalier à double révolution.

Des caméras sécurisaient l'entrée, une agréable gouvernante l'accueillit dans le hall :

— M. Louveau vous attend au salon monsieur.

Gaspard leva des regards perplexes en direction des quatre miroirs oblongs dorés, qui alternaient, sur les murs blancs de la coupole du hall, avec des marines de mauvaise facture que leurs vieux cadres patinés de boursouflures tentaient vainement de solenniser. Et que dire des maquettes de frégates sous verre, posées sur d'insolents guéridons veinés de marbre rose...

Les lourds battants de la porte en chêne du salon bâillaient quand la gouvernante les écarta en grand, pour annoncer la présence de Gaspard à M. Louveau, assis dans son fauteuil, un journal entre les mains :

— M. de La Rochejaquelein monsieur, annonça-t-elle.

La mise de M. Louveau n'arborait pas la plus fine des coquetteries, cet homme âgé de petite taille, au crâne chenu, portait des habits simples : jean et bras de chemise. À sa manière hâtive de se redresser, Gaspard remarqua que M. Louveau s'était longuement impatienté de sa visite.

— De La Rochejaquelein, quel nom ronflant ! ça pète, ça envoie ! pourquoi ne suis-je pas né sang bleu comme vous ? s'exclama M. Louveau en serrant d'une poignée virile Gaspard.

Il poursuivit :

— Louveau... pas euphonique du tout comme nom, on se dit tout de suite que le gars vient de la glèbe, ça rime avec veau, à tout le moins hobereau, se dépitait-il.

— Je viens de quitter une élue sur le port qui a rendu le nom du général de Gaulle plus plébéien que le vôtre, croyez-moi. Maintenant que je vous connais un peu M. Louveau, je ferai rimer votre nom avec Birotteau, César Birotteau.

— Qui ? demanda Louveau dont l'ignorance en littérature classique était aussi croustillante que ses biscuits.

— Vous c'est les biscuits, lui c'était le parfum, je vous renvoie à Balzac, votre nom fleure bon le capitanat d'industrie, celui qui s'est bâti seul à la force de son intelligence, en homme libre.

— Vous le pensez sincèrement ? s'étonna M. Louveau, les yeux à demi ouverts.

— Pas vraiment, mais puisque vous payez bien, cingla Gaspard.

Le regard détourné, il tripotait le bouton-poussoir d'une lampe champignon. M. Louveau pouffa d'un rire sonore :

— J'ai au moins le fric pour me consoler de mes origines !

Et son rire redoubla, ce qui fit rire à son tour Gaspard :

— Et moi je me console avec un nom qui ne me procure aucun revenu, rebondit Gaspard.

— Par ici M. de La Rochejaquelein pour la dégustation.

Pour se rendre en cuisine, Gaspard et M. Louveau traversèrent le vaste salon en point de Hongrie brun-noir, sur lequel reposait un encombrant mobilier en bois précieux, des vases imitation Sèvres sur les consoles d'acajou, des couvercles de biscuits vintage réunis en frises, des candélabres en quinconce sur une longue table modulaire laquée, et, sur les murs, une dizaine de photos panoramiques grand format : paysages grandioses qu'on aurait feuilletés dans n'importe quelle encyclopédie des plus belles beautés du monde.

— Magnifique cuisine ! M. Louveau, s'extasia par politesse Gaspard.

— C'est mon laboratoire à biscuits en vérité, j'y expérimente toutes mes nouvelles recettes, confia M. Louveau la voix chargée d'émotion.

— Vous me faites donc l'honneur de goûter vos nouveautés.

— Je vous l'avais promis.

Des assiettes de biscuits de toutes sortes peuplaient l'îlot central, une odeur de beurre caramélisé qui donnait faim imprégnait la pièce.

— Allez-y ! servez-vous, celui-ci est aux graines de pavot, celui-là au beurre de cidre. Dans mes recettes vous n'aurez jamais moins de 30% de beurre frais, c'est l'ingrédient majeur, le nerf de la guerre en biscuiterie.

Gaspard n'eut pas à se forcer pour trouver les gâteaux très bons :

— J'ai un faible pour ces deux-là, bien que tous m'aient régalié, s'enthousiasma Gaspard.

— On espère tordre le cou une bonne fois pour toutes à la concurrence, les boutiques haut de gamme de la marque Saint-Michel commencent à nous faire mal.

— Comment ça ? demanda intéressé Gaspard.

— Jusque-là, Saint-Michel se cantonnait à sa galette grand public, un peu trop sucrée à mon goût, sans viser d'autres segments de marché, mais ils revoient désormais leur modèle économique, s'aventurent sur notre créneau, ça ne nous fait pas rire. Ils ouvrent, ils essaient des boutiques sur toute la côte et dans les terres, leurs proportions de beurre ont changé ; faut bien le reconnaître, c'est meilleur.

— Meilleur, mais en dessous des vôtres j'en suis sûr !

— D'accord, se lamenta M. Louveau, mais nous ne pouvons pas compresser notre coût de revient autant qu'eux, ils ont une force de frappe qu'on n'a pas. L'entreprise artisanale pliera toujours sous les coups de la grande entreprise ; Saint-Michel c'est 1800 employés.

L'optimisme de la dégustation avait quitté M. Louveau, son visage prit subitement une couleur inquiète et mélancolique. Le craquement de sa galette sous ses dents avait quelque chose du craquage psychologique, Gaspard, impuissant, s'en apercevait.

— Vous ne jouez pas dans la même cour. Imité, jamais égalé, vous connaissez le dicton, décréta Gaspard pour atténuer le coup de mou de son hôte.

— C'est gentil, je vous ferai livrer la semaine prochaine deux colis des nouveaux biscuits, les tout premiers que fabriqueront nos lignes de production.

— Je m'en garderai quelques-uns, mais je distribuerai les autres en même temps que le journal. Pour un exemplaire acheté, un échantillon des nouveautés Louveau offert, là-dessus un article élogieux vantant le savoir-faire local et le tour est joué pour un bon lancement, se félicita

Gaspard.

— Dans ce cas-là, ce ne sont pas deux colis que je vous enverrai, mais quatre !

M. Louveau était manifestement touché, son accolade le fit savoir à Gaspard.

— Au fait M. Louveau, vous connaissez la dernière ? interrogea Gaspard.

— Oui, je vois à quoi vous faites allusion : la découverte macabre de la Source ; pensez donc, mon fils m'a réveillé avec cette terrible nouvelle ! On sait qui c'est ?

— Qui ? le meurtrier, la fille ? Le procureur n'a pas encore communiqué, demain peut-être.

— Cette histoire dérange mon fils, l'image de la thalasso va en pâtir, ça s'est passé à moins de deux cents mètres du lieu, il est dans tous ses états.

— Je ne comprends pas pourquoi, la victime n'a pas été tuée dans un bassin de la thalasso, pourquoi les gens feraient-ils l'association ?

— Un carrelet ensanglanté ça ruine le tableau balnéaire, certains touristes risquent d'y réfléchir à deux fois, ajourneront leur séjour. Mais oui, ce n'est certainement qu'une mauvaise passe, les gens ne s'en effraieront pas longtemps, espérait M. Louveau.

— Votre fils redoute une mauvaise couverture médiatique ?

— Forcément. Vous, je sais que vous n'en ferez pas vos choux gras, mais les autres ?

— Pas question pour moi d'être racoleur, par contre je compte bien traiter l'affaire à des fins informationnelles, nuança Gaspard.

— Louable, mais si vous pouviez éviter juste de rappeler que la thalasso se situe à côté du lieu du crime, on vous en serait reconnaissants.

— Une omission n'est pas tout à fait mentir, je n'en parlerai pas s'il n'y a pas lieu d'en parler.

— Merci M. de La Rochejaquelein.

— Je vous en prie, le rassura d'une voix complaisante Gaspard.

Plus tard dans la journée, Gaspard fit son détour par la maison de madame Estane, la vieille dame qui, aux environs de cinq heures du matin, avait téléphoné à la caserne de gendarmerie pour signaler une activité suspecte autour de la pêcherie de M. Ducamp. Cliente livrée par le journal, elle n'avait pas hésité à appeler Gaspard très tôt dans la matinée pour le tenir au courant du meurtre, mais sans lui livrer de détails, elle l'avait invité à prendre un verre pour en parler.

Devant chez elle, il ne fut pas surpris de n'être qu'un solliciteur parmi d'autres. Sa maison et la pêcherie du crime n'étaient distantes que de cinquante mètres. Les gendarmes avaient installé leurs quartiers dans sa propriété. Sur la pelouse de devant, des journalistes habiles pour s'incruster partout tapaient et relisaient à leur aise leur billet autour d'une table de jardin. Dans l'appentis du jardin, des gendarmes échangeaient sur les éléments embryonnaires de l'enquête, café à la main. « Si je dois toujours jouer des coudes pour en apprendre, je vais vite renoncer », se dit Gaspard à lui-même.

Les voyant tous absorbés par leur travail, Gaspard estima qu'il avait une chance raisonnable de se fondre discrètement dans leur petit monde s'il adoptait un naturel " l'air de rien " qui rend visite.

Il ne lui restait que deux marches pour être sur le perron de madame Estane quand une voix policière venue de derrière lui cria :

— Qui vous autorise à faire irruption ici, vous êtes qui ?

— Je peux encore recevoir qui je veux chez moi ? s'interposa sans délai madame Estane, qui avait tout guetté de la fenêtre pour apparaître au bon moment sur le seuil de sa porte, ça ne vous suffit pas de squatter, vous voulez filtrer mes visites maintenant ?

La voix secourable avait figé sur place le gendarme, qui se sentit bête, d'un coup, d'avoir parlé comme si la maison lui appartenait. Dans ce genre de contexte grand-guignol, il était difficile pour Gaspard de retenir ses rires, le gendarme le vit rire en douce :

— Ça te fait rire la mèche folle ? s'écria le gendarme qui l'aurait bien empoigné au collet. Madame Estane, petite femme boulotte au dos ratatiné par une sévère scoliose fusillait de ses yeux ulcérés ce grossier gendarme :

— Dites donc, ça commence à bien faire, laissez-le tranquille ou allez crêcher ailleurs, voyez à quoi ressemble ma maison par votre faute... à un grand bazar ! à une annexe de commissariat, des ordis en veux-tu en voilà, vous vous gobergez du matin jusqu'au soir, café par-ci, repas par-là !

— Vous avez donné votre accord madame, vous toucherez une indemnité pour le dérangement, il n'y avait pas l'électricité dans les deux pêcheries, il nous était impossible de nous y installer dans de bonnes conditions, lui rappela le gendarme.

— Fichez-moi le camp ! allez retrouver vos andouilles de collègues ! J'ai pas donné mon accord pour me faire emmerder, encore deux jours et du vent ! s'insurgea madame Estane.

Gaspard mimica de sa main un "du balai" qui acheva de faire enrager le gendarme.

Dans sa maison, madame Estane tendit des bras chaleureux à Gaspard, qu'il accueillit avec joie en veillant à ne pas trop étreindre son squelette de verre.

— Faut regagner votre tranquillité madame Estane, l'enquête n'avancera pas plus vite chez vous, c'est quoi leur logique ?

— Elle est incompréhensible, haussa-t-elle les épaules. Deux jours à les supporter, après je vais toucher une belle indemnité, ils me l'ont promise ! soupira madame Estane.

— Allez Gaspard, pose-toi là, tu viens chercher le détail de cette histoire de meurtre je présume ?

— Je ne suis pas le premier ni le dernier j'imagine madame Estane.

— Penses-tu, ils font les cabots pour savoir ce que je sais, mais je dis bien ce que je veux à qui je veux !

Gaspard lui répondit en sourires pour meubler son écoute silencieuse.

— Ma chambre à coucher, Gaspard, donne sur la corniche. Par malheur, l'obscurité, ma vue trouble, les arbres m'ont empêchée de voir la nuit dernière ce qui se passait dans la pêcherie du père Ducamp, j'ai juste entendu l'affreux couinement de sa manivelle qui torpille parfois mes siestes. Je lui avais dit au père Ducamp de graisser sa crémaillère, le coquin ne fait que hausser les épaules quand je le sermonne !

— À quelle heure ce couinement madame Estane ?

— Je t'offre quoi Gaspard ? lui demanda madame Estane.

Gaspard déclina poliment.

— J'avais me chercher un petit remontant d'abord.

Pendant ce temps, Gaspard scruta le paysage à la fenêtre ; son œil s'arrêta sur la haie sombre et haute des résineux du jardin, qui protégeait la maison du vent marin, mais occultait aussi, y

compris de l'étage de la maison, une grande partie des deux pêcheries.

— Rien Gaspard, tu ne prends vraiment rien ?

— Parfait pour moi, répondit Gaspard, alors vous avez entendu ce grincement à quelle heure ?

— Je n'ai jamais aimé les bruits du dehors la nuit, hormis le vent, ça me berce sauf quand il tambourine mes volets, mais faut y aller, que les jours de tempête ! Vers 4 heures je dirais, je n'ai pas regardé mon réveil tout de suite. Au premier couinement je sortais des limbes, au deuxième j'étais bien réveillée, pas de doute il se passait quelque chose d'anormal.

— Comment ça ? Deux couinements et vous en déduisez qu'il se passe un truc.

— Gaspard, mon grand Gaspard, le père Ducamp ne pêche pas de nuit crénom !

— Y en a qui louent leur carrelet à la journée, sur un week-end, il l'aurait pas mis en location des fois ?

Madame Estane poussa des gloussements moqueurs :

— À quatre heures du mat ? On sait bien qu'un bon pêcheur est toujours un peu insomniaque, mais quand même. Pas du genre à louer son carrelet Ducamp, non, ni son grincheux de voisin, le sien d'ailleurs, on ne l'entend pas. À ma fenêtre, comme je te l'ai dit, j'voyais rien, j'ai donc écouté la nuit, pff ! on entend bien ce qu'on veut ; j'ai cru à du remue-ménage dans le carrelet du père Ducamp, j'entendais tantôt des tintements, tantôt des bruits mats de portes qu'on cherchait à étouffer. À marée basse, les sons de la corniche me reviennent comme si j'y étais !

Au bout d'une demi-heure je crois, j'ai pris mon téléphone et appelé la gendarmerie. Mon idée c'était qu'un voleur s'était introduit par effraction chez Ducamp. Le gendarme qui a réceptionné l'appel semblait pas me croire du tout, je l'embêtais avec mon histoire. Je me suis alors fâchée rouge parce que je n'avais pas attendu à la fenêtre longtemps, dans le froid, pour ne pas être sûre de moi. Mon insistance l'a fait fléchir, il a fini par me dire qu'il enverrait une ronde de cyclistes dès qu'il aurait l'équipe sous la main ; la suite, tu la connais, la petite-fille de Guiscard zigouillée...

— C'est qui Guiscard ? Sa petite-fille ? pataugeait Gaspard.

— Voyons pardi, le voisin du carrelet de Ducamp, suis un peu !

— J'connais Ducamp pour ses faits d'armes d'alcoolique, mais j'ignorais le nom de son voisin de pêcherie, je sais même pas si je l'ai vu un jour.

— M'étonne pas, c'est une ombre ce gars-là, il fait juste des sauts de puce dans sa pêcherie. Entre Ducamp et Guiscard le chiffon a cramé dès le premier jour, ils se détestent à s'envoyer tout ce qui leur passe entre les mains sur la gueule. Quand ça crie dehors, je sais que c'est eux.

— Si je vous résume, la personne assassinée n'est autre que la petite-fille du voisin de la pêcherie de Ducamp qui s'appelle Guiscard, c'est bien ça ?

— T'es un fort-en-thème mon garçon, se moqua de lui madame Estane.

Le reste de la conversation n'apprit rien d'autre à Gaspard, madame Estane lui délaya complaisamment les embrouilles et les cris d'orfraie dont elle avait été parfois témoin entre les deux pêcheries ennemies, qui aimaient se livrer, selon elle, une pathétique guerre de tranchée maritime.

III

Sorti de la maison, Gaspard fut interpellé par son confrère, Éric Cogrel, le correspondant de Ouest France pour la côte de Jade, dans les mêmes âges, avec qui il collabore de temps en temps.

— Salut Gaspard ! Elle t'a filé des infos madame Estane ? Elle ne nous a rien lâché à nous.

— Normal, t'as jamais su parler aux dames, le charria gentiment Gaspard. Donnant donnant, reprit-il, je ne peux pas assister à la conf' du procureur, on s'échange nos notes par mails ?

— Ça me va, se réjouit le correspondant.

À côté d'eux l'appentis de madame Estane s'animait. De vieux meubles sous bâches plastiques avaient été débarrassés contre le muret du jardin pour faire place aux affaires de l'équipe d'enquêteurs. Par les carreaux vitrés de la double porte de l'appentis, on voyait un homme lever les mains en l'air et vociférer son innocence.

— Tu sais qui c'est ? demanda le correspondant sur le ton satisfait de celui qui possède une longueur d'avance.

— Bah non, Ducamp ? répondit Gaspard.

— Dans le mille.

— Mais dis-moi, tu sais pourquoi ils ont transformé la maison de madame Estane en Q.G. de campagne, c'est du n'importe quoi, même les interrogatoires se font ici ?

Le correspondant éternua de rire :

— Gaspard, les impressionnistes peignaient d'après nature, plantaient leur chevalet dans un champ pour ressentir le lieu, leur inspiration se débridait au chatouillement du vent et à la palette des couleurs qui changeaient selon la lumière, eh bien, à la section Investigation de la gendarmerie de Pornic on fait pareil en quelque sorte : c'est une nouvelle méthode d'enquête qu'expérimente le nouveau commandant. L'enquête se moule dans le terrain et les abords du crime ; en dedans y a moins de chance de passer à côté de l'essentiel, le lieu inspire l'enquête de la même façon qu'un paysage inspire le peintre. Paraît que le commandant pense que les langues des témoins se délient plus facilement que dans un froid bureau de gendarmerie ; on les met à l'aise, on ne les contraint pas, on vient à eux, résultat : ils se livrent.

— Ouais, dit sceptique Gaspard, on les met peut-être trop à l'aise du coup, Ducamp bêle à tue-tête.

Pendant qu'ils conversaient, un homme en casquette marine, visage fermé, semblable à un vieux loup de mer vigoureux, était entré discrètement par le portillon ; sa jambe gauche claudiquait et se terminait par ces vieilles jambes de bois des récits de piraterie.

— Tiens, ça va être le tour de Guiscard, tu savais que c'était sa petite-fille la victime ? demanda le correspondant à Gaspard.

— J'viens de l'apprendre à l'instant, tu le connais Guiscard toi ?

— Il y a encore deux heures non, les gendarmes m'ont dit qu'il était taiseux, et qu'on risquait

de ne rien tirer de lui.

— Une tombe grincheuse selon madame Estane, rajouta Gaspard.

— Bon courage les condés pour votre audition. Je compte m'entretenir plutôt avec sa fille, c'est aussi un tempérament dans le genre, mais plus accessible, à condition de bien s'y prendre.

— Tu as son nom ? lui demanda Gaspard pour en prendre note.

— Emma Genêt, 47 ans.

— Merci, j'attends ton retour sur le point presse du procureur, salut.

— Entendu Gaspard, moi tes notes, salut.

Gaspard et Guiscard se croisèrent dans l'indifférence ; au premier regard, Gaspard comprit que sa salutation n'appellerait aucune réponse.

Au lieu de revenir au journal terminer la maquette de l'édition du lendemain avec Élise, Gaspard préféra s'attarder à regarder les deux pêcheries voisines. Il s'appuya au garde-corps de la corniche au-delà duquel plongeait une masse rocheuse de granite noir. On eût dit que les deux cabanes prismatiques sur pilotis avaient été fabriquées avec les mêmes matériaux. Le marron clair du pin lasuré prenait la même brillance au passage des éclaircies du ciel. Un détail cependant les différenciait : quatre petits drapeaux de diverses couleurs ondulaient au vent sur la toiture de la cabane de Guiscard. L'accès à la passerelle de la pêcherie de Ducamp, ceinturé du ruban rouge et blanc des scellés, était bloqué par un gendarme en faction. À quelques mètres du carrelet de Ducamp, Gaspard repensait aux couinements que madame Estane avait entendus dans la nuit du vendredi au samedi. Comment savoir si ces bruits provenaient bel et bien de la cabane de Ducamp et non de celle de Guiscard ? Il aurait fallu pour ce faire expertiser les deux treuils.

Loin de se résoudre aux limites de sa marge d'action, Gaspard prit le parti de descendre sur la plage. À marée basse, l'estran était découvert sur un bon kilomètre, le retrait de la mer mettait à nu les pilotis des pêcheries, ces solides pieux fichés dans le sable qui résistent aux assauts du ressac. Gaspard emprunta l'escalier entortillé de la digue qui consolide cette fragile côte rocheuse, érodée de toutes parts. En contrebas de la corniche, dos à l'océan qui ne formait plus qu'un mince trait à l'horizon, il avait une représentation plus claire des systèmes à carrelet des deux pêcheries. À travers le jour que laissait passer le balustre de la pêcherie de Ducamp, il distingua le socle de fixation de son treuil – filet, arceaux et perche avaient été démontés.

Le treuil du carrelet de Ducamp était à l'extérieur, fixé au front de la promenade carrée de la cabane, côté mer, tandis que le carrelet de Guiscard semblait commandé par un treuil de l'intérieur de sa cabane, car celle-ci ne disposait pas d'une galerie suspendue. La cabane de Guiscard ne bénéficiait que d'une maigre coursive, côté terre ferme, au débouché du ponton d'accès. Cet espace restreint de circulation était le seul moyen pour son propriétaire de flotter sur l'eau au plein air, un râtelier de cannes à pêche indiquait que la coursive comptait dans la vie de ce robinson.

Gaspard prit quelques photos avec son portable. Évidemment, le grincement d'un treuil extérieur devait s'entendre plus qu'un treuil intérieur ; néanmoins, cela ne certifiait pas sans le moindre doute que les couinements provenaient du treuil de Ducamp quand bien même madame Estane en serait persuadée.

Élise l'attendait pour la maquette du journal de lundi, fallait plus traîner, il savait qu'il était en train d'empiéter sur son temps de travail au journal, ses oreilles allaient chauffer.

Quand il revint au journal, Élise était allongée sur le divan du jardin d'hiver qui faisait la jonction entre leur maison et leur local de presse.

Il fut surpris qu'Élise ne l'accueillît pas une hallebarde à la main. Au contraire, elle se montra charmante, pleine de gentillesse suspectes :

— J'ai fini la maquette pour lundi, tu n'avais pas à te presser Gaspard.

— Ah ? Désolé d'avoir un peu traîné, dit Gaspard reconnaissant.

— Demain dimanche ! s'exclama Élise dont les anglaises se balançaient de joie d'un côté et d'autre.

— Et ? demeura perplexe Gaspard.

— Et je me disais qu'un petit saut à la thalasso nous ferait du bien, on l'a bien mérité ! proposa Élise enjouée.

— On n'a pas trop les moyens tu sais... hésitait Gaspard.

— Je ne te parle pas d'y passer une nuit ni de faire des soins Gaspard, on prend le pass journée pour un accès aux bassins, ce sera bien suffisant.

— Dans ce cas, on peut manger là-bas aussi si tu veux.

— Parfait.

Et elle l'embrassa avant de retourner à sa lecture.

Leur soirée se passa gentiment dans le jardin d'hiver des plantes exotiques. Des bambous formaient une sorte de dais qui donnait un air de jungle à la serre, une grande moquette touffue de laine jaune et rouge en arabesques couvrait la surface du sol. Gaspard, étalé de tout son long dessus, consultait, dans un demi-jour, ses mails sur un fond de jazz. Il ouvrit le mail du correspondant de Ouest France, qui lui avait adressé, à 19 h, son rapport sur la conférence de presse du procureur.

En gros, la juge d'instruction, Mme Volt, avait été saisie pour homicide par le procureur de la République. « *La victime, Mme Chloé Genêt 25 ans, est morte par noyade après avoir eu les mains ligotées dans le dos. Elle présente une lésion tuméfiée d'environ 5 cm de long à l'os frontal du crâne, au niveau des premières racines de sa plantation capillaire ; une deuxième lésion, moins large et plus superficielle, a été relevée au sommet de l'os pariétal du crâne. La nuit de son assassinat, aucune disparition inquiétante n'avait été signalée. C'est une patrouille de gendarmes cyclistes, dépêchée sur place pour une suspicion d'effraction à la pêcherie de M. Ducamp, qui a découvert dans le carrelage le corps sans vie de la victime.* »

— Élise, s'il te plaît, une madame Emma Genêt dans le fichier des abonnés on a ?

— J'regarde, passe-moi le pc...

Gaspard lui tendit un petit ordinateur portable posé sur la table basse. En même temps qu'Élise fouillait la base de données des abonnés, une question lui vint à l'esprit :

— C'est la fille qu'on a tuée dans une pêcherie ? Tu n'enquêtes pas sérieusement sur ce meurtre ? Tu n'en as pas les compétences ni le temps, on est d'accord Gaspard ? s'inquiétait Élise.

— Je fais comme les autres journalistes, je relaie l'info qui tombe, dépassionna Gaspard.

— Y a l'histoire du bail à régler en priorité, faut qu'on le résilie avant le terme, qu'on accepte la proposition de la mairie de nous reloger sur la place de Verdun sans quoi le journal coulera, changea de sujet Élise.

À ces mots Gaspard ne put s'empêcher de souffler son agacement :

— Ce n'est pas une place, mais un parking Élise ! ne mets pas ça sur le tapis, on a encore plusieurs mois pour se décider.

— Désolé mon bonhomme, éleva la voix Élise, tu crois qu'un déménagement s'improvise à la dernière minute ? on sait qu'on devra partir d'ici, ça nous fait mal, mais autant le planifier maintenant, car après ce sera plus dur encore.

Gaspard s'irritait en silence et, allongé sur le sol, serrait l'oreiller qui appuyait sa tête :

— Comme tu veux, capitula-t-il.

— Je ne le veux pas, s'adoucit Élise, on ne lutte pas contre une préemption administrative. Au moins, ils nous relogent dans de bonnes conditions, leur local sera plus adapté aux dimensions de ta rotative.

— Sans le charme d'ici, qu'est-ce qui remplacera notre longue enfilade de pièces et la vue sur le port ?

— On resterait à Pornic, ne te plains pas, la mer sera juste éloignée de quelques centaines de mètres.

Élise l'avait pris dans ses bras, Gaspard s'était assis en tailleur la tête baissée.

— Ta madame Genêt figure dans notre listing clients, tu la livres tous les lundis, reprit Élise en croquant une pomme.

Gaspard ne l'écoutait plus, la déprime faisait le siège à la porte de ses idées. Il se leva et lui lança un romantique et laconique « je vais me coucher », sa longue mèche blonde partit en arrière. Juste avant de monter à l'étage, il se débarrassa, désabusé, de sa chaussette morveuse, qu'il jeta dans la corbeille à linge sale, elle disait bien des choses cette chaussette sur son impuissance à infléchir les événements.

Dimanche se levait sur un Pornic frais, sans vent, gris. L'humeur de Gaspard avait empiré au matin.

— Tu vas faire la gueule longtemps, tu veux nous gâcher la thalasso ? protesta Élise au petit-déjeuner.

Gaspard fit un signe de dénégation :

— Non, laisse-moi juste me réveiller.

Élise était déjà prête, habillée en jean et doudoune, Gaspard se déplaçait encore dans la maison en pyjama. Pour la première fois de son existence, il renonçait à toute fantaisie vestimentaire, lui aussi sortirait en jean et doudoune.

Au moment de quitter le Fanal de Jade, Élise fit observer à Gaspard que sa tignasse était encore plus emmêlée que d'habitude. Gaspard prit les clés sans commentaire.

La thalasso avait conservé dans son aménagement le vieux casino, témoin des premières heures du thermalisme pornicais où l'on prenait au XIX^e siècle les eaux ferrugineuses. Le vieux

casino, au profil semi-circulaire, abrite le bar Le Phare depuis lequel la vue sur mer est panoramique.

De ce point haut, le cabotage des voiliers de la côte de Jade s'offre en majesté aux curistes contemplatifs, qui y reçoivent l'insigne honneur de voir la mer comme s'ils étaient dans la dunette d'un capitaine de vaisseau. En vue d'ensemble, le fonctionnalisme blanc paquebot des bâtiments l'emporte sur l'harmonie des formes et des proportions. Une curieuse passerelle suspendue amarre l'atrium et son hôtel à l'ancien casino ; des suites vue plein large, décrochées de ce complexe en mille-feuille, se louent dans une barre construite à mi-pente.

À l'accueil, qui sentait bon les huiles essentielles de résineux, Élise et Gaspard réglèrent leur pass journée, lequel donne accès aux deux bassins, hammam et sauna. Ensuite, ils se rendirent aux vestiaires pour recevoir l'incontournable peignoir et son gobelet. L'hôtesse du vestiaire leur transmet les consignes du pass à la journée :

— Cabines sur votre gauche, consignes en face, casiers 7 et 12 indisponibles, réservés à la direction, les peignoirs sont à nous remettre au comptoir à votre sortie, profitez bien des bains, belle journée !

Il n'échappa pas à Gaspard que plusieurs bribes de conversations colportaient déjà la nouvelle du meurtre. Que Gaspard tendît l'oreille pour entendre par moments ces commentaires contrariait Élise, car il était là sans être là.

Élise voulut faire en premier les jets hydromassants du bassin déambulatoire chauffé à 38 °C ; son sel marin, qui picote la langue et les lèvres, alanguissait les curistes qui nageaient dans ce bain de jouvence. Parmi les baigneurs, il y avait ceux que la vie avait cassés trop tôt. Ces accidentés convalescents, en cure médicale, marchaient en taciturnes dans l'eau, se tenaient fragiles aux rambardes. On côtoyait aussi ces pensionnaires retraités que leurs revenus faisaient revenir à une fréquence indécente, les occasionnels enfin, familles ou jeunes couples en vacances. La société de la thalasso pornicaise séjournait dans une urbanité sympathique qui avait cet avantage de mettre à l'aise n'importe qui. Sur la margelle du bassin ennuagé de vapeur, un vaillant éducateur sportif de 50 ans, le crâne serti d'une maigre couronne de cheveux gris-blanc, battait à pleins poumons le rappel de la séance d'aquagym. Tout un fan-club se réunissait alors pour obéir au doigt et à l'œil à cette activité grégaire qui ravivait l'espoir, chez les pratiquants, de retrouver la forme physique, de se remettre au sport malgré toutes ces années de négligence.

Sa séance d'aquagym bouclée, notre éducateur sportif patrouillait à l'affût de la leçon de prévention qui le pousserait du col, un besoin compréhensible d'exister sans doute, de s'occuper dans l'ennui d'une surveillance routinière. Des claquettes laissées au bord du bassin par distraction ? Le fautif ne marchait pas trois mètres sans être rappelé à l'ordre par un œil scrutateur auquel rien n'échappait. Bien souvent, il se contentait d'un petit moulinet de la main pour faire comprendre à l'imprudent qu'il risquait la glissade.

La quiétude relaxante de la thalasso prenait peu à peu effet sur Gaspard. Au hammam, sous la moiteur brûlante des essences d'eucalyptus qui lui prodiguaient une sensation mentholée dans les voies respiratoires, il se promettait, la tête contre l'épaule d'Élise, de ne plus se laisser porter par ses élucubrations d'amateur de polars. De s'être pris au jeu du détective lui faisait presque honte : « Mon pauvre Gaspard tu es grotesque, navrant ; un enfant de dix ans, voilà ce que tu

es. » Ils voulurent déjeuner à une heure avancée de la journée, à part, pour ne pas être mêlés à la clientèle bruyante du restaurant.

Vers 15 h, ils allèrent donc au bar Le Phare via la passerelle. Pour les pensionnaires de la thalasso, l'interconnexion des bâtiments était le luxe en peignoir, car de la sorte ils ne s'en séparaient pas, même pour aller manger. Voir les curistes s'oublier dans cet accoutrement, matin, midi et après-midi rappelait à Élise et Gaspard la robotisation des villages-clubs qu'ils fuyaient par-dessus tout.

L'espace semi-circulaire du bar était inondé de lumière, le soleil avait reparu et tapait ses rayons sur la baie vitrée. L'ameublement chic avait été revu : des crapauds en cuir pourpre et rouge coloraient la moquette gris chiné. On venait là pour picorer, manger un plat simple à toute heure, et voir la mer d'un point haut bien sûr, à l'abri des pluies... dans la cabine du capitaine. À 15 h la salle du bar était quasi vide, une seule table de deux personnes assistait au spectacle de la mer, le genre de fréquentation qui réjouissait Gaspard.

Gaspard avait déplié son exemplaire du Monde sur la minuscule table basse, Élise pianotait sur son smartphone, ils avaient faim. Derrière le bar, une serveuse se tenait prostrée, des larmes coulaient sur ses joues rebondies.

— Elle vient quand la serveuse ? J'ai faim, se plaignit Gaspard sur un ton de pacha à qui tout est dû.

— Tu ne vois pas qu'elle pleure, elle ne va pas bien.

— J'y peux quoi ? lui rétorqua Gaspard étonné de ce reproche.

— Je vais la voir et passerai la commande, se décida Élise.

À mi-chemin de leur table et du comptoir, la serveuse l'arrêta en haussant son torchon :

— J'arrive madame, un petit instant, sanglotait la serveuse.

— Pas de problème mademoiselle, mais vous n'allez pas bien, on peut faire quelque chose pour vous ? lui répondit d'une voix compassionnelle Élise.

La posture ployée de la serveuse appelait à l'aide, la détresse se lisait dans ses yeux, Élise continua d'avancer vers elle :

— Qu'avez-vous mademoiselle ? Vous voulez en parler ? Notre repas peut encore attendre, ne vous inquiétez pas.

— La fille... vous savez... qui a été tuée à côté, c'était mon amie, pleurait-elle.

La révélation choqua Élise, qui mit sa main devant sa bouche.

— Je vais prendre votre commande, excusez-moi.

La serveuse sortit de la poche de son tablier sa petite tablette numérique.

— Ne vous excusez pas, on le serait à moins, je me mets à votre place, mais pourquoi ne vous êtes-vous pas fait arrêter, vous n'êtes pas en état d'assurer votre service mademoiselle ?

— Ça va aller, ils ont été sympas, ils me ménagent en me plaçant ici en fin de service, désolée, se ressaisit un peu la jeune fille qui voulait coûte que coûte rester professionnelle. Que mangerez-vous ?

Élise passa la commande et alla se rasseoir. À son retour, la faim grandissante, Gaspard la questionna :

— Tu as réussi à passer la commande ?

Stupéfaite, Élise protesta :

— Tu ne me demandes pas ce qu'a la serveuse, ton estomac avant tout ?

— Bah non, j'ai faim c'est tout, se murait Gaspard dans son journal.

— La serveuse, figure-toi, était amie avec la victime, la fille morte dans le filet de pêcheur.

— Ah ? exprima Gaspard, dont l'interjection affectait un apparent désintérêt.

— Je croyais qu'elle t'intéressait cette affaire mon bonhomme, fit Élise le visage grimaçant.

— Je croyais que tu m'avais dit de ne plus m'en préoccuper, rétorqua Gaspard un rictus mesquin aux lèvres, je m'en fous maintenant, tu n'es pas satisfaite ?

— Ambiance ! bouda Élise, ça recommence de plus belle !

— Jamais contente, boudait Gaspard.

Une querelle au ras des pâquerettes s'alimentait aux sources de leur susceptibilité respective.

La serveuse apporta la commande. Son plateau était chargé de verrines et de salades. Un pesant silence s'abattit sur le groupe, Gaspard surjouait la fermeture d'esprit, Élise remercia poliment la serveuse. Après une brève hésitation, la serveuse se confia à Élise :

— Vous savez, c'est un secret de poli-fi-nelle, Marc Louveau, mon patron, sortait avec Chloé Genêt.

Gaspard n'eut pas le temps de corriger la serveuse qu'il reçut un adroit coup au tibia de la part d'Élise. Le message était clair, le visage caché derrière son journal, Gaspard réprimait son rire.

La serveuse reprit :

— Ce salaud l'a tuée j'en suis sûre, j'ai accompagné Chloé après notre service jusqu'à la suite où ils se retrouvaient, il était minuit passé, j'ai été la dernière personne à l'avoir vue vivante en dehors de ce salaud. Ce qui me donne raison, c'est qu'on ne le voit plus l'ordure, il se cloisonne dans son bureau depuis samedi matin comme un assassin rongé par le remords ! J'ai tout balancé aux gendarmes, croyez-moi !

Élise et Gaspard se regardaient étonnés. L'affaire, par un surprenant retour de force du hasard, revenait en pleine face à Gaspard. Les derniers mots de la serveuse le déconcertèrent : il rattacha immédiatement l'accusation de cette fille en détresse au coup de fil paniqué du fils Louveau à son père. Moins que pour la réputation de son établissement, le fils Louveau craignait en vérité d'être suspecté du meurtre de Chloé Genêt.

Leur repas traîna jusqu'à 17 h, la bonne humeur et la rigolade les avaient finalement gagnés un verre après l'autre.

Sur le chemin du retour, Gaspard avait de nouveau chassé l'affaire du carrel de sa tête, un élément fortuit, fût-il intéressant, n'allait pas à lui seul faire la bascule, qu'en ferait-il sérieusement ?

Il n'aurait jamais accès à aucune autre pièce du dossier pour compléter le puzzle. Le fils Louveau serait auditionné, peut-être avait-il déjà été entendu, c'était peut-être lui l'assassin, on n'avait pas besoin de ses bons offices pour résoudre l'affaire. Lundi serait un autre jour.

À huit heures et demie du matin la sonnette retentit, Gaspard se rasait, Élise se coiffait.

— Tu peux aller voir Gaspard ?

— C'est qui ?

— Ton stagiaire banane !

— Mince ! j'avais oublié, s'affola Gaspard.

Il alla ouvrir, sa serviette de bain sur l'épaule et la joue droite zébrée de mousse à raser. Un jeune petit homme, un peu rondouillard, raie noire sur le côté, monture de lunettes épaisse, se présenta à Gaspard ; il avait l'air gauche dans ses manières, cérébral à l'excès.

— Vous êtes le stagiaire qu'on reçoit, c'est ça ?

— Exactement, acquiesça le stagiaire.

— Bienvenu au journal, vous vous appelez ?

— Luc-André Barraud.

— Très bien, entrez, je vous en prie.

Luc-André osait à peine s'exécuter, il ne voulait pas déranger.

— Je finis de me préparer et je suis à vous, asseyez-vous. Vous boirez bien quelque chose ?

— Merci bien, ça ira.

Le désordre de l'atelier étourdissait Luc-André, l'antique rotative Bullock l'émerveilla, il en avait vu de pareilles qu' au Musée de la Typographie de Saint-Lô.

— Vous imprimez avec cette presse ? interrogea Luc-André quand il revit Gaspard.

— On se tutoie non ? Ce sera plus sympa. En effet, la presse est en état de marche, mais les cylindres d'impression demandent un gros boulot d'entretien, j'en ai marre parfois. Tu es là pour une semaine ?

— Oui, c'est un stage en immersion à l'issue duquel je suis tenu de rendre un compte rendu des tâches de presse écrite que j'aurai effectuées chez vous à l' E.P.J.T.

— En clair ?

— L'École publique de journalisme de Tours, excuse-moi.

— Pourquoi nous avoir choisis, on n'est qu'une petite feuille locale tu sais ?

— L'amour de l'histoire, j'habite Machecoul, j'ai travaillé un an en chargé de mission à l'office de tourisme. J'y dressais des itinéraires de promenades que je pilotais moi-même pour les gens intéressés, et je leur racontais l'histoire du château de Gilles de Rais sur les ruines du site, s'exaltait Luc-André.

— Le rapport avec le choix de ton lieu de stage ? demanda Gaspard dans l'incompréhension du propos.

— La Vendée militaire, s'émoussa d'un air idiot Luc-André.

Gaspard fit alors le rapprochement avec son nom de famille :

— Bien sûr, bien sûr, tu veux dire que mon nom a influencé ton choix ?

— Pour partie en effet, les La Rochejaquelein se sont illustrés dans les guerres de Vendée, Henri a pris fait et cause pour le roi, a défendu sa vie aux Tuileries, la classe, votre nom parle à mes racines, le flatta Luc-André.

— Henri oui, mais pas ses frères qui ont émigré. Pas de bol pour moi je descends de l'un d'eux, dissipa le malentendu Gaspard. On se tutoie Luc-André, on se tutoie.

— Oui pardon, vous n'avez donc pas de château à vous ? Euh... pardon, à toi, demanda candide Luc-André.

— Sûr que non, je viens de te le dire, ma branche n'est que cadette de celle qui descend en droite ligne d'Henri de La Rochejaquelein, mon glorieux ancêtre. Mon lignage direct est moins flatteur : comme ses autres frères, Louis et Auguste, mon ascendant de souche, Just, a pris la

route de l'Angleterre pour s'exiler en 93, il n'a même pas pris part à la tentative de débarquement de Quiberon pendant les guerres de Vendée, un vrai déshonneur. Quand tu pars, tu perds tout, les biens de ma famille ont été séquestrés par les révolutionnaires, vendus à vil prix en qualité de biens nationaux. Un jour, peut-être, j'hériterai de quelques arpents de bois et d'un champ, la belle affaire ! L'ironie de mon histoire c'est que les terres qu'il me resterait en théorie sont placées sous le régime foncier de l'indivision. Si tu veux, je te fais légataire de ma déchéance foncière.

En dépit de ce trait d'autodérision, Luc-André se rendit compte par l'expression du visage de Gaspard qu'il avait touché une corde sensible, de sorte qu'il voulût, par pudeur et correction, dérouter le sujet :

— L'autre raison est plus terre à terre, c'est que j'ai un pied à terre à Nantes, je viendrai tous les matins par le train, poursuivit Luc-André.

— Tu ne vas pas t'embêter à faire des rotations, on a un couchage pour toi ici, les journées sont assez denses pour que tu économises ta fatigue, tu ne crois pas ?

— Je ne veux pas déranger, répondit humblement Luc-André.

— Pas de problème, je te montre ta chambre et vais te présenter Élise, mon épouse et associée.

— D'accord merci, mais je n'ai pas mes affaires, s'inquiéta Luc-André.

— Tu retourneras sur Nantes en début d'après-midi les chercher, qu'en penses-tu ?

Luc-André fut présenté à Élise, on lui expliqua que la parution trihebdomadaire du Fanal de Jade tombait le lundi, le mercredi et le vendredi. Ils n'auraient jamais pu, lui confièrent-ils, soutenir la cadence d'un tirage quotidien à deux.

Lors de leur échange, ils convinrent que Luc-André rédigerait la chronique consacrée aux curiosités du département : Machecoul et le château de Gilles de Rais feraient un excellent sujet. Luc-André s'en satisfait, cela cadrerait avec les attendus de son stage.

— Pour aujourd'hui, tu vas vivre une journée type au Fanal de Jade et ça commence par un footing.

— Ça commence par un footing ? répéta Luc-André surpris par l'initiative de Gaspard.

— Par un bon petit footing sur la corniche pour se doper les méninges !

La bourrade amicale de Gaspard sur son épaule l'assomma bien moins que ce saugrenu programme.

— Mais, bredouilla Luc-André, je n'ai pas de jogging ni de chaussures pour aller courir, je ne pratique pas la course à pied, se rebella Luc-André qui ne comprenait pas ce programme à rebrousse-poil.

— Luck, pas de bon journaliste sans course à pied, ta sécrétion d'endorphines va stimuler ton travail, tu me remercieras ; on a ce qu'il te faut, tu as la taille d'Élise, impeccable, en peinture de chaussures on devrait trouver une paire qui te corresponde.

Sans qu'il n'ait rien demandé, à cause de sa tête de bon gars qui a l'air de vouloir dire « oui » à toute proposition, Luc-André fut embarqué dans le footing matinal de Gaspard le long de la corniche, footing qu'il cessa à mi-course... pantelant et en sueur. Gaspard le récupéra allongé sur le banc d'un belvédère à hauteur de La Fontaine-aux-Bretons :

— Ça va Luc-André ? s'informa Gaspard.

— Pas l'habitude, lui bégaya-t-il au bord du malaise.

— Faut qu'on se dépêche de rentrer, y a la tournée des abonnés en triporteur à faire, tu n'auras pas à le manœuvrer, tu me suivras à vélo, courage, ordonna Gaspard.

Cahin-caha, Luc-André se remit en route dans le sillage du fringant Gaspard, lequel n'était pas loin de considérer son stagiaire comme un boulet hors catégorie.

Le début de la tournée reposa un peu Luc-André, le vélo électrique y était pour beaucoup. Une controverse d'historiens de foire les anima sur le parcours, qui électrisa les neurones de l'encyclopédiste Luc-André. Tout était parti de Gilles de Rais fait maréchal de France à la suite du siège victorieux d'Orléans de 1429 ; de fil en aiguille, ils en arrivèrent à s'intéresser aux origines de la plus haute distinction militaire française. Puis, ils catégorisèrent les maréchaux légitimes et illégitimes, ceux dont la carrière plaidait pour ce couronnement et ceux qui avaient failli à cette noble distinction, une conversation qui en aurait barbé plus d'un.

Au bout d'une demi-heure, leur tournée les amena aux confins du Pornic administratif. Ils avaient presque remonté toute la rue-fleuve de la Bernerie. La mini-tablette GPS, fixée au guidon du triporteur, géolocalisa l'adresse de l'abonné le plus proche de leur position : on tombait sur le nom de madame Genêt. Voir ce nom à l'écran remua dans la tête de Gaspard le souvenir de l'enquête, qu'il pensait avoir mis de côté : « C'est donc là qu'elle habite », se dit-il.

Gaspard reconnaissait très bien cette modeste maison basse d'ouvrier agricole, jamais il ne s'attardait à y livrer le journal tant les chiens qui montaient la garde au portail beuglaient à crever les tympanes.

Deux, trois fois au plus, avait-il entrevu la propriétaire. La ménagerie de madame Genêt, ce lundi matin, se comporta comme les autres jours, les chiens gueulaient pour faire décamper les intrus.

Gaspard descendit du triporteur, le journal en main et s'adressa à Luc-André à l'arrière :

— Attends-moi deux secondes tu veux.

Luc-André ne répondit pas, il songeait à la pertinence d'avoir choisi son lieu de stage ici. Pourquoi livrait-il à l'ancienne des imprimés alors que c'était le métier de journaliste qu'il voulait et venait apprendre, qu'en retirerait-il de son stage au Fanal de Jade ?

Plus Gaspard approchait de la clôture pour passer une tête, plus les chiens aboyaient. C'en était tellement insupportable que madame Genêt, exaspérée par le tintamarre, se déplaça pour calmer ses chiens :

— Vous allez la fermer sales clebs, vos gueules ! vociféra-t-elle de l'allée qui la conduisait au portail.

Madame Genêt, cheveux courts teints en blond, pas encore la cinquantaine, en paraissait dix de plus. La raucité de sa voix trahissait son tabagisme ; son visage marqué de rides, ses yeux encavés, sa maigreur... son alcoolisme.

— Bonjour, madame Genêt, je vous apporte votre journal en main propre, tenta de se faire entendre Gaspard.

Il affectait la voix du livreur serviable, mais ses accents de jovialité sonnaient très faux.

— Bah c'est bien la première fois ! le recadra sèchement madame Genêt. Tu veux que je te parle de ma fille, hein ? lui dit-elle avec des érailllements de mégère.

Madame Genêt n'avait pas l'air attristée par le meurtre de sa fille, elle poursuivit :

— La morgue hier pour l'identification, l'interrogatoire des flics, j'commence à en avoir ras-

le-bol, vous m'faites tous chier !

— Excusez-moi madame Genêt, ce n'est peut-être pas le moment en effet, toutes mes condoléances, recula Gaspard.

— Tu veux t'en aller avant que je t'donne ma réponse ? Viens sapristi, j't'invite boire une prune ! Avec ton journal, je te reçois à la maison bien plus que ma fille venait voir sa mère, s'épanchait madame Genêt.

La chance lui souriait une nouvelle fois, Gaspard abaissa ses garde-fous, l'occasion était trop belle de recueillir de l'inédit, du " jamais-entendu ".

— Je range mes chiens et j't'ouvre, annonça madame Genêt.

Gaspard, comme pris entre deux feux, se tourna vers Luc-André pour lui demander de ne pas se contrarier de la mission qu'il allait lui déléguer :

— Écoute Luck, tu vas croire que j'exagère, mais j'ai un besoin urgent que tu continues la tournée sans moi. Prends le triporteur et laisse-toi guider par le GPS pour livrer les clients restants. On se retrouve au bar du casino, demande Francesco pour avoir une table sympa, je t'expliquerai plus tard.

— C'est une blague Gaspard, tu ne vas pas me planter ? Je ne les connais pas moi les rues de Pornic ! se crispa Luc-André.

Pour la première fois, Gaspard vit une autre facette de son stagiaire, qu'il ne soupçonnait pas, celle du gars rétif à se laisser marcher sur les pieds :

— On ne fera pas de tournée les prochains jours ; tu feras de la rédaction, de la maquette et de l'impression, l'apaisa Gaspard, on s'appelle pour se tenir au courant.

Luc-André fit avec le triporteur une marche arrière en canard après avoir rallumé le GPS, il fulminait en silence, sa colère était froide, on se moquait de lui.

IV

L'intérieur de la maison de madame Genêt tenait plus de la tanière crasseuse que de l'habitation. Une puanteur de restes de vieux repas, de tabac recuit dans les murs et de chien mouillé infectait les lieux. La cuisine nauséuse n'avait pas été nettoyée depuis longtemps, dans l'évier s'empilaient sens dessus dessous vaisselle, ustensiles et reliefs moisissés de nourriture, de quoi soulever le cœur du plus endurci des hommes. Gaspard, en apnée, ramena à lui une chaise extraite de la table en formica.

— Fais pas attention au désordre, le taf m'empêche de ranger, se dédouana sans complexe madame Genêt.

Bien que très incommodé par la pestilence de cet intérieur, Gaspard s'efforça de garder une contenance décontractée :

— Vous travaillez dans quoi madame Genêt ?

— La galette, j'bosse chez Louveau là-haut, conditionnement et emballage, la chaîne, très chiant, j't'fais pas un dessin. Mais ça paye le mois, grogna-t-elle en posant l'eau-de-vie sur la table. Distillation maison jeune homme, réalisée avec mon propre alambic, mais chut ! pas un mot, se gonfla d'orgueil madame Genêt, la bouche édentée et malicieuse.

« Mon Dieu dans quelle galère je vogue ! », regrettait Gaspard. Ce sketch était drôle à voir à la télé ou au cinéma, le vivre se passait de commentaires. Madame Genêt servit de généreuses rasades de sa prune. En la regardant d'un peu plus près, Gaspard déchiffrait combien cette femme souffrait de solitude et d'abandon derrière ses mots mi-avenants, mi-amers. Dans cet intérieur si négligé qui transpirait la descente aux enfers, les quelques bibelots de fantaisie ne trompaient personne. Une forme de bonté, qui l'avait quittée aujourd'hui, avait dû exister en elle, du temps où le malheur des traites qu'on ne paye plus et des crédits qu'on ne rembourse plus ne l'avait pas encore abruti.

— J'aime bien les idées de promenades insolites du journal, j'en ai fait quelques-unes avec mes fox-terriers, c'est toi qu'écris ? sonda madame Genêt, nullement prête à céder les rênes de la conversation.

— Oui, cette rubrique c'est moi.

— Balèze les références historiques, mais elles me perdent un peu trop souvent, rigola-t-elle d'un son grésillé d'arsouille.

— J'en mettrai moins pour vous faire plaisir la prochaine fois, plaisanta sourdement Gaspard, les traits tendus.

— Ne te donne pas cette peine, j'apprends des choses au moins, pourquoi j'achèterai le journal sinon. Bon, que veux-tu savoir ? Tu as l'intention d'écrire un article ?

— Je cherche à savoir pourquoi on a tué votre fille madame, comme vous je suppose.

Madame Genêt expira fort, se racla la gorge, alluma sa clope de 11 h :

— Tu sais, je serai franche, je n'arrive pas à avoir plus de peine pour Chloé que pour mon

malheur à moi, on doit appeler ça l'égoïsme. Le père Guiscard m'a élevée au rythme des beignes et des pieds dans le cul, j'ai transmis la pédagogie familiale, la boisson n'a rien arrangé, je suis lucide. On est une famille déchirée, atomisée, on se fout sur la gueule quand on se voit, on sait pas communiquer autrement, le sentiment s'exprime dans la colère et la violence chez nous, on est atteints. Y a trois ans, ce fut la claque de trop, j'ai pas pu me retenir, Chloé a claqué la porte pour de bon, je ne l'ai plus revue.

La confiance était lourde, la contenance sereine et résignée de longue date. Entre ses mains, Gaspard tournait son verre, combien pesait ce breuvage qui anesthésiait ses narines ?

— Tu bois pas, t'as pas confiance ? pas pour les fiottes ma p'tite prune hein ?

— Son degré d'alcool ?

— Pas mesuré, au jugé 70°, peut-être, ça ramone, s'accouda madame Genêt dont le verre avait diminué d'un tiers. Les gendarmes m'ont dit qu'elle n'avait pas été violée ; c'est toujours ça. Après autopsie, ils ont établi que la mort avait été provoquée par asphyxie, ses poumons se sont remplis d'eau, on l'a noyée. Ses vêtements ont été éparpillés dans la cabane de Ducamp, ce fils de salopard !

— Vous vous connaissez, vous l'avez fréquenté ?

— Pas beaucoup, petite, de temps à autre. Mon père et lui en revanche c'est une longue histoire : Ducamp et mon père ont fait des campagnes de pêche hauturière ensemble, du temps où tout le monde vivait à Dieppe : Atlantique Nord-Est pour le cabillaud, l'aiglefin, le merlan... au chalut pélagique. Mais y a eu cet accident qu'est venu casser leur amitié, le filin du treuil qui remontait le chalut est venu un jour s'enrouler autour de la jambe de mon père, couic ! La blessure était profonde, il a tardé à consulter faute d'assurance santé, c'était comme ça pour les plus pauvres dans les années soixante-dix, s'ensuivirent la gangrène et l'amputation.

La mauvaise manip' du treuil c'était le fait de Ducamp. Ceci dit, mon père a toujours été casse-cou, il a peut-être manqué de prudence ce jour-là. Quoi qu'il en soit, à cause de cet accident, mon père est devenu infirme. Un de ses copains menuisiers, désolé de le voir sans couverture médicale, lui a heureusement fabriqué une jambe de bois, ça convenait à mon père qui ne voulait pas entendre parler de prothèse, un corps étranger qui allait lui bouffer le peu de jambe qui lui restait, disait-il.

On est tous Normands chez les Guiscard, sauf ma grand-mère maternelle originaire de Pornic. C'est elle qui a sauvé la face de la famille quand on était au fond du trou, car elle a proposé d'héberger toute la famille sur Pornic à condition qu'on accepte en contrepartie de lui porter assistance pour ses repas et ses soins d'hygiène. Le deal nous paraissait correct, on aurait plus de loyers à payer à Dieppe. Mon père, qui avait tout perdu lui aussi, ne voyait pas de raisons de s'y opposer : il emmènerait pour tout bagage sa maigre pension d'invalidité. Ma mère c'était simple, elle n'avait pas son mot à dire, c'était sa femme pourtant, mais elle n'était jamais consultée. Deux années après avoir notre installation à Pornic, maman est morte. À cette époque, ma grand-mère m'a légué en avance sur l'héritage les deux concessions de pêche, oui oui t'entends bien, je possède en propre les deux pêcheries que ces deux fumiers occupent aujourd'hui à mon insu. J'avais commencé à les louer jusqu'à ce que mon père et mon fils me confisquent les loyers ; grands princes, ils me laissaient par contre le soin de régler moi-même la taxe du domaine maritime. Mon con de fils, possédé par les récits de pêche de son grand-père,

s'était ligué contre moi. Les disputes devenaient plus fréquentes entre nous à ce sujet, on esquivaient la bouteille de l'autre... mon fils a fini par se barrer avec lui, ils s'adorent ces couillons, la passion de la pêche les réunit, j'ai pas eu droit d'y être initiée, ils m'ont exclue de leur vie, acheva amère madame Genêt. Encore une chance qu'ils ne m'aient pas pris la maison. Chloé est restée avec moi sans aucune conviction, j'ai compris qu'elle attendait la prochaine occasion pour en faire de même.

— Attendez, je ne comprends pas tout, vous dites que les deux concessions sont à votre nom, mais pourquoi alors Ducamp en occupe une ? Vous avez bien dit que votre père et lui étaient rivaux ? Ducamp a retrouvé votre père à Pornic pour quelle raison ?

— J'en sais trop rien. Son arrivée à Pornic date je crois des années 90. Ducamp devait le tenir par les couilles. La fois où je m'suis opposée à ce marché dans mon dos j'ai reçu deux volées, la première par mon fils, la deuxième par mon enfoiré de père, c'est ce que je vous disais : rien ne se règle sans les coups, la fatalité, faut qu'on arrête de se reproduire chez les Guiscard-Genêt !

Sous l'effet de l'alcool un fou rire nerveux l'emporta dans un délire convulsif. Dès que Gaspard se croyait fixé du regard par son hôte, de plus en plus minée par l'alcool, il trempait des lèvres timides sur le bord de son verre, faisait semblant de déglutir l'eau-de-vie, il ressentait alors une brûlure qui le dissuadait d'en boire plus. De toute manière, madame Genêt ne prêtait plus attention à son invité, elle dévidait intarissable, entre deux hoquets gutturaux, des pans entiers de sa vie dans le désir inconscient d'une improbable psychanalyse :

— Ces cons s'ils savaient, j'ai toujours la clé de ma pêcherie et j'y vais si je veux ! Pas dit que je n'y mette pas le feu, ça leur apprendra à me spolier, son rire délirant se durcit.

Crescendo, les aboiements des fox-terriers parasitèrent l'échange, au point que madame Genêt se troubla de les savoir enfermés dans sa grange ; hystérique, elle beugla : « Mes chéris, qui vous a enfermés ? » D'un pas chancelant, se tenant à tous les appuis à hauteur d'homme qu'elle tâtait, elle regagna sa cour intérieure pour les libérer. Gaspard, resté seul, se précipita à l'évier pour y jeter son verre d'eau-de-vie :

— La folle, elle est complètement folle !

Ses deux mains sillonnèrent son abondante chevelure. « Faut que je me barre, je n'en apprendrai pas plus. Ça pue le bouc ! »

Prêt à quitter le taudis, Gaspard se souvint soudain de la clé dans la fulgurance de son départ. Pourquoi ne pas s'en emparer le temps qu'elle rapatrie sa meute ?

Le timing semblait plus que serré ; à l'entrée, il n'avait pas vu de portique à clés, où fouiller ?

Qui plus est, on ne l'avait pas éduqué comme ça. Contre toute raison, il se mit à fureter dans les meubles : placards, commode de l'entrée; ce fut au moment où il vit un jeu de clés que les chiens foncèrent joyeux dans la maison, la porte d'entrée étant restée ouverte. Trop tard, Gaspard referma brusquement le tiroir de la commode et alla se rasseoir dans la cuisine. Les fox-terriers s'ébrouaient de joie autour, lui salirent son pantalon de leurs pattes crotteuses, le plus jeune bondissait pour le lécher en jappant.

À leur suite, madame Genêt, l'œil vitreux, ne faisant plus qu'une demi-taille, voulait se rasseoir pour prendre “un dernier p'tit verre”, disait-elle. Comment s'était-il piégé ainsi comme un bleu ? Son portable sonnait maintenant, à coup sûr c'était Luc-André.

Il la regardait se resservir, quand, subitement, elle s'effondra sur la table, vaincue par son

éthylisme. Gaspard ne sut s'il devait en rire ou s'en inquiéter.

Les chiens n'aboyaient plus, les quatre chiens s'étaient aplatis dans leurs paniers.

— Madame Genêt, vous m'entendez ? lui brailla-t-il à l'oreille.

Aucune réaction, inerte, si ce n'est un faible ronflement qu'émettait sa bouche écrasée contre la table.

— La pocharde, un somnifère ne l'aurait pas mieux endormie.

Alors, lui vint une idée d'aigrefin : prendre le trousseau de la commode pour en faire des doubles à la serrurerie de la galerie commerciale à moins de 10 minutes à vélo. On y faisait la promotion d'un service rapide. Aurait-il le temps de revenir avant qu'elle ne s'en aperçoive ? Vu son état, il le pensait largement.

Une main sur le guidon, son portable dans une autre, Gaspard accepta de courir le risque de se faire prendre.

— Ça va Luc-André ? Tu as essayé de me joindre ?

— Non, c'est la cata, ton GPS se détraque dans certains secteurs, je suis paumé dans la cambrousse, j'en ai marre ! se désespérait-il.

— Allons, Luc-André, tu découvres les imprévus du journalisme, tu vas t'en sortir, on ne fera pas la criée tant pis ; quand t'auras fini, commande au casino sur le port un plat à Francesco à mes frais, je t'y rejoins j'espère dans une heure et demie max. Après, tu prendras ton train, ta journée sera terminée, allô ? Allô ?

Il n'entendait plus que la tonalité de fin d'appel. À l'autre bout de la ligne, Luc-André, en colère, venait de raccrocher :

— Il me prend pour son sous-fifre !

À la serrurerie Service Express, Gaspard demanda un double de toutes les clés du trousseau. En dépit de la bonne volonté du serrurier, l'opération de reproduction des clés dura trois quarts d'heure. Il se dépêcha ensuite de retourner chez madame Genêt non sans quelque appréhension : serait-elle éveillée, se rendrait-elle compte de l'entourloupe ?

À son retour, le comité d'accueil des fox-terriers aboyait de plus belle. La crainte d'arriver trop tard l'aida à surmonter sa peur des chiens. Gaspard se précipita en courant dans la maison, escorté des chiens, qui ne savaient quoi penser de cette inhabituelle intrusion, ferma la porte d'entrée derrière lui. Dans la cuisine, à côté de son évier qui coulait comme une fontaine, madame Genêt, désorientée, se cramponnait à sa chaise pour ne pas tomber :

— Qui êtes-vous, que faites-vous chez moi ? s'affola la pauvre dame.

La pire des hypothèses se produisit, qui cloua sur place Gaspard ; il ne savait quoi dire sur l'instant à cette alcoolique amnésique pour la calmer. Les traits figés, les yeux révulsés de peur, madame Genêt risquait de sombrer dans la crise d'hystérie ou l'apoplexie si bien que, dans une telle mauvaise posture, Gaspard tenta la grosse ficelle pour s'en sortir. Il parla très fort pour être certain de se faire entendre :

— Je suis le journaliste du Fanal de Jade, vous m'avez invité à boire un verre, regardez mon verre sur la table, tenez vos clés, j'ai bien fermé le portail à clé pour vos chiens.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous racontez ? bafouilla madame Genêt.

— Vos chiens, vos chiens aboyaient dans la cour, vous vouliez que je m'assure que le portail était bien fermé, vous n'étiez pas en état d'y aller vous-même. Vous avez trop bu.

— Mes chiens sont tous là ? aucun ne s'est échappé ? paniquait Emma Genêt.

Madame Genêt était fixée sur ses animaux, l'histoire des clés ne comptait plus, lui avait-elle seulement traversée l'esprit ?

— Tous là, la soulagea Gaspard, vous pouvez les compter si vous voulez, soulagé lui-même d'avoir désamorcé la bombe.

— Bordel, c'est vrai que je bois comme un trou, constata piteuse madame Genêt. Demain, je rembauche, j'ai intérêt d'aller dormir, tu veux bien me raccompagner à mon lit ? Je vais chuter si j'y vais seule.

Madame Genêt se baigna la tête sous le robinet pour recouvrer un peu ses esprits.

— Allons-y, lui commanda Gaspard d'une voix de garde-malade.

À chacun de leurs pas, madame Genêt aspergeait, de ses mèches filasseuses et dégoulinantes d'eau, le stoïque Gaspard, qui la maintenait comme il pouvait debout, par deux bras roides pleins d'aversion ; il s'était transformé en déambulateur humain.

Au fond d'un sombre couloir, tendu d'un papier peint jauni à fleurs, se trouvait sa chambre à coucher, ou plutôt son antre. Depuis combien de temps cette pièce qui renfermait des effluves de sueur de vêtements portés et reportés, incrustés de tabac froid, n'avait-elle pas été aérée ?

Gaspard, la respiration coupée, alita madame Genêt avec toute sa bénédiction, dans un grand lit déglingué dont il manquait deux boules de verre aux colonnettes du cadre de bois. Le tableau de sa vie était bien misérable, le quitter était aussi une bénédiction.

Gaspard considérait avoir un peu d'avance sur l'horaire de rendez-vous qu'il avait fixé à Luc-André au casino du port. « Pourvu qu'il ne m'en veuille pas trop, je vais ramer pour renouer la confiance », ressassait Gaspard tandis qu'il pédalait de toutes ses forces.

Le coup de feu battait son plein au restaurant du casino, Luc-André, sur la défensive, mangeait le plat du jour, affamé par une activité sportive sans commune mesure avec son ordinaire de vie. Gaspard prit une chaise libre à côté pour s'inviter à la table de son taciturne stagiaire.

— Excuse-moi, je ne t'embarquerai plus dans des mauvais plans, promis, tu t'en es tiré comment ?

— Mal, lui répondit sèchement Luc-André. Vous verrez ça avec vos abonnés que je n'ai pas pu livrer, comme la maison de retraites le Séquoia machin truc, introuvable ! J'suis pas là pour faire de la course à pied et de la livraison de journaux, vous n'avez pas bien lu les attendus de mon stage.

La froide animosité de Luc-André, qu'on ne lui aurait jamais soupçonnée de prime abord, glaça Gaspard :

— On s'adapte à son lieu de stage cher monsieur, personne ne t'obligeait à le faire chez nous ton stage en immersion ! On est une toute petite boîte artisanale, on fait tout nous-mêmes, si tu crois que tout se donnera quand tu intégreras un journal. La laine des stagiaires, le milieu s'en fait des manteaux bien chauds, oui, attends-toi à te les peeler sur le terrain à toute heure pendant que les vrais journalistes seront au chaud à la rédaction de ton futur journal !

Tu commenceras en tant que pigiste à plein temps mon cher monsieur, payé au lance-pierre, mobilisé des heures pour des articles bidon sans note de frais. C'est comme ça les débuts. Ta

carte de presse sera un supplice de Tantale, il s'en écoulera des mois avant que tu ne voies la couleur des conventions collectives. Dans les faits, cher monsieur, les chevronnés délèguent aux jeunes tâcherons le plus chiant à traiter : faits divers, nécro, les fêtes de Trifouilly-les-Oies, le loto du coin ; les articles de fond de ta spécialité ? oublie dans un premier temps...

Le vent glacial avait brutalement tourné de sens, Gaspard à présent se défoulait sur Luc-André pour avoir été méprisant. Voulant reculer, à tout le moins atténuer son ressentiment, Luc-André joua l'apaisement :

— Avoue que pour une première journée, je n'ai pas été ménagé.

— Je ne le nie pas, tu es dans le bain, tu te frottes au vrai monde. Gomme donc les représentations théoriques du métier que vous construit l'école et découvre objectivement dans quoi tu t'engages. Tu as eu l'impression que je t'exploitais ? très bien, soit tu es naïf soit tu es con, attends ton premier job de journaliste avant de crier à l'exploitation. La plupart du temps on écrit pour de l'alimentaire, pas pour notre gloire ; « *la plume trempée dans la plaie* » : ce ne sont pas des scribouillards comme nous qui la trempons Luc-André. À part ça... c'est bon ce que tu manges ?

— Sympa, concéda-t-il à dire en souriant timidement, j'avais faim.

De derrière la chaise de Gaspard, Francesco surgit pour adresser une tape fraternelle à l'épaule de son client préféré. En comédien éprouvé, Francesco surjoua l'affaire du meurtre à leur table :

— La pauvre gamine, quel sadique l'a assassinée ? Nous faire à nous une pareille publicité, *che crimine terribile ! mama mia !* déclama-t-il les doigts joints d'une main qui aurait voulu administrer une rouste au ciel. Mais toi, t'as rien écrit dessus Gaspard ? Tu me laissais entendre le contraire la dernière fois.

— Les autres journaux vont plus vite que moi, je compte faire un bref article pour l'édition de mercredi, tu n'en apprendras pas davantage par mon canal, les exclus appartiennent aux milieux autorisés, botta en touche Gaspard.

— Qu'a-t-il toujours à se dévaloriser celui-là ! Francesco tenait son plateau limonadier à deux mains pour simuler l'assomage de Gaspard par-dessus sa tête.

Dans le même temps, Luc-André, ahuri, les regardait tour à tour, il n'avait pas suivi l'affaire et ne comprenait rien à leur échange :

— C'est quoi ce meurtre ? On a assassiné quelqu'un à Pornic, une fille ? demanda-t-il intrigué.

— la une de tous les journaux locaux ce matin, je t'expliquerai, lui répondit Gaspard qui n'avait pas envie de s'étendre.

— Le plat du jour Gaspard ? saumon d'Irlande label rouge au beurre blanc et provençale de légumes, proposa Francesco.

— J'adore le "light".

Ils évacuèrent leurs tensions à la faveur de ce bon repas de bistrot. Qui fut celui qui embraya sur une énième controverse politico-historique ? La « *plume trempée dans la plaie* » de J. Kessel, à laquelle fit allusion Gaspard, règle cardinale des journalistes d'investigation qui s'assignent de mettre au jour les scandales de tous ordres, dussent-ils en payer le prix et le faire payer à d'autres, inspira à Luc-André un panégyrique sur les innombrables causes embrassées

par le lauréat du prix Pulitzer : guerre civile irlandaise, guerre d'Espagne, l'indigne bagne de Cayenne, la plus inhumaine des prisons d'outre-mer de la République qu'il contribua à faire fermer quand il travaillait pour France-Soir.

Luc-André n'avait pas encore abordé le chapitre de l'engagement de Kessel dans la Résistance que Gaspard, vexé par tant d'étalage de confiture qu'il souhaitait lui aussi beurrer au couteau, convoqua pour lui faire pièce la figure d'Andrée Viollis, du Petit Parisien ; c'est seulement au retour de Francesco, qui lui apportait son assiette, que Gaspard finit par s'intéresser un peu plus à son saumon qu'à sa panthéonisation passionnée.

Pour Gaspard, Andrée Viollis était le pendant féminin de J. Kessel. Son combat contre les abus de la colonisation en Indochine, à l'heure de la glorification de l'Empire des années trente où moururent de travaux forcés quantité d'Annamites dans les rizières, les mines, les plantations d'hévéas, sur les routes qu'ils bâtissaient, l'avait rangée dans le camp de ceux qui défendirent le martyr des colonisés. Les communistes étaient à la tête de ce camp.

— Tu as des sympathies pour le communisme toi ? Vu tes origines, je ne t'imaginai pas compagnon de route, le piqua Luc-André la bouche en cœur.

— Triste préjugé, mon ascendance nobiliaire n'exclut pas des inclinations politiques d'un autre bord. N'y a-t-il pas quelque chose de ridicule à porter les idées de l'Action française aujourd'hui ? Dans le sobriquet *Camelots du roi* tout est dit. Je ne suis pas fétichiste du blanc, de la couronne ni du sceptre, je suis un enfant de la République, le régime politique le moins imparfait que les nations aient jamais enfanté ; ma République idéale tend plus vers le socialisme que vers le grand capital qui la dévoie.

La fin du service en salle approchait, des vapeurs de fatigue intellectuelle s'échappaient de leurs cerveaux bouillonnants. Francesco se tapa de nouveau l'incruste, il se rassit sur une chaise à califourchon, les bras accoudés au dossier :

— Le père Ducamp qu'est-ce qu'il va prendre, on aurait dû se méfier de cet exhibitionniste ! affirma péremptoire Francesco à Gaspard.

— Tu le décrètes déjà coupable ? sans procès, t'aurais fait une excellente recrue au Tribunal révolutionnaire, lui fit remarquer un Gaspard moqueur qui finissait son financier la cuillère à la bouche.

— Quoi ! Un mec qui montre son zob aux passants de la corniche, tu le crois pas capable d'un crime sexuel ? s'offusquait Francesco.

— Primo, tu raccourcis comme ça t'arrange cet attentat à la pudeur qui remonte à trois ans. Ce soir-là, Ducamp avait bu par désespoir, il repensait à son épouse qui l'a plaqué y a des années sans laisser de mot, du jour au lendemain. Je n'excuse pas le satyre qui a traumatisé les gens qu'il a croisés ce soir-là, mais il n'était pas conscient de ce qu'il faisait lorsque la police l'a interpellé. Deuzio, en quoi ce numéro d'exhibitionniste l'aurait prédisposé à tuer plus qu'un autre ? La liste de tous les déviants sexuels est longue, même à Pornic, tu ne les connais juste pas ; va savoir, Ducamp est peut-être un petit joueur comparé à certaines de tes relations que tu ne soupçonnes pas. Pour ta gouverne, la fille Genêt n'a pas été violée.

— Comment tu sais ça toi, j'croisais que tu ne couvrais pas l'affaire ? tombait des nues Francesco.

— Vrai, je ne t'ai pas menti, il n'empêche que des collègues me tuyautent. Le père Ducamp

j'le connais un peu, car je le croise souvent sur mon parcours de jogging. À jeun, ce n'est pas le même homme, les meilleurs coins de pêche à marée basse c'est de lui que je les tiens. La petite-fille de Guiscard n'a pas été violée quoiqu'on ait trouvé ses vêtements éparpillés dans la cabane de Ducamp. Ma source est fiable, crois-moi. D'aussi loin que je suive cette affaire, il me paraît absurde que Ducamp ait déshabillé Chloé Genêt par la force, tué ensuite cette dernière dans une pulsion homicide pour déposer son corps dans son propre filet.

— Un mec attaqué par l'alcool ne sait plus ce qu'il fait, objecta Francesco.

— Je pencherai plus pour la classique orgie de preuves visant à confondre Ducamp. Si c'est le cas elle est gratinée, des flèches au fluo ne les auraient pas mieux signalées.

— Sois plus clair Gaspard, se concentra un Francesco à la peine.

— Si tu veux l'orgie de preuves, dans une enquête policière, relève de la mise en scène qu'on aurait trop chargée, son auteur est souvent l'assassin qui, en bon mec sympa, mâche le boulot des enquêteurs. D'un coup, les pièces de la scène du crime brillent pour que tu les ramasses comme les cailloux du Petit Poucet – trop beau, trop facile. Parfois, c'est tellement gros qu'on n'y croit pas d'emblée. En ce qui concerne le meurtre de Chloé Genêt, je n'imagine pas les flics se laisser berner par ce genre d'artifice : explique-moi l'intérêt qu'aurait eu Ducamp d'emballer dans son filet de pêche Chloé Genêt s'il l'avait tuée, il signe son crime pour qu'on l'arrête le lendemain ? Débile.

— Tu n'as pas suggéré qu'il était dépressif ? supposa Luc-André qui cherchait un biais pour entrer dans la discussion.

— Dépressif occasionnel peut-être, pas suicidaire. Maintenant, une enquête bâclée qui conduit à une erreur judiciaire, cela s'est déjà vu. Tenez, l'affaire Omar Raddad ; qui ne s'est pas forgé une conviction sur sa culpabilité ? La pauvre douairière agonisante avait-elle eu vraiment tout le loisir d'écrire sur les murs de sa cave le nom de son meurtrier de son sang, de s'attarder à faire une faute, qui lui rallongeait sa phrase d'une lettre, quand on sait qu'elle était en train de mourir ? Je passe toutes les zones d'ombre autour des trésors d'ingéniosité qu'elle aurait déployés pour se barricader dans sa cave, les constatations contradictoires des experts sur l'heure du crime, les querelles graphologiques... La défense de Vergès a tenté de démontrer qu'un faisceau de preuves inverse à celles retenues par le tribunal tendait à innocenter Raddad, on n'a pas rouvert pour autant le procès. La révision d'un procès en France est rare, pour un Dreyfus que l'on réhabilite combien en condamne-t-on ? Je ne dis pas non plus que les condamnations d'innocents sont courantes, notre justice fait ce qu'elle peut, j'espère juste que, si l'on arrête Ducamp pour le meurtre de Chloé Genêt, ce soit sur des charges solides afin que Ducamp ne fasse pas partie des quelques erreurs judiciaires de ce pays.

Francesco se tut, une fois de plus il avait ouvert sa bouche pour sortir les âneries de la rue, il inventa un prétexte pour retourner en cuisine.

— Raconte-m'en un peu plus sur cette histoire de meurtre, réclama Luc-André, c'est pour ça que tu m'as laissé me débrouiller seul avec la tournée ?

— En un sens, je t'expliquerai cela bientôt, ton train est à quelle heure ?

— Dans une demi-heure, à 15 h 30, lui répondit Luc-André.

— Parfait, commode que tout soit à proximité non ? On fait tout à pied ici, je te raccompagne à la gare, tu connais ton horaire de retour ?

— Oui, c'est celui de 19 h 30.

— Parfait, allons-y.

Luc-André sauta dans son train après avoir acheté son billet à une borne. Il accusait sa fatigue du matin, son maintien voûté à l'ordinaire paraissait plus croulant encore sur le marchepied du train.

Le Pornic-Nantes de 15 h 30 le reconduisait chez lui pour qu'il s'équipât d'affaires de couchage en vue de sa semaine de stage au Fanal de Jade. À 19 h 15, Gaspard arpentait le quai de son train retour pour guetter la descente de son stagiaire qui n'avait pas répondu à ses messages. Mais Luc-André était absent. Devant une telle déconvenue, Gaspard se remémora l'épique journée : Luc-André aurait-il rentré plus encore qu'il ne le pensait ses griefs ? La mise au point du casino n'aurait-elle pas suffi pour restaurer la confiance entre eux ?

Pour son premier jour, Gaspard avait certes trop “gâté” son stagiaire, de là à imaginer que ce dernier le planterait sur un quai. Ça se terminait souvent comme ça, les gens et lui ne s'entendaient que le temps d'un quiproquo, il avait cru sincèrement que leur passion commune de l'histoire aurait pu être un pont pour un commencement d'amitié. Le sifflement du train en partance pour Nantes le tira de sa rêverie, il se persuada que Luc-André ne viendrait plus, qu'il aurait prévenu s'il avait manqué par accident son train. Gaspard se rentra donc au journal. La motivation une fois de plus était en berne, pour le coup, ce n'est pas Élise qui le réconforta à la maison :

— Ne t'étonne pas Gaspard, tu l'as pressé comme un citron le jeune homme, il en aura eu marre, jugea-t-elle. Demain, pour nous décharger de toute responsabilité, tu appelleras son école, l'adresse est rangée dans son dossier de stage, tiroir de gauche du bureau.

D'aucune sorte Gaspard n'était en mesure d'objecter le contraire, il aurait tout de même aimé comprendre pourquoi ça lui faisait à ce point mal que son stagiaire ait pris la tangente. Était-ce de n'avoir pu paraître assez professionnel aux yeux de Luc-André ? Maintenant, une dizaine d'articles était à pondre à marche forcée sur les sujets maussades qu'il avait décriés à la brasserie du casino, quand Luc-André l'avait chauffé. Le pauvre type c'était lui, il avait fait la leçon à son stagiaire sur les affres du métier en début de carrière, et lui, à son bureau, abattait toujours à 20 h, la faim au ventre, la nécrologie, les matchs de foot du coin, les événements festifs dont il se contrefichait éperdument.

Avait-il avancé dans le métier depuis ses débuts ? Un éditorial politique de temps à autre et un article de fond épisodique, dont on lui reparlait jamais, faisaient-ils de lui un vrai journaliste ? Il avait négligé la classe prépa et dit adieu sans persévérance aux concours d'entrée des grandes écoles de journalisme. Quand il avait voulu s'y remettre, à 22 ans, le coche était passé, sa dure réalité économique d'alors l'avait obligé à s'employer comme pigiste dans les rédactions des journaux de Loire-Atlantique, en parallèle d'une licence de communication peu brillante à la fac de Nantes.

À 21 h, Gaspard et Élise s'accordèrent une pause, râlerent d'avoir toujours à courir autant pour boucler dans les délais le prochain tirage. Combien de temps pourraient-ils tenir ainsi ? Embaucher devenait urgent, mais la trésorerie leur disait non.

Gaspard bricola une salade croquée entre l'écriture de deux articles sans intérêt et l'agencement de la maquette du lendemain. À 22 h 15, on frappa sourdement à la porte. Élise alla

ouvrir, Gaspard était dans son sillage avec l'espoir que... Dans le cadre de la porte, Luc-André apparut comme la première fois, gêné et penaud aux entourures.

— Désolé de débarquer aussi tard. Je me suis écroulé de fatigue à mon appart ; à mon réveil j'avais loupé mon train. Tout à l'avenant, mon téléphone s'est déchargé et j'ai été incapable de remettre la main sur mon chargeur.

Qu'était-il besoin de débrouiller le vrai du faux ? Revoir ce brave intello raviva instantanément le moral de Gaspard, Élise s'en félicitait. Sous la verrière tropicale du salon, ils burent une bière. Crevée par le coup de pression des dernières heures, Élise les quitta sans regret.

— Si tu m'expliquais ce que tu m'as promis de m'expliquer, raconte-moi ! un meurtre à Pornic ? Je n'ai pas pu aller aux nouvelles à cause de ma galère, se justifia Luc-André.

L'explication de tout ce que Gaspard savait sur le meurtre de Chloé Genêt lui fut détaillée sans omissions, Gaspard en vint au vol des clés de madame Genêt :

— Dans ce trousseau de doubles j'ai la clé de la cabane de Guiscard, le père d'Emma Genêt, d'avec qui elle est en brouille depuis des années. Madame Genêt a gardé une clé de la pêcherie que son père lui a confisquée, elle serait bien capable un jour de la mettre à sac pour faire payer à son père ses années de maltraitance.

Ma conviction, c'est que l'histoire de ces deux pêcheries voisines est intimement liée. Toutes deux, à l'origine, appartenaient à la grand-mère maternelle d'Emma Genêt qui les a léguées à sa petite-fille. Pour une raison que j'ignore encore, Guiscard s'est accaparé la jouissance des deux pêcheries de sa fille, et en a cédé une à Ducamp. Que partage-t-il ces deux-là, quel est l'état de leur relation ? C'est ce que j'aimerais bien savoir.

— Guiscard, pas plus normand comme patronyme, réfléchit Luc-André, on pense à Robert Guiscard, à l'époque des petits seigneurs normands désargentés dont les navires accostaient les côtes d'Italie méridionale et de Sicile en quête de terres et de gloire, la grande saga des Hauteville, les mercenaires normands étaient craints des Lombards et des Byzantins.

— On pense, tu penses ! Y a que toi pour faire le parallèle avec Robert Guiscard ! s'exaspérait Gaspard. Bientôt tu vas me dire qu'il y a une filiation entre notre Guiscard et Robert Guiscard ?

— Non Gaspard, je ne soutiendrai pas cela parce que la souche Guiscard, en pays normand, est très commune, c'est comme Hauteville, tu en trouves partout là-bas, mais ton Guiscard a indéniablement des origines normandes.

— On est d'accord, c'est fou comme on avance, soupira Gaspard. Tu te doutes bien que je n'ai pas volé la clé de la cabane pour ne pas y faire un petit tour, j'ai besoin de vérifier un élément sur place, une fouille nous en apprendra peut-être plus sur ce Guiscard, estima Gaspard.

— Là maintenant ? s'effaroucha Luc-André, les gendarmes quadrillent encore le secteur, ce meurtre est tout frais !

— Je me suis renseigné, les factions près de la cabane de Ducamp prennent fin vers 23 h.

— Que valent vraiment tes sources ? Tu veux faire ça quand ?

— Tout à l'heure, à trois heures du matin.

— Tu me proposes une effraction, ce délit peut nous coûter cher. Si je me fais choper, mes parents me détruisent, hésitait Luc-André.

— Une effraction, comme tu y vas, on ne s'apercevra de rien, j'ai la clé, on ne va pas fracturer

la porte, y a pas d'alarme dans une cabane, Guiscard ne se rendra compte de rien, minimisa Gaspard, dix minutes suffiront pour faire le tour du propriétaire, c'est une intrusion éclair que je te propose, sans risques.

Le blanc de la réflexion s'installa entre eux, Gaspard fuyait le regard de son stagiaire tout en guettant du coin de l'œil quelque attitude qui le renseignerait de sa réelle intention. Il sentait que Luc-André balançait entre reculade et curiosité aventureuse, il le voyait se gratter la joue gauche à réfléchir nerveusement.

— La journée est folle, un grain de folie de plus ou de moins..., finit par dire Luc-André à voix haute.

Gaspard le remercia, la perspective d'y aller seul était décourageante et plus risquée encore.

— Réunissons le matériel et allons dormir un peu ! déclara-t-il avec empressement, de peur que Luc-André ne changeât d'avis.

Quelques heures de sommeil furent engrangées, un somme insuffisant pour Luc-André qui restait dans le brouillard. Ils s'équipèrent de passe-montagnes noirs, de gants, de lampes frontales à élastique, de sacs à dos dans lesquels ils transportaient un appareil photo numérique, des jumelles bon marché et des petits sacs de congélation zip pour d'éventuels prélèvements.

Sur le sentier des douaniers, ils prirent le parti de se faire passer pour des adeptes de trekking nocturne, au cas où ils croiseraient les gendarmes qui n'avaient pas forcément renoncé à des rondes tardives dans le périmètre des deux pêcheries. Ils ne croisèrent en définitive personne, mais la pêcherie éclairée, qu'ils aperçurent non loin de celles de Ducamp et Guiscard, leur fit craindre que la pêche nocturne au carrelet soit plus répandue qu'ils ne le pensaient.

Au dire de Madame Estane on ne pêchait pas la nuit dans les pêcheries. De son temps peut-être, la pratique avait changé, il existait des acharnés du carrelet qui ne comptaient plus leurs heures dedans, ni leur déficit de sommeil. « La nuit, la pêche est plus folle », pensait Gaspard.

Dans la nuit noire du sentier, de celle qui vous oblige à tâtonner, la silhouette des carrelets aurait fait dire à des enfants imaginatifs que d'affreuses pieuvres géantes se lévitaient hors de l'eau, que leurs arceaux s'étaient changés en d'affreux tentacules prêts à se refermer sur leurs proies. Sur un refuge de la corniche parsemé de lande, Gaspard s'assura avec ses jumelles que la surveillance des gendarmes avait été levée : les scellés de la passerelle de Ducamp étaient toujours là, mais personne ne la gardait plus de nuit.

— Si l'un d'entre nous fait le guet au-devant de la passerelle cela paraîtra suspect, vaut mieux qu'on y aille à deux, ça va tu es prêt ? demanda Gaspard.

Planqué derrière des ajoncs touffus, les jambes de Luc-André commençaient à flageoler, la peur l'envahissait progressivement. Ce genre de hardiesse était contraire à son caractère, il se faisait violence sans savoir vraiment pourquoi. Ne pas déplaire à Gaspard qui comptait sur lui, était-ce une raison suffisante pour risquer une condamnation de justice ? Il ne se reconnaissait plus, tout devenait fou depuis ce matin. Emporté par le mouvement, Luc-André emboîta docilement le pas de Gaspard. Deux essais de clés suffirent pour ouvrir le portillon de la passerelle qui menait à la pêcherie de Guiscard. Ils essayèrent de faire crisser le moins possible le bois de la passerelle, leurs pas s'appliquaient à être doux. Malgré leurs efforts, la passerelle bringuebalait et grinçait sous le poids de leurs corps. « À marée haute, le ressac aurait assourdi nos pas, madame Estane nous a peut-être déjà entendus, fichue marée basse ! », regrettait

Gaspard.

— Dépêche-toi Gaspard ! on va se faire prendre si ça continue, chuchotait un Luc-André en panique.

Gaspard n'eut pas besoin de se donner la peine de lui répondre, la troisième clé s'enfonça dans le cylindre, et son quart de tour rentra le pêne dormant dans le coffre de la serrure. La porte du carrel de Guiscard s'ouvrit.

À l'intérieur, leurs lampes frontales éclairaient un mobilier sommaire, rustique et sans goût. La pièce de choix était ce baromètre hideux à aiguille accroché au mur de gauche, dérégulé depuis des lustres ; son verre convexe sécrétait des gouttes de condensation à cause d'une mauvaise étanchéité. Gaspard reconnaissait bien là le futoir des Guiscard-Genêt, le grand-père ne rangeait pas mieux que la fille, un barbecue carbonisé témoignait d'une récente partie de sardines grillées, la fumée âcre avait noirci et intoxiqué la cabane. Le mur de droite portait un râtelier de deux épousettes tête-bêche, une moyenne et une grande.

Sur deux pans de la cabane, Guiscard avait fait preuve malgré tout d'un soin décoratif supérieur à sa fille : il avait suspendu des cadres de photos noir et blanc sur le thème de la pêche. Il y avait un chalutier de haute mer qui hissait sur son pont un filet gorgé de poissons. Sur une autre photo, des pêcheurs armés de harpons posaient comme des artabans devant une dépouille de baleine échouée sur une grève, que des ouvriers de conserverie avaient commencé à dépecer. La dernière était une photo du port de Fécamp à l'heure des derniers terre-neuvas.

Il avait été clouté aussi, isolément à côté de la porte d'entrée, un objet de piété ancien : une icône peinte sur bois du feu de saint Elme. Le saint patron des pêcheurs apparaissait, dans des couleurs affadies par le temps, sur un mât, irradiant de sa foudre des marins apeurés, prosternés et sidérés. La cursive enluminée d'un petit panneau, attaché à l'icône, alertait sur les signes avant-coureurs de la fortune de mer : le vert et le lapin qui ouvraient les abysses de la mer, le sifflement sur le pont qui fait couler corps et biens le navire... tout le catalogue des superstitions de marins. Une petite table basse, enfin, supportait une vieille platine vinyle dans sa mallette en nattes de bambou, un éventail de 33 tours étaient posés à côté : de vieux chansonniers des années trente – Ogeret, Botrel – que le siècle avait oubliés.

Gaspard avait les yeux rivés sur le treuil de la pêcherie, presque neuf, dressé au milieu de la cabane. Deux boîtiers de commandes sur ses flancs, l'un muni de deux boutons up et down et un autre abritant une batterie rechargeable, indiquaient que ce treuil appartenait à la famille des treuils automatiques.

— Faut qu'on sache quel bruit fait ce treuil, commanda Gaspard.

Luc-André acquiesça par un hochement de tête. Alors, Gaspard exerça une légère pression sur le bouton down : le câble du treuil se déroula dans un bourdonnement fluet le long de la perche, le carrel s'abaissa de quelques centimètres.

— On a notre réponse : silencieux. Madame Estane a bien entendu grincer le carrel de Ducamp, en conclut Gaspard. Allez, reprit-il, faisons vite, photographions toute la pêcherie.

Tout fut photographié au numérique : les photos noir et blanc des murs, l'étagère suspendue qui conservait dans un sale état trois romans de légende sur la pêche : *Mobydick* de H. Mellville, *Le Vieil Homme et la Mer* d' E. Hemingway et *Le Loup des mers* de J. London, les épousettes, le barbecue à trépied qui n'était pas de niveau, le baromètre, la table basse, la platine, l'icône, et le

seul petit meuble de rangement de la pièce avec sa corbeille pleine de rouleaux à pastilles autocollantes numérotées 3, 5 et 8, de bobines de ficelle, d'une paire de ciseaux, d'une revue heavy metal en très bon état, le sol jonché de débris, de pastilles autocollantes défectueuses de leurs bandelettes adhésives, les trois chaises, le fauteuil en velours, tout fut photographié.

— La pêche au carrelet, ils ne se fient pas les pères : treuil automatique, épuisette pour capturer les poissons à la fenêtre... un bon loisir de fainéants, considéra Gaspard.

Cette réflexion l'amena à examiner de plus près les deux épuisettes. Sa lampe mit en évidence une petite tache brunâtre sur la traverse de la grande épuisette.

— Approche s'il te plaît Luc-André.

Pendant qu'il l'appelait, il renifla la traverse, elle distillait un très léger parfum d'eau de javel. Sur l'arête aiguë, une microdose de sang avait coagulé et séché.

— Ne t'emballe pas Gaspard, ce n'est peut-être que le sang d'un poisson qui frétille, ils les tabassent parfois pour les estourbir, avança Luc-André.

— Je veux bien te croire, ça sent l'eau de javel quand même, c'est léger, mais ça sent, et viens, approche-toi, regarde, j'ai l'impression qu'il y a un poil ou un cheveu collé également.

— Tu as raison, lui dit Luc-André après inspection.

— Faudrait qu'on l'extrait.

— Avec quoi ?

— Ça ne mènera peut-être nulle part, mais prenons une photo et le petit cheveu.

— Ou ce que tu supposes tel. Y a rien pour s'en saisir, on ne va pas l'extraire avec les doigts ! gémit Luc-André.

En tournant la tête, Gaspard repéra la paire de ciseaux du panier :

— Donne-moi les ciseaux et un petit sachet zip dans le sac tu veux.

Gaspard ne l'écoutait plus, il était concentré à retirer proprement le présumé cheveu de sa « racine » de sang séché.

— Faut partir Gaspard, on l'a passée au peigne fin la cabane.

— Ouais, ne traînons pas, c'est bon.

Après avoir refait le chemin inverse sur la passerelle, ils soufflèrent de soulagement, remerciant leur bonne fortune d'avoir évité la mauvaise rencontre, la péripétie qui fait tout capoter.

De retour au journal, la tension de cette intrusion leur avait coupé le sommeil, la fin de nuit était compromise, c'est pourquoi ils s'ouvrirent une dernière bière pour faire le point sur la moquette de la serre.

— Tu vois, dit Gaspard à Luc-André, le compte-rendu du procureur fait état d'une lésion de 5 cm, il serait plausible que Chloé Genêt ait été assommée avec la grande épuisette, l'arête tranchante de l'épuisette a bien pu lui entailler le front du crâne sur 5 cm, qu'on se serait efforcé à la hâte de nettoyer à l'eau de javel.

— Si j'avais assommé la victime avec cette épuisette, je l'aurais frottée jusqu'à tout faire disparaître, ou je me s'en serais débarrassé devant l'absence de résultat, nota Luc-André.

— Le meurtrier aura fait ça à toute vitesse, dans la hantise qu'on le surprenne, il voyait peut-être mal ce qu'il faisait. Cela dit, on n'y comprend pas grand-chose, est-ce à dire qu'il s'agirait de Guiscard ? Quel genre de mobile motive un parricide ? Un boiteux comme lui n'en aurait pas eu

l'adresse, conjecturait Gaspard.

— Tu m'as dit que Chloé Genêt était morte noyée, très bien, à supposer que le meurtrier se soit servi de l'épuisette pour l'assommer avant de la porter inconsciente dans le carrelet de Ducamp, cette opération n'aurait été rendue possible qu'à marée basse, seulement par un gros gaillard ou plusieurs complices. Or, Guiscard est un boiteux en jambe de bois, je te rejoins, ça paraît difficile de le mettre sur la liste des suspects lors même que cette épuisette lui appartiendrait.

Gaspard approuvait le raisonnement de son stagiaire, qui s'intéressait de plus en plus à l'enquête :

— Absolument. C'était marée basse la nuit du crime, avec son infirmité à la jambe, Guiscard n'aurait pas pu physiquement faire le transbordement du corps de sa petite-fille ; en donner l'ordre ? pourquoi pas, mais, je me répète, pour quelle raison ? On peut aussi supposer que Ducamp se soit introduit pour je ne sais quelle raison dans la cabane de son ancien compagnon de pêche, Chloé Genêt aurait pu le surprendre à voler je ne sais quoi dans la cabane de son grand-père. Mais les liens sont coupés entre Guiscard et sa petite-fille, il n'y avait pas de raison qu'elle aille dans la pêcherie de son grand-père, d'autant plus à cette heure-là, rien ne va, il nous manque trop de pièces, se désolait Gaspard.

— Une haine de famille recuite ? proposa sans conviction un Luc-André fatigué.

— Le fils Genêt, on ne sait pas qui il est, c'est un pensionnaire régulier de la pêcherie, ça, je le tiens de sa mère ; la revue de heavy metal est d'ailleurs sûrement à lui. Si sa musculature est comparable à celle de son grand-père, il aurait eu la force de transporter le corps de sa sœur de la pêcherie de Guiscard au filet de Ducamp.

— Il aurait tué sa sœur, il serait cinglé, dans quel but ? s'opposait Luc-André. N'oublions pas Marc Louveau.

— Oui, le dernier peut-être à l'avoir vue vivante. On le dit athlétique, par conséquent il aurait pu lui aussi la porter évanouie jusqu'au carrelet de Ducamp. Pour une rupture qu'il n'admettait pas, il l'aurait assassinée ? Qu'on m'explique alors, comment il se serait saisi d'une épuisette dans la cabane de Guiscard fermée à clé ?

— Dans son cas, ce serait le crime passionnel classique.

— Crime passionnel ? Cette dénomination n'existe plus Luc-André, le crime passionnel est une construction sémantique biaisée et coupable d'une justice d'un autre temps. Des meurtriers virilistes ont pu bénéficier par le passé de jugements cléments parce que la jurisprudence disposait qu'ils étaient eux-mêmes des « victimes psychiques », et que leur acte criminel se fondait sur l'altération de leur discernement sous l'effet de leur passion amoureuse. Dans ces affaires d'adultère lavées dans le sang, le mari trompé est moins la dupe de sa passion amoureuse que de son orgueil blessé. Si Marc Louveau a tué cette fille, il l'aura tuée par refus que sa « chose » recouvre la liberté de se mettre dans d'autres bras que les siens.

— Il se fait tard pour philosopher Gaspard, s'assoupit Luc-André.

Gaspard retira de sa poche le sachet zip contenant le prélèvement, pencha son bras au-dessous de la lumière de la lampe, et l'examina sous toutes les coutures :

— C'est fin comme un cheveu, ce n'est pas de la fibre végétale ça, comme du chanvre, tu es de mon avis ? Pas très long pour un cheveu de fille, non ?

Apathique, Luc-André ne réclamait plus que son lit :
— J'en sais rien.

V

Les lendemains qui déchantent : Gaspard fut réveillé au son du clairon d'Élise, par deux oreillers rase-mottes qui le frôlèrent.

— Lève-toi Gaspard ! Il est neuf heures, les cigognes ne largueront pas du ciel le numéro spécial aux abonnés aujourd'hui, elles m'ont chargé de te le dire, elles font grève, tu as l'école Sainte-Victoire à gérer également, tu n'as pas oublié ?

Cotonneux, Gaspard renversa son oreiller sur sa tête avec le fol espoir de grappiller un sursis de sommeil. Mais, insensiblement, la pensée de l'école Sainte-Victoire infusait sa somnolence :

— Mince j'avais oublié ! s'exclama-t-il en se levant.

Le café du matin coulait dans les tasses lorsqu'il entra dans la cuisine, Élise discutait avec Luc-André du nombre de signes à ne pas dépasser pour son futur article sur le château de Gilles de Rais à Machecoul.

— Bon, je vous laisse les gars. Gaspard, je te rappelle l'accueil de l'école et ta tournée, on finalise les principaux articles ce soir pour l'édition de mercredi, ce serait bien, bisous.

Gaspard ne sut comment mettre au parfum Luc-André sur l'école :

— Luck ?

Sitôt l'avait-il appelé ainsi que Luc-André se posta face à lui, l'air contrarié et hostile :

— Ah non ! c'est quoi l'embrouille ? Chaque fois que tu m'appelles comme ça, tu me prépares une vacherie, tu m'avais promis que je ne ferais pas de tournée, protesta Luc-André.

— Une promesse est une promesse, pour toi pas de tournée, non, j'aurais besoin que tu supervises à ma place l'activité presse de la classe de CM1 de l'école Sainte-Victoire. Je te la fais courte : on touche des subventions de la mairie, en échange de quoi on promeut des actions pédagogiques. L'une d'entre elles consiste à publier une page presse qu'on réalise avec une classe de l'école Sainte-Victoire. Cette année, c'est une classe de CM1. Les élèves viennent pour l'occasion faire le tour du journal. On leur demande de présenter leur école à travers un sujet qu'ils choisissent, comme les jeux récréatifs de l'école, les sorties scolaires, les embellissements des locaux (expo, plantations, décoration de classe), bref, on les aide avec leur maîtresse à faire un article accompagné d'un dessin d'illustration, que l'on édite une semaine plus tard dans un format spécial pour les enfants.

— Pas mal, répondit Luc-André, c'est mieux que la tournée, j'aurai du temps pour faire mon article après ?

— Bien sûr, t'en as pour une heure et demie grand max, tu les places dans le salon, la maîtresse les encadrera, elle connaît l'activité ; ceux qui termineront en avance feront des dessins sur les tableaux noirs de l'atelier. Tu me rends service, je voyais pas comment concilier ma tournée avec cette corvée, le remercia Gaspard.

— Corvée ? Pourquoi ? ça ne se passe pas bien ? On a dit pas de coup fourré, se méfiait Luc-André.

— Oui, oui, admit Gaspard un brin gêné, corvée au sens que c'est une activité qui alourdirait ma journée, et... pour être tout à fait honnête, je ne te cache pas que les gosses piaillent lors des travaux, mais pas plus que dans une salle de classe, c'est de l'ordre du gérable.

— Ah ? Mais leur maîtresse est là, chercha à se rassurer Luc-André.

À cet instant, on sonna à la porte, le facteur apportait les cartons de biscuits promis par M. Louveau, six au total.

— Mon Dieu, ils sont énormes ! de quoi se gaver de galettes pendant plusieurs années ! s'étonna Gaspard en voyant sur le seuil de l'entrée le monticule de gros cartons au pied du livreur.

Le diable, qui les portait en colonne, avait exigé de son pilote d'adroites manœuvres pour qu'aucun carton ne termine éventré par terre.

— Bonjour l'indigestion ! ajouta Luc-André qui l'aida à les stocker dans un coin de l'atelier.

— Si tu as faim de galettes, tu pioches, il a vu large Louveau, au départ il me parlait de deux cartons, puis quatre, et maintenant six ! À tout à l'heure, je me sauve.

La tournée du numéro spécial se déroula sous un franc soleil propice au moral. À chacune de ses stations, Gaspard échafaudait divers scénarios sur le meurtre de Chloé Genêt. Aucun ne recueillait ses suffrages. S'il avançait en possession d'éléments que les enquêteurs n'avaient peut-être pas, lui aussi en manquait. Sur la placette piétonnière du casino, alors qu'il vendait à merveille son édition spéciale, Éric Cogrel, le correspondant de Ouest France, vint le voir pour partager la primeur d'une info renversante :

— Gaspard ! héla-t-il le long du quai, le commandant Kolher est en train de boucler l'affaire, il a frappé un grand coup ! Cet après-midi, en audience publique, le juge des libertés et détention devrait prononcer la détention provisoire de Marc Louveau, poursuivi des chefs de séquestration, usage de faux et meurtre.

— Que s'est-il passé entre-temps ? le questionna Gaspard.

— Le commandant Kolher a mis la main sur un enregistrement de vidéosurveillance qui infirme les déclarations de Marc Louveau sur l'endroit où il prétendait être la nuit du meurtre entre minuit et demi et une heure du matin. Il n'était pas à son bureau comme il l'a soutenu aux enquêteurs. Kohler, grâce à cet enregistrement, est parvenu à confirmer les soupçons du témoignage à charge de l'amie de la victime, Juliette Galier, qui affirmait que Chloé Genêt avait rejoint Marc Louveau sur les coups de minuit dans une suite de l'hôtel. On le voit en effet sur la pelouse de la thalasso poursuivre nuitamment une Chloé Genêt éperdue, courant de toutes ses forces pour le semer. Un différend amoureux qui tourne mal. On n'en sait pas plus.

— Pourquoi dis-tu qu'il a frappé un « grand coup » ? je ne vois pas quel est son mérite si la vidéosurveillance a fait le travail à sa place, dénigra Gaspard.

— Parce que la première vidéo que Kohler s'est fait remettre par la direction de la thalasso levait les soupçons pesant sur Marc Louveau : aucune image ne le montrait en circulation aux heures critiques. Kohler aurait flairé le coup tordu tout de suite, il est allé fouiller au-delà de la mémoire interne de la vidéosurveillance de la thalasso, car il concevait l'idée que Louveau n'eût pas remis la bonne vidéo à ses services. Il avait raison, la datation du film fourni ne correspondait pas à la nuit du crime. Il s'en est rendu compte en consultant les contrats que la

thalasso a souscrits avec ses prestataires, celle-ci a en cours un contrat de gestion et de maintenance à distance de sa vidéosurveillance avec un grand nom du gardiennage basé à Genève, Savety International, le disque de stockage externe en quelque sorte des enregistrements vidéo de la thalasso. Dans ses archives, la société Savety conserve toutes les données de ses clients, ils appellent ça un « cloud ».

— Un quoi ?

— Un espace de stockage de données numériques à l'usage des entreprises, c'est appelé, paraît-il, à se généraliser dans les années à venir aux particuliers.

— Donc, si je te suis bien, Louveau a effacé la vidéo de la nuit du crime pour lui en substituer une autre, mais s'est fait griller par le deuxième niveau de mémoire du système que gère cette société genevoise.

— Exact, et pour arriver à ses fins, Kohler a motivé une demande de commission rogatoire au juge, qui en a informé par la suite les autorités judiciaires suisses, lesquelles ont accepté de coopérer et de remettre les films vidéo demandés, ceux de la nuit du vendredi 5 au samedi 6 novembre. Ces vidéos ont été versées au dossier. L'analyse comparative de la vidéo qu'avait remise Marc Louveau aux gendarmes avec l'authentique vidéo des films de Savety International a conclu que Louveau avait usé d'un faux pour tenter d'écarter les soupçons qui pesaient sur lui. Marc Louveau n'est couvert par aucun alibi passé 23 h 30. Depuis, le commandant Kolher enchaîne les interviews, l'affaire est en bonne voie d'être pliée.

— Il a obtenu les aveux de Marc Louveau ?

— Pas encore, il se réfugierait dans le silence. Attends, y a autre chose qui accable Marc Louveau, le père Ducamp a affirmé la nuit du meurtre ne pas avoir fermé sa pêcherie à clé, ça lui arriverait des fois, il s'en ficherait, pour lui rien à voler dans sa cambuse. Jamais il n'aurait eu à déplorer la moindre intrusion, car, s'est-il confié aux gendarmes, ses carreaux luisent toujours la nuit d'une lumière phosphorescente : juste avant de partir, il place des loupiotes sur le rebord intérieur de sa fenêtre pour faire croire à une présence. Pas de bol pour Marc Louveau, les vêtements en vrac qu'on a retrouvés à l'intérieur portaient des traces de son ADN.

— Et ça change quoi ? Marc Louveau et Chloé Genêt se sont retrouvés dans l'intimité d'une suite de la thalasso passé 23 h 30, le dépôt d'ADN sur les vêtements de Chloé remonte peut-être à cette heure-ci dans ce lieu-là, ça ne prouve rien.

— Pourquoi es-tu aussi sceptique ? Je te pose une équation élémentaire : un suspect vu par ses propres caméras de vidéosurveillance plus une pêcherie ouverte comme une auberge espagnole, plus une fille dévêtue dedans et retrouvée dans un filet font quoi à ton avis ? un meurtrier : Marc Louveau.

— On relève de l'ADN de Marc Louveau sur les vêtements de la fille, et on en déduit qu'il l'a séquestrée dans une cabane qui n'est pas la sienne, avant de la déshabiller puis de la tuer, c'est ça ?

— Dans les grandes lignes oui, Chloé Genêt courait pour lui échapper, elle a dû considérer qu'elle ne tiendrait pas longtemps le rythme de sa course effrénée, elle s'est donc dirigée vers les habitations avoisinantes, c'étaient les deux pêcheries puisque la crêperie de la Source est fermée pour congés annuels en cette période, et les habitations du bas de la rue de la Source sont des résidences secondaires, inhabitées en cette saison. Entre la pêcherie éclairée et l'autre éteinte tu

choisis laquelle ?

— En toute logique, elle aurait dû accourir vers celle qui lui était la plus familière, celle de son grand-père. Devant un danger auquel on essaye d'échapper, on oublie les fâcheries ; son grand-père, je suppose, reste son grand-père, une connaissance qui aurait pu intervenir pour la protéger.

— Guiscard n'était pas dans sa cabane ce soir-là, c'est ce qu'il a déclaré aux gendarmes quand on l'a vu hier matin chez madame Estane. À la différence de son voisin Ducamp, il ferme bien à clé sa cabane en son absence, et même le portillon de son ponton. Si j'admets comme toi, Gaspard, que Chloé Genêt ait hésité à entrer dans la pêcherie de Ducamp parce qu'elle aurait eu en mémoire ses parades exhibitionnistes que les Pornicais n'ont pas oubliées, face au danger qu'elle courait, elle a pu tout de même considérer que la galerie de sa cabane côté mer ferait une bonne cachette pour échapper à son agresseur ; c'est forcément un truc du genre, puisque le corps a été mis dans le carrel de Ducamp. Marc Louveau l'aura séquestrée dans la cabane du vieux après lui avoir mis la main dessus.

— Mettre le corps de sa victime dans le carrel de lieu où on l'a tuée, pas la meilleure des idées pour s'en débarrasser, non ? Où était Ducamp à l'heure du crime, l'enquête le sait ?

— À son domicile.

— Alibi ?

— Alibi. À partir de la rigidité cadavérique de Chloé Genêt, qui a commencé vers quatre heures du matin, les enquêteurs ont calculé que Ducamp avait un alibi qui tient la route à l'heure approximative du crime.

— Madame Estane, à cinquante mètres de là, aurait entendu des cris dès l'instant où Louveau l'aurait rattrapée, c'était marée basse je te le rappelle, comment imaginer que Chloé Genêt n'eût pas essayé de se défendre en poussant des cris ?

— Bah, j'en sais rien, dans sa déclaration madame Estane parle bien de bruits suspects.

— Oui, mais pas de cette nature Éric : couinements de crémaillère, bruits de porte, pas de cris !

— On en saura plus à l'audience publique. Dis, tu ne serais pas passé voir Emma Genêt par hasard, moi, elle m'a envoyé promener quand je suis passé chez elle, soi-disant qu'un journaliste en voulait à ses chiens, elle s'est mise à pleurer comme une fontaine quand j'ai sonné à son portail, c'est toi qu'es passé la voir ou je me trompe ?

— Éric, Tu ne sais pas quel bienfait tu as fait à tes narines en n'allant pas chez elle ... tabac froid, graisse et odeur de chien mouillé, mes infos m'ont coûté cher.

S'il s'y attendait, Marc Louveau, arrêté, prenait inexorablement le chemin du procès et de la prison. Dans quel état la nouvelle avait mis le père ? On n'en était plus à l'éclaboussure de l'affaire sur la thalasso, on venait de coffrer son fils pour le meurtre de Chloé Genêt.

Gaspard aspira son expresso d'un trait et sursauta à la tape dans le dos de Francesco :

— Le Ducamp, tu vas voir qu'ils vont bientôt le mettre à l'ombre !

— Tu radotes et tu as un wagon de retard Francesco, Marc Louveau, le directeur de la thalasso, est mis en examen pour meurtre, tu ferais un piètre enquêteur.

VI

Cette nouvelle de l'arrestation de Louveau le déprimait, c'était l'heure de jeter l'éponge, de noyer son amertume dans un footing de bord de mer. À moyenne foulée, Gaspard courut sur le sentier des douaniers jusqu'à la Boutinardière, haut lieu de pêche à marée basse de Pornic, paradis des amateurs de praires, palourdes et autres gastéropodes. Le vague à l'âme instillait une fois de plus son fragile moral : la garde à vue de Marc Louveau, convaincu du meurtre de Chloé Genêt, marquait l'épilogue de l'affaire; ce n'était pas ses maigres trouvailles qui renverseraient la table. Dans cet état de mélancolie, Gaspard finissait toujours par jeter à la mer ses frustrations de journaliste déçu, il n'avait en fait pas le cœur à courir. Il s'arrêta souvent durant le parcours pour regarder la mer; son regard perdu dans le large émeraude ramenait les succès et les échecs de sa vie à leur insignifiance. Dans le sens retour de la corniche, il croisa le père Ducamp, une manivelle emballée sous le bras, qui allait, chemin faisant, à sa pêcherie. L'homme, d'une bonhomie gaillarde, stoppa la course amortie de Gaspard :

— Alors garçon ! toujours à traîner tes guêtres sur la corniche, tu vas te faire une entorse à force; les pentes sont défoncées, les pierres affleurent, aiguës et surnoises, pas prudent ça, hé, hé. Gaspard lui serra la main et rit poliment à son conseil de prévention :

— Et vous ? Comment allez-vous ?

— Pas mal, regarde p'tit, une manivelle toute neuve financée par l'État, l'autre a été archivée avec les autres scellés, on m'a redonné les clés de ma pêcherie, pas trop tôt ! J'dépérissais, un pêcheur qui pêche plus tourne en rond, et pas rond à la fin. Tu vas me refuser encore un p'tit verre va ?

— OK, pour cette fois, mais vite, je suis attendu, le cadra Gaspard.

Le père Ducamp aimait bien “les calmes” tels que Gaspard dans sa solitude de vieux retraité.

Quel meilleur psy d'opportunité aurait-il trouvé pour se parler à lui-même, épancher ce qu'il n'aimait pas garder en lui. Autrefois, du temps où il avait des cheveux, c'était son coiffeur le psy d'opportunité, maintenant, sa victime, c'était la bonne tête qu'il croisait. Ils remontèrent la frêle passerelle de la pêcherie que des vagues hardies battaient et faisaient chalouper.

— Vous l'avez récupérée tôt votre pêcherie; d'habitude, les procédures judiciaires font traîner les restitutions, lui fit remarquer Gaspard.

— Suffit d'être coopératif, ils m'ont dit qu'ils avaient même fait le ménage en dédommagement du délai causé, lui répondit Ducamp en grattant avec des ongles frénétiques le plastique du scellé qui obturait sa serrure.

— Ces idiots n'ont pas bien retiré le plastoc s'énervait Ducamp.

— Allez entre, buvons un coup, j'ai un petit rosé, ça pèse rien, ça se boit tout seul.

Son intérieur de vingt mètres carrés contrastait avec la pêcherie de Guiscard, car Ducamp s'était donné la peine de lambrisser les murs et le plafond pour apporter plus de chaleur. La cabane était rangée, et ça sentait le propre, sauf dans un angle du fond où un léger fumet de

morue salée, sur une petite claie, viciait l'air frais de la pièce. Le mobilier, en revanche, se résumait à un minimalisme encore plus avancé que chez Guiscard : un grabat contre un mur au pied duquel on avait posé une boîte à outils, un vieux buffet aussi, qui mangeait inutilement de l'espace et sur lequel trônait une lampe-tempête à la cage noircie de suie, une table en bois piquée des vers avec ses magazines de mots fléchés, et, pour terminer, trois chaises dépaillées. La coquetterie du lieu, l'unique note d'une évanescence présence féminine, venait d'une aquarelle représentant un coucher de soleil constellé de mouettes, dont le coup de pinceau suggérait l'amateurisme et le loisir passager.

La première chose que fit Gaspard fut d'admirer la vue à travers la large fenêtre rectangulaire de la pêcherie. Il est vrai que l'impression de prendre le bateau, d'avoir quitté la terre ferme pour rallier l'île de Noirmoutier, en face, était stupéfiante ; l'attrait des Pornicais pour les pêcheries ne se limitait pas à la simple pêche, le spectacle de l'océan, en tête de pont, faisait partie du plaisir d'habiter un carrelet.

— Qu'entendez-vous M. Ducamp par « coopératif » ?

Ducamp déboucha sa bouteille, la mine grimaçante, fatiguée par les longues auditions de ces derniers jours :

— Ils ne me lâchaient pas, prétendaient d'un côté que j'étais bien innocent, mais de l'autre qu'ils avaient besoin que j'éclaircisse plusieurs points de ma déposition, notamment à propos du soir du meurtre, ma pêcherie était-elle fermée ou non ?... *etc.* À mon âge, on perd un peu la mémoire, je ne sais pas si je l'ai fermée ce jour-là, une fois sur deux j'oublie et, comme tu vois, à part mes outils y a pas grand-chose à prendre, donc j'ai abondé dans leur sens; ils m'ont persuadé que c'était le meilleur moyen que je retrouve au plus vite ma pêcherie. Je pense sincèrement ne pas l'avoir fermée toutefois.

— Le doute subsiste, ne serait-ce pas la pression que l'on a exercée sur vous qui vous l'a fait dire ? insinua Gaspard.

— Je ne me sens jamais obligé de dire quelque chose contre mon gré gamin !

Plus net que pour l'épisode de l'obturation de sa serrure, apparurent à Gaspard les signes d'une grande instabilité nerveuse chez Ducamp, qui vacillait d'un rien entre une chaude camaraderie et des réflexes d'autodéfense verbale agressifs. Gaspard marchait sur des œufs.

— J'aurais une autre question : j'ai appris que vous et Guiscard vous vous connaissez de longue date, vous avez travaillé ensemble par le passé ?

— Cette ordure de Guiscard ? ses yeux s'injectèrent d'une méchante colère. Tu veux connaître l'histoire hein ?

Gaspard hocha la tête. Ils se regardaient fixement, Ducamp reprit péniblement sa respiration, que saccadait sa vive émotion :

— Il a été longtemps mon meilleur ami, le meilleur marin que j'aie jamais connu ! Jeune, il m'a formé au métier de marin. Il avait tout appris de son père, l'un des derniers terre-neuvas parti de Dieppe pour l'ultime campagne de pêche à la morue en 1919 dans les eaux de Terre-Neuve. Sa lignée de grands pêcheurs dieppois qu'il a pu me bassiner avec ! À côté de ses compétences de lecture de cartes marines et de signaux marins, de pilotage à la barre d'un chalutier, je complexais - je ne savais rien de la marine. Cinq ans de marine marchande qu'il avait au compteur avant qu'on fasse nos premières campagnes ensemble, en Atlantique Nord-Est. Tu as

vu ses drapeaux sur le toit de sa pêcherie ? Souvenir de la marine marchande, son petit trophée à lui.

Est arrivé l'accident de pêche en 1976, sa jambe broyée par le treuil du chalut. Il m'a fait porter le chapeau. Invalide, il m'a annoncé quelques années après qu'il partait pour Pornic. Dans le même temps ma femme me quitte, je devenais fou. Tout est parti en couilles, sans Guiscard je ne valais rien comme pêcheur, il rattrapait toutes mes conneries, j'ai fini par être viré par mon armateur.

J'ai voulu me foutre en l'air, mais j'y suis pas arrivé. J'ai voulu reprendre contact avec ma femme, savoir où elle était, j'ai cherché, cherché, harcelé sa mère pour qu'elle crache sa nouvelle adresse, et là, j'suis tombé de haut, cette salope me trompait allègrement avec Guiscard qu'elle avait rejoint à Pornic. Tu savais toi que j'avais été lourdé par ma femme, mais je t'avais pas raconté de quelle manière la dernière fois ?

Gaspard le lui confirma :

— Les deux fois que vous m'en avez parlé, vos larmes bâillonnaient vos mots.

— Jadis c'était pire, la haine me gouvernait. Je voulais les buter tous les deux pour leur trahison. N'ayant plus rien à Dieppe, je suis allé cueillir mon p'tit monde, leur demander des comptes à Pornic.

— Ne le prenez pas mal M. Ducamp, mais la haine que vous portez à Guiscard pouvait vous motiver à tuer sa petite-fille, c'est un mobile.

Les grimaces de Ducamp le contorsionnaient de plaisir :

— C'est aussi ce qu'on crut dans un premier temps les gendarmes quand je leur ai dit ma vérité. Ma conscience est au repos, j'suis peut-être con, mais pas menteur, des pulsions meurtrières j'en ai eu, pas vis-à-vis de cette gosse, je la connaissais pas. Qu'elle ait été apparentée à l'autre sénile ne m'invitait pas à la buter, elle ne m'avait rien fait ; j'suis grande gueule, mais comme beaucoup sur cette terre trop lâche, ma vengeance je la voulais autrement. À petit feu je voulais le consumer, je l'ai harcelé jour et nuit, à cœur joie j'ai fauché sa fichue jambe de bois ; c'est bien simple, quand je voyais Guiscard à Pornic, je n'avais envie que de le mettre à terre cet impotent, c'était devenu facile, le chat joue avec la souris avant de la déguster, j'ai fait pareil. Il en a eu marre, tant et si bien qu'on a négocié un tribut de paix : la...

— La pêcherie, le devança Gaspard.

— Parfaitement, pour tout le mal qu'il m'avait fait.

— Mais elle n'est pas à votre nom, la concession maritime appartient à la famille Genêt qui vous a acheté la paix.

— Comment tu sais ça toi ? se fit menaçant Ducamp, où t'es allé mettre ton nez ?

— Madame Genêt M. Ducamp, les flics auraient d'ailleurs dû en droit lui remettre la clé, c'est elle la propriétaire, se risqua d'affirmer Gaspard qui surchauffait un peu plus Ducamp, devenu rouge comme un foyer de chaudière.

Ducamp ricana à la façon d'un roublard content de son coup :

— En droit, en droit... en droit je suis locataire monsieur ! T'avise pas à foutre ta merde dans mes affaires, les gendarmes n'y trouvent rien à redire, t'es prié donc de rester tranquille !

Des postillons vineux atteignirent le visage de Gaspard, ils firent office d'un deuxième rappel à rester sage. Ducamp reposa dans le même temps son verre avec une brutalité sonore.

— J'entends le message, lui dit Gaspard dont les organes étaient descendus d'un étage.

Ducamp se leva pour voir la mer, puis il reprit :

— Sa salope est morte ça remonte à trois ans, il est plus à plaindre que moi le Guiscard aujourd'hui ; de la nostalgie, il en a à revendre, c'était quelqu'un, moi je n'ai pas à regretter mon passé, je ne fais plus que pêcher à la barbe de la Faucheuse.

La tension restait palpable dans la cabane, Gaspard jugea nécessaire de la faire baisser :

— Et si vous me faisiez voir comment on pêche au carrelet ? demanda sur un ton faussement intéressé Gaspard.

— Bonne idée, lui répondit Ducamp qui voulait passer à autre chose, allons sur la galerie, j'ai d'abord à visser la nouvelle manivelle et on jette le filet !

Ducamp était un homme à l'humeur volatile, un rien la faisait changer dans un sens ou dans un autre, Gaspard le savait et en joua. La faim faisait gargouiller le ventre de Gaspard, Ducamp l'avait retenu deux bonnes heures à pêcher au carrelet sans rien apprendre d'autre d'intéressant. Ducamp avait voulu partager sa pêche, c'en était trop, Gaspard avait pris congé au prétexte des urgences du journal.

De retour au journal, Gaspard vit au loin, sur le trottoir d'en face, Luc-André frotter le panneau du local à l'éponge moussante. Il se tenait, en appui sur les genoux, à l'échelon le plus haut d'un escabeau. Il s'échinait à effacer le dessin maladroit d'un monstre vert, en regard duquel était inscrit « Shrek ».

— Que s'est-il passé Luc-André ?

— Trois moutards n'ont pas écouté la consigne ! Au lieu de rester dessiner à l'atelier sur les tableaux noirs, ils ont trouvé malin de chiper l'escabeau de l'atelier pour souiller votre enseigne.

— Et tu n'as rien vu ? on n'est pas discret quand on déplace un escabeau !

— J'étais au four, pas au moulin, l'institut avait besoin de moi au salon pour cadrer les mômes, désolé, reconnut Luc-André.

— C'est du feutre ?

— Qui ne part que difficilement comme tu vois, j'ai beau frotté j'étale l'encre...

— Alors arrête donc le massacre ! commençait à s'emporter Gaspard, on frotera plus tard à l'acétone.

— Je n'astique pas assez tonique à ton goût ?

Ce jeu de mots moisi de Luc-André, censé dérider Gaspard, tombait mal, il ne rencontra que le silence réprobateur de son tuteur qui appréhendait la réaction éruptive d'Élise.

Gaspard n'osait lui dire que, décidément, quoi qu'il fit, cela capotait lamentablement, qu'il fallût être averti désormais de ne pas lui déléguer tout et n'importe quoi. En regardant l'étendue de la tache verdâtre, qui avait doublé de volume avec les mouvements concentriques de l'éponge, Gaspard eût aimé que Luc ne touchât à rien; après tout, un dessin d'enfant valait mieux encore que cet amas de couleurs informe, barbouillage pire que le dessin initial.

Les mains dans les poches, désespéré par le goutte à goutte qui faisait baver l'enseigne et l'escabeau, Gaspard s'inquiétait désormais de l'état du salon et de l'atelier.

— Je ne vais pas retrouver un champ de bataille à l'intérieur dis-moi ?

Luc-André le rassura à ce sujet, l'activité était restée à peu près sous contrôle. En effet, le salon et l'atelier, en dépit de quelques crayons de couleur et de brouillons dispersés par terre, n'avaient pas été plus que ça dérangés par la tempête des enfants.

L'état des lieux terminé, Gaspard quitta son inquiétude de voir Élise entrer dans une colère noire à son retour.

Plus grand de taille que Luc-André, d'une bonne dizaine de centimètres, Gaspard adressa, dans un atelier essoufflé par la visite scolaire, une franche tape sur son épaule qui l'affaissa plus encore :

— Je reviens de la pêcherie de Ducamp dont je ramène des nouvelles fraîches, plus fraîches que la morue salée qu'il affine sévère dans sa cabane, et que je me garderai bien de manger. Il est temps qu'on rassemble et synthétise l'affaire sur un tableau, tu crois pas ?

— Gaspard, je n'ai pas eu le temps d'avancer sur mon article, l'affaire c'est bien, mais j'ai des échéances de stage à tenir, des attendus, geignit Luc-André.

— Une enquête policière, tu n'en conduiras peut-être jamais d'autres dans ta vie, la semaine n'est pas terminée, demain, on te réservera un créneau pour que tu le finalises, promis. Allez, va chercher s'il te plaît un panneau de liège au bureau, des post-its aussi, on va commencer notre arborescence. Le commandant Kohler s'imagine en avoir fini avec l'affaire du carrelet, je crois qu'au contraire elle ne fait que commencer.

Luc-André avait dégrisé au lendemain de leur intrusion dans la pêcherie de Ducamp, il ne savait comment s'y prendre pour ne pas froisser le fol enthousiasme de son maître de stage qui semblait perdre sa lucidité dans ce jeu d'enquête. D'un pas démotivé, Luc-André slaloma entre les chaises éparses de l'atelier pour rapporter le panneau en liège du box bureautique.

Gaspard avait bien pris acte du désintérêt subit de Luc-André pour l'affaire, cela lui importait peu, il voulait absolument faire le point sur les indices recueillis. Le panneau entre les mains, Gaspard balaya la pièce pour lui trouver un emplacement dédié qui n'attirât pas l'attention d'Élise.

— Ici, dans cet angle, sur la pile des cartons de galettes, on va placer deux cartons en pic pour le masquer un peu, et on le recouvrira de cette couverture quand on aura fini...

— On le verra quand même, c'est si grave ? demanda Luc-André.

— Pour éviter qu'elle ne s'en irrite c'est mieux qu'il ne soit pas en vue.

Ils passèrent plus de trois quarts d'heure, à partir d'un rond central, à faire des radiales qui rattachaient les protagonistes de l'affaire à la victime Chloé Gênet. Des punaises de couleurs distinctes associaient des phrases clés de témoignages à chacun des suspects. Les photos prises dans la cabane de Guiscard, le prélèvement du supposé cheveu, gravitaient sans affectation à la marge de la case du grand-père Guiscard. Il ressortait de tout ça que la case de ce dernier était la plus fournie d'entre toutes, que les points d'interrogation à certaines cases signalaient des inconnues autour de son petit-fils, de Marc Louveau et de Ducamp.

— On n'y voit pas plus clair avec notre panneau d'enquête. Je sais aussi ce que tu dois te dire dans ta tête, admetts tout de même que pour des amateurs on a glané pas mal d'indices non ?

Pour toute réponse Luc-André se pinça les lèvres, le sentiment qu'il tournait dans un mauvais téléfilm policier renforçait son malaise.

— Je note, continua Gaspard, que Guiscard et sa cabane tiennent un rôle évident dans l'affaire, ce n'est pourtant pas la voie suivie par l'enquête.

— De notre point de vue Gaspard, remit en perspective Luc-André. Les gendarmes ont probablement des éléments issus de la perquisition de la cabane de Ducamp qui les amènent à penser différemment de nous.

— Hmm, s'interrogeait Gaspard.

Une porte claqua, Élise surgit dans leur dos en trombe, elle ne prit pas le temps d'enlever son manteau :

— Gaspard, qu'est-ce qui s'est passé avec l'enseigne ? C'est quoi ce dégueulis verdâtre ?

— Un petit incident Élise, que je vais réparer sans délai, ne t'en fais pas, lui répondit-il en se plantant devant le panneau d'enquête pour le dérober à ses yeux.

— Tu plaisantes ! c'est incrusté méchamment, elle est foutue l'enseigne ! ou faut payer une société de nettoyage pour enlever cette cochonnerie. T'as pas surveillé les gosses ou quoi ? c'était Mardi-Gras ici pendant l'activité ! Réponds-moi !

— C'est de ma faute Élise, se dénonça Luc-André plus contrit que jamais.

Élise comprit alors le manège de Gaspard pendant la matinée, qui s'était défaussé sur son stagiaire pour vaquer à son aise on ne sait où.

— Écoute Luc-André, ne t'en veux de rien, ce serait même à nous de te présenter des excuses.

Ce n'est pas de ta faute si tu as décroché le plus négligent des maîtres de stage ! qui se fait la belle au lieu de t'accompagner dans tes tâches; je parie d'ailleurs que ton article et ton rapport n'avancent pas, non, monsieur n'est plus journaliste à plein temps, mais enquêteur. Laisse-moi voir ce que tu caches Gaspard derrière ces cartons, t'es pas venu dans ce coin pour admirer la pile de tes galettes !

En fait, la colère d'Élise n'avait rien de noir, juste froide, cinglante et factuelle. Gaspard se retira par un pas de côté de la pile en pic, qui calait en hauteur le panneau. Élise s'en approcha pour regarder de près les photos :

— Tu les as prises où et quand ces photos Gaspard ? lui intima Élise d'une voix désagréable.

— La nuit dernière, dans la cabane de pêche de Guiscard, hésita un temps à avouer Gaspard.

— Je rêve ! hallucinait Élise, tu découches, tu entres par effraction pour faire des photos ? J'ai tout, il ne manque rien ? Mes ronflements t'arrangent bien la nuit je vois !

Gaspard s'appuya contre le mur, la tête baissée et les cheveux en paravent pour ne pas croiser le regard d'Élise, il n'avait pas son mot à dire, la crise allait passer.

Élise arracha les photos du panneau pour les examiner en détail :

— Détruis-les, si on apprend que t'as cambriolé la cabane de ce mec nos emmerdes commencent. Ton projet de vie, au fond, c'est de saborder ce que tu construis et les gens qui ont eu le malheur de s'embarquer avec toi, c'est ça hein ? Dis ?

Sa réponse fut de rejeter sa crinière blonde sur le côté.

— J'en ai assez vu et entendu ! Je te laisse à ton jeu d'enquête, amuse-toi bien !

Élise jeta d'une main pleine de mépris les photos au pied de la pile :

— Je prends le large Gaspard, tu as l'air bien parti pour faire couler le journal et notre couple ! Si tu ne veux pas honorer les tirages restants de la semaine, comme il te plaira, c'est ton

problème, je ne le ferai pas à ta place, je file chez mes parents ! déclara Élise.

Le bruit de ses pas en colère qui s'en retournaient signait la rupture sentimentale d'un couple qui n'avait connu aucune crise majeure en dix ans d'union maritale. Il avait suffi de cette poudre incandescente et volatile que représentait ce meurtre étrange, dans une pêcherie de Pornic, pour enflammer le désir refoulé de Gaspard d'exister aux yeux du monde et, par là, compromettre sa vie de couple ; il le réalisait à l'instant, mais on ne retient plus une locomotive lancée à pleine vitesse... dans une voie de garage.

Élise partie de l'atelier, Gaspard se baissa pour ramasser les photos. Luc-André s'apprêtait à l'aider quand Gaspard lui ordonna de prendre du temps pour son article. En fin d'après-midi, ils verraient ensemble les axes de compétences de son stage pour valider ceux qui auront été vus.

Au moment où Gaspard ramassa la photo des étiquettes numérotées prises en gros plan chez Guiscard, il remarqua que les mêmes étiquettes à chiffres blancs sur fond noir avaient été apposées sur le coin inférieur gauche des cartons de sa pile.

Cependant, leur taille sur la photo lui parut bien plus grande, et de forme elliptique à la différence du rond parfait des étiquettes de ses cartons.

Cette découverte fortuite le laissa sans voix; d'une part parce qu'il se dit qu'il aurait pu ne jamais prêter attention à cette analogie en raison de la taille minuscule des étiquettes de cartons qui n'excédaient pas 1 cm de diamètre, d'autre part, qu'il avait fallu cette scène de ménage pour qu'il découvrit que des étiquettes, à usage professionnel, se retrouvent dans un lieu privé sans raison logique. Pour Gaspard, il ne faisait guère de doute que le fils d'Emma Genêt était le seul qui eût pu ramener ces étiquettes de l'usine à la cabane de son grand-père, parce qu'il y travaillait, mais à quelle fin ? la question restait entière.

VII

L'usine Louveau était implantée dans la zone commerciale en construction, à l'entrée sud de Pornic, le long de la départementale qui file vers Nantes. La physionomie avant-gardiste de ce bâtiment industriel réalisait l'étonnante alliance du rétrofuturisme et du pop art, dont les couleurs acidulées et sérigraphiées brillaient sur les coques en résine de ses ailes.

Sur les trois branches fuselées de ce bâtiment futuriste, l'image jumelle de la fille du célèbre chocolatier Menier se détachait dans un style wharolien du blanc étincelant et lisse des tubes. Le « Y » portait bien son nom, il en avait la forme.

L'arête oblique d'orientation nord-est était dédiée à la logistique et aux services administratifs, celle du nord-ouest à la production-conditionnement; c'était une agora ovoïde qui les mettait en communication avec le magasin d'usine de l'arête sud.

Pour concevoir un bâtiment industriel original, Louveau s'en était remis à un cabinet d'architecture de Nantes, lauréat de plusieurs concours. Le charme de cette curiosité contemporaine, avait-il assuré au conseil d'administration de son usine, s'exercerait sur la clientèle des plages, capterait les derniers sous des estivants hexagonaux et étrangers déprimés par la route du retour, qu'il imaginait moins amers avec un sac de galettes sous le bras et une photo de famille devant le « Y » en souvenir.

L'idée avait fait son chemin il y a deux ans de cela, les investisseurs avaient suivi, séduits par le coût compétitif de la structure moulée qu'on avait livrée et posée d'un seul tenant par hélitreuillage.

Sorti de terre avant tout le monde dans cette zone d'activités naissante, le « Y » éclipsa d'emblée toutes les autres vitrines d'entreprises. Modèle en matière d'intégration de départements, l'usine Louveau accélérât ces derniers temps la polyvalence de ses personnels, et cherchait des moyens amiables pour encourager, en son sein, des ruptures conventionnelles avec ses personnels les moins performants; Emma Genêt était dans le viseur de la direction.

Le Y de Louveau s'était donc imposé en deux ans comme un acteur pornicais incontournable, ne le cédant en rien, ni en ventes ni en rayonnement, à l'atelier Saint-Michel de la commune éponyme, son rival de la côte de Jade.

À dix heures, la boutique ne débordait pas de clients, l'espace de vente était encore clairsemé. C'était la bonne heure pour s'adresser au personnel pour des questions autres que commerciales. Sur les présentoirs s'étaient différentes gammes de galettes de la marque ; de grands totems en carton, imprimés de couleurs vives, représentaient les sites emblématiques de Pornic : les pêcheries, le golf, le port, la thalasso, et le château. L'image de l'écolière poupine empruntée au chocolat Menier couronnait le sommet des totems, accréditant le fantasme que les galettes Louveau se rangeaient aujourd'hui dans le patrimoine pornicais.

Sur sa gauche, le coin cafétéria, conçu à la façon d'un "poulailler pascal", proposait ses boissons dans des coquilles fendillées et enrubannées. Des nichoirs tapissaient les murs de cet espace convivial coloré de rouge, de jaune et de bleu indigo, on les avait fourrés de chocolats

factices en forme d'œufs.

Un garçonnet et son père dégustaient un chocolat chaud et des galettes, le papa avait l'âge de Gaspard. Il s'arrêta un instant sur cette tranche de bonheur, envieux et mélancolique; la paternité ne le travaillait pas, mais ce petit garçon mutin, enroulé dans son écharpe, lui rappelait le désir d'Élise de faire un enfant.

Au comptoir des caisses, Gaspard demanda à rencontrer M. Louveau, il avait rendez-vous, prétendait-il, la vendeuse s'en étonna :

— Monsieur nous ne traitons pas les rendez-vous de M. Louveau ici, ça passe par le secrétariat, son habitude est de recevoir à l'extérieur ses rendez-vous professionnels, à son domicile le plus souvent. Je vais quand même essayer de le joindre sur sa ligne directe, mais avec l'histoire de son fils, ce n'est pas sûr qu'il ait la tête à ça.

— Merci d'essayer madame, la remercia Gaspard.

La responsable laissa sonner deux minutes et raccrocha son combiné :

— Manifestement il ne peut pas vous recevoir, désolée, reprenez contact sous peu avec le secrétariat, bonne journée.

Déçu, sans être vraiment surpris que sa démarche échoue, Gaspard regagnait la sortie, lorsqu'il entendit le vigile de l'espace-vente prononcer son nom :

— M. de La Rochejaquelein, c'est vous ? J'ai en ligne M. Louveau, il vous prie de bien vouloir me suivre à son bureau si vous souhaitez le voir, lui fit savoir cet agent appareillé d'une oreillette.

Que signifiait ce retournement heureux ? Que M. Louveau épiait sur ses écrans de contrôle le tout-venant du magasin ? Gaspard allait pouvoir lui poser des questions et voir comment il réagissait à la garde à vue de son fils. Ainsi marcha-t-il dans les pas du vigile. Ils passèrent la porte de service qui ouvrait sur l'agora circulaire du Y, où transitait un ballet incessant de chariots et de transpalettes entre les pôles emballage et logistique.

On accédait au bureau de Louveau par l'ascenseur de l'agora, qui desservait le seul étage du bâtiment, entièrement réservé au patron.

La colonnade de l'étage exposait dans les jours de ses colonnes des œuvres de second plan d'artistes contemporains. Certains étaient renommés : deux petites sculptures en plastique de poubelles compressées étaient signées du Lisboète Bordalo. Posséder deux de ces œuvres, fussent-elles mineures, racontait la réussite de Louveau dans le biscuit au beurre. Les affaires n'allaient pas aussi mal que l'affirmait Louveau à la dégustation de galettes. En homme d'argent, Louveau sacrifiait aux investissements spéculatifs, se ménageait une poire pour la soif en cas de retour de flamme.

Le bureau de Louveau décrivait un demi-cercle sans fenêtres, son éclairage naturel, exclusivement zénithal, se faisait par les toits dont les larges vitres s'estompaient au gré de la luminosité et des préférences de Louveau, qui commandait le réglage à distance; il n'était pas jusqu'à la moquette en velours vert taïga, épaisseur grosse fourrure et estampillée du logo de la marque, qui ne transpirât pas le luxe ronflant de l'affairiste.

— La plupart du temps je ne reçois aucun rendez-vous privé ici, vous avez eu de la chance de passer par là lorsque je regardais mes écrans. À dix heures, rien qu'au nombre de clients qui franchissent le seuil, je devine, à quelques euros près, la recette journalière du magasin d'usine.

Je vous ai reconnu à votre coiffure en palmier, la plus originale d'entre toutes hé hé...

À cette réflexion, Gaspard se recoiffa d'une main embarrassée.

— Ma visite ne sera pas longue, j'apprécie que vous me consacriez un peu de votre temps M. Louveau.

M. Louveau ne l'écoutait que très distraitement à son bureau, il continuait d'expédier le courant de sa paperasse. Lorsqu'il eut relevé d'un coup son visage, Gaspard vit que la fatigue marquait ses traits, creusait ses rides. C'était l'heure de son quatrième café de la matinée, Louveau se proposa d'en faire un à Gaspard, un grand cru arabica des hauts plateaux andins de l'Équateur, issu d'une ferme du commerce équitable, altitude de culture 2000 mètres, à l'abri des gels, « le miracle du climat équatorial », pérorait M. Louveau.

— Dans ces conditions comment refuser, se montra poli Gaspard qui ne souhaitait surtout pas contrarier Louveau et compromettre ainsi sa séance de questions.

Le bras du percolateur fut débarrassé de son vieux marc avec l'énergie d'un homme lassé des épreuves.

— Vous avez appris la nouvelle ? Mon fils serait l'assassin, annonça Louveau d'une voix calme.

— Vous y croyez ? votre fils a fait des aveux ?

— Mon avis n'a pas d'importance, les charges retenues contre lui sont lourdes. Il m'a envoyé promener quand je lui ai proposé les services de mon avocat, il ne veut pas de mon aide, il se laisse couler. Asseyez-vous, je vous sers votre café. Quel abruti de fils à papa ! reprit-il, tout, je lui ai tout donné, payé une grande école de commerce à l'international – l'Imperial College Business School à Londres –, je l'ai aidé à décrocher la direction de la thalasso, et pour me remercier, cet abruti traîne dans la boue notre nom, pour une histoire de cœur... on ne s'en remettra peut-être jamais. Qu'avait-il à lui courir après ?! Je n'étais pas au courant de cette relation, il ne s'en est pas vanté auprès de moi qu'il était tombé amoureux de la fille Genêt. Hmm... la mère Genêt, celle-là, elle est encore à son poste par charité, son temps ici est compté. Vous avez tenu promesse M. de La Rochejaquelein, vous ne vipérez pas comme vos confrères de la presse locale, votre élégance aristocratique sans doute, tenez votre tasse.

— À mon modeste niveau, j'investigue M. Louveau, et ma petite enquête prend une autre direction que l'enquête officielle.

Louveau se renversa dans son fauteuil en homme abattu, sa lourdeur fit crisser les capitons de cuir :

— Je vous aime bien, vous le savez, voilà pourquoi vous prenez le café en ma compagnie, mais aujourd'hui j'ai besoin des conseils de mes avocats, pas d'un Sherlock Holmes de bazar sans vouloir vous vexer.

— Je n'ai aucune prétention, je fais mon métier de journaliste, rétorqua Gaspard.

— C'est bien, c'est bien, se replit Louveau dont le ton de voix trahissait une forme d'indifférence au propos.

Écrasé dans son fauteuil en vasque, au ras du sol, Gaspard buvait sa tasse en tressant avec ses doigts pendants les poils duveteux et soyeux de la moquette. Louveau le vit faire, cela l'amusa :

— Vous aimez ma moquette M. de La Rochejaquelein, vous en voulez un échantillon pour

vous en faire un doudou ? lui dit-il par manière de plaisanterie.

— Ah ?! pardon, s'excusa Gaspard qui retira aussitôt sa main fautive, honteux d'avoir été pris à caresser ainsi la moquette. C'est que j'aime les belles moquettes ; aussi idiot que cela puisse paraître, dans mon salon, j'en ai une presque aussi soyeuse que la vôtre, mais moins touffue, j'adore m'y allonger, je la préfère à mon lit.

— Comme je vous comprends, ne soyez gêné en rien, moi-même je fais mon yoga après le déjeuner sur cette belle moquette que je fais shampooiner tous les jours, c'est si relaxant, un point commun. Tenez, entre nous, ne faisons pas de manières, essayez-la, allongez-vous si vous le souhaitez, elle est traitée contre les acariens, plaisanta-t-il.

— Je n'oserais pas, souriait Gaspard un brin tenté par cette invitation incongrue.

— Et si j'insiste ?

— Allez, quelques minutes si vous insistez, histoire de tester le molleton d'une moquette d'exception, plaisanta à son tour Gaspard.

La conversation repartit sur la trajectoire classique des banalités quotidiennes, qui ne donnaient aucune prise à Gaspard pour engager les questions qui lui taraudaient l'esprit. Ce faisant, Gaspard somnolait, guère remis de sa dernière nuit blanche et de la tension nerveuse qu'avait générée le départ d'Élise. Là-dessus, M. Louveau reçut un appel de son ex-épouse, inquiète de la garde à vue de leur fils, qui mit Gaspard dans une attente interminable, il n'en fallut pas moins pour qu'il s'endormît sur son lit de moquette tel un bienheureux.

Son appel téléphonique traité, Louveau voulut rendre la parole à son invité, mais il s'aperçut que ce dernier voyageait au pays des rêves. Il s'attendrit alors sur ce beau jeune homme, qu'il voyait à la fois comme le fils qu'il aurait aimé avoir et l'amant qu'il aurait aimé visiter dans sa garçonnière. Il aimait ce garçon, qui rompait à sa façon les conventions du monde, pour le naturel de sa beauté et la noblesse de sa souche. Louveau se plut à l'admirer dans cette position inconvenante, il oubliait un peu la garde à vue de son fils, de sorte que, pour prolonger le plus longtemps possible la grâce de son sommeil, il fit chanter un doux air d'opéra à faible volume.

On toqua quelques instants après à la porte de son bureau, le vigile se présenta de nouveau, suivi de deux costumes cravates qu'on aurait pris pour des chasseurs de têtes en mission :

— Votre rendez-vous monsieur, je fais entrer ces messieurs ?

Sur le seuil de la porte, la coupe en brosse s'exprima par boutade en voyant Gaspard dormir profondément sur le logo de la moquette :

— La RH a encore frappé M. Louveau, on nous attend même plus pour faire le boulot ! Si maintenant vous vous salissez vous-même les mains, ah ! ah ! ah !

Son collègue qui semblait bien plus fin d'esprit lui tira discrètement la manche de sa veste pour lui faire comprendre qu'il avait gaffé :

— Tais-toi, son fils va dormir au trou pour meurtre, t'es con ou quoi, tu ne lis pas la presse ? lui chuchota-t-il.

Il est de ces mots qu'on prononce parfois trop vite, qu'on voudrait rembobiner une fois la bévue commise, qui vous font souhaiter de rejoindre au plus vite une dimension parallèle; Coupe en Brosse était dans ce cas et ne sut quoi faire pour rattraper sa bourde.

— C'est de famille, répondit Louveau à Coupe en Brosse, d'ailleurs vous m'obligeriez à faire la réunion en veillant le corps avec moi, la morgue ne va pas tarder à passer, entrez ! Et

surtout pas de bruit, les morts aiment dormir en paix.

Le vigile referma la porte derrière eux et se retint de rire dans leur dos.

Ce rendez-vous avec le cabinet de conseil Horizon of Wall, Louveau n'y songeait plus, il lui en coûtait de faire un point avec ces deux abrutis.

— Alors ? Point sur la situation ? J'écoute, quinze minutes à vous consacrer, pas une de plus... et à mots feutrés s'il vous plaît pour ne pas déranger monsieur...

Le plus fin d'esprit prit la parole :

— Nous avons bien étudié vos besoins d'externalisation comme demandé. Il apparaît en effet que, au regard des dysfonctionnements actuels de votre secrétariat et de votre service comptabilité, d'importantes déséconomies entachent le bilan de votre entreprise. Ce à quoi nous pouvons suppléer dans un délai rapide. Le capital social de votre société est grevé de surcoûts : les congés longue maladie et arrêts de travail perlés à répétition en sont l'une des principales causes, vous auriez tout intérêt, pour faire court, à confier ces missions d'entreprise à des sociétés tierces. Nous avons des noms de boîtes à vous soumettre, localisées dans un rayon de moins de cent kilomètres; toutes sont prêtes, "en théorie", on est bien d'accord, à reprendre vos personnels.

Et Coupe en Brosse de mimer les guillemets pour appuyer l'allusion cachée sous l'expression "en théorie".

— Alléchant, séduisant. Mais le Comité d'entreprise, les syndicats, vont me tomber dessus à bras raccourcis; ils s'opposeront à une mesure d'externalisation du secrétariat et de la compta, et engageront des recours aux prud'hommes, c'est écrit.

— C'est pour ça que vous nous rémunérez M. Louveau, pour vous éviter un conflit social avec vos personnels. On maîtrise à Horizon of Wall le Code du travail sur le bout des ongles; la politique du fait accompli marche très bien, la pire erreur serait que vous ouvriez une consultation avec le Comité d'entreprise. La transparence ne paye pas, s'ils sont mis au courant de vos projets ils auront le droit pour eux et pourront faire obstruction.

— Attendez, je ne comprends pas, je me mets en tort si je n'en informe pas le CE ? Ce n'est pas l'inverse qu'il faut faire ?

— Au contraire, si vous les en informez, le tribunal de grande instance pourra casser votre projet. Jusqu'à présent, on a toujours réussi à empêcher la justice de revenir sur une procédure d'externalisation entamée par nos clients, on profite d'un vide juridique, cette jurisprudence finira par s'éteindre.

— Les dernières offres sont à saisir, renchérit Coupe en Brosse avec un sourire benêt.

— Tenez, reprit le spécialiste en droit du travail, on vous a préparé le *vade-mecum* de notre stratégie de licenciement par voie d'externalisation. Au vu des profils de vos salariés, on est sûrs de pouvoir vous délester d'un bon quart de votre personnel tertiaire, au bas mot. Si ce n'est pas le mouvement pendulaire domicile-travail, ce sera la perspective de déménagement qui découragera les chargés de famille et certains de vos salariés proches de la retraite d'accepter l'offre de relocalisation de leur poste.

— Y a pas de menues économies, surtout dans ma situation, reconnut Louveau.

Le point sur la situation était en train de s'étirer au-delà du quart d'heure prévu. Louveau parcourait en diagonale et avec la pointe de son stylo les actions qu'il conviendrait de conduire

pour aboutir à une masse salariale dégraissée de ses « boulets ».

Pendant ce temps de relecture, Coupe en Brosse se mordillait les ongles en jetant des regards en dessous à cet homme foetal qui roupillait à son aise sur la moquette :

— Il me stresse ce gars-là à dormir comme un clebs, marmotta-t-il au plus finaud.

— Berthier, lui répondit le finaud, qui profitait de voir Louveau absorbé par sa lecture pour lui attraper sèchement sa cravate texane, ta gueule...

Après lecture, Louveau se frotta les mains, l'air de dire que de toute manière il n'avait pas d'autre choix que de les suivre, qu'il n'y connaissait rien en matière de restructuration et qu'il ne payait pas un cabinet de consulting pour ne rien voir appliquer au bout du compte.

— On part sur cette base messieurs, vous avez traité le cas d'Emma Genêt ? Je veux la dégager, aujourd'hui encore plus qu'hier, leur annonça Louveau d'une voix ferme.

— Oui, oui, s'empressa de le rassurer le finaud. Licenciement pour faute, manquement aux règles d'hygiène d'une entreprise qui fabrique de l'alimentaire, on s'appuiera sur vos rapports d'incident qui étayaient à de multiples reprises le non-port de la charlotte sur la fin de son service, et des refus constatés de lavage des mains. Ça fera l'affaire, ça va dégager, ne vous en faites pas.

Louveau se leva de son siège comme pour signaler à ces deux juristes que d'autres tâches l'attendaient. Les deux conseils juridiques le quittèrent avec des sourires obséquieux de gens satisfaits de leur business.

Même le claquement de porte, qui avait assourdi le bureau à leur départ, n'avait pas décidé de réveiller Gaspard, il continuait de dormir comme un bienheureux dans une ambiance feutrée de bel canto. Une heure et demie s'écoula avant que Gaspard ne se réveillât comme s'il venait d'avoir soutenu un terrible coup de sang, sa tête était à l'envers; ce qu'il faisait là, avec monsieur Louveau, lui échappait à ce moment précis.

— Auriez-vous une petite faim M. de La Rochejaquelein après votre roupillon ? Un petit plateau-repas de notre cafétéria, ça vous dirait ?

— Il se fait quelle heure ? demanda Gaspard tout désorienté.

— Pas loin de midi et c'est mon heure de déjeuner, si vous avez encore des questions, acceptez ma proposition parce qu'au-delà je n'aurais plus de temps à vous accorder.

— C'est très sympa, je préviens juste mon stagiaire que je ne rentre pas manger avec lui, se ressaisit Gaspard.

Gaspard prévint Luc-André de son absence prolongée au journal. Il ne coûtait pas à Luc-André de manger seul : il irait s'acheter un sandwich en centre-ville. Par contre, l'édition du lendemain n'allait pas sortir de la rotative sans son aide.

— Bah oui Luc-André, on ne publiera pas demain, c'est Élise qui fait la maquette je te le rappelle, les abonnés seront dédommagés plus tard, enfin, si on maintient l'activité, décida au téléphone Gaspard.

En raccrochant, Gaspard ne chercha pas à masquer son inquiétude, que M. Louveau devina sans peine :

— Des soucis avec votre feuille ? se préoccupa Louveau.

— On va dire ça, la presse se concilie mal avec le format artisanal, un peu comme pour vos galettes.

— La galette des journalistes n'est pas grasse, c'est sûr; je vous subventionne avec plaisir M.

de La Rochejaquelein, mais je ne peux, hélas, vous financer à moi tout seul.

— Vous en avez d'ailleurs beaucoup trop fait.

— Passons, vous les avez reçus les cartons de galettes au fait ? Je vous les ai fait livrer aujourd'hui.

— J'en ai fait une tour de Pise dans mon atelier, merci. M. Louveau. À ce propos, j'ai remarqué qu'il y avait de minuscules étiquettes à chiffres collées sur la tranche des cartons.

Louveau lui sourit, se demandant bien pourquoi son hôte attachait de l'importance à un détail auquel le quidam n'était pas censé prêter attention.

— Je veux bien vous répondre M. de La Rochejaquelein si cela vous avance à quelque chose. Ces étiquettes sont numérotées de 1 à 9, chaque chiffre correspond à une destination géographique, une ville précisément, les neuf villes de mon réseau de magasins franchisés dans l'ouest de la France.

— Chaque ville où est implanté un magasin de votre franchise s'est vu attribuer un numéro de livraison ?

— C'est ça, simple commodité logistique.

— À quelles villes sont associés les numéros trois, cinq et huit M. Louveau ?

— Trois c'est Nantes, cinq Saint-Nazaire et huit Vannes. Mais quel intérêt pour vous de le savoir ? Si vous voulez, après notre repas, je vous montrerai les terminaux logistiques, vous comprendrez mieux.

— Excusez-moi d'être insistant sur ça M. Louveau, mais les cartons que vous m'avez adressés n'étaient pas destinés à vos franchisés, alors pourquoi avaient-ils des étiquettes numérotées ?

— Vous voulez vraiment tout savoir de mon organisation interne, dit-il en mangeant avec appétit ses œufs mollets aux épinards frais, qu'une dame « en uniforme Louveau » venait d'apporter sous des cloches de grand restaurant.

— Pour être franc, les galettes que nous offrons en cadeau sont toujours prises dans le stock des retours de nos franchisés : les erreurs de commandes, les invendus, les lots défectueux que recalcule le contrôle qualité, les dates limites de consommation; ne m'en voulez pas, je vous ai refilé du second choix.

— Elles n'en seront pas moins bonnes, aucun problème.

— À mon tour d'être insistant : pourquoi de telles questions M. de La Rochejaquelein ? Cela me paraît sans intérêt pour vous.

— Elles sont toujours de la même taille et de la même forme ?

— Vous ne m'avez pas répondu ?

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, votre fils est en garde à vue, interrogé, cuisiné par les enquêteurs, peut-être sera-t-il placé en détention provisoire dans les prochaines heures, ma propre enquête ne m'amène pas pour l'instant dans sa direction, je tire la ficelle que j'ai trouvée sans trop savoir où cela me conduira, peut-être nulle part.

— Le rapport avec les pastilles ? De quelle ficelle parlez-vous ? s'adressa un Louveau circonspect.

— Trop flou à ce stade pour que je vous en dise quoi que ce soit.

Ce que le désespoir, les noirs desseins amènent à bousculer en soi. En d'autres circonstances,

Louveau n'aurait prêté aucune oreille à la profession de foi policière de ce garçon, qu'il voyait d'un coup comme une étrangeté psychiatrique, il n'était pas loin de penser que Gaspard souffrait d'une névrose, celle de l'homme qui rêve au Grand Soir et dont le comportement confine au déni de réalité.

Malgré cela, il n'avait pas envie de contrarier ce garçon, car ce dernier cherchait à se mettre de son côté, c'en était touchant, et son visage était tout simplement beau à regarder :

— Écoutez, de mémoire, la taille diffère selon les formats de cartons : plus le calibre est élevé, plus la taille de la pastille autocollante augmente. Descendons au pôle logistique, je vais vous présenter le chef opérateur de la ligne d'acheminement, il répondra mieux que moi à votre question. Après quoi, je retournerai travailler, se força-t-il à sourire.

À mesure que le temps s'écoulait à l'usine, l'image d'une Élise en colère, qu'il avait jusque-là réussi à chasser, grossissait dans la tête de Gaspard, il n'avait pas été raisonnable, il ne l'avait pas écoutée et toute cette histoire se terminerait vraisemblablement dans un fossé bourbeux, présentait-il.

Le plateau-repas terminé, Gaspard eut droit à une « visite traversante » de l'usine : de l'open space du secrétariat au plateau logistique du Y. Dans l'aile nord-est, ils durent s'écarter pour laisser passer les pousseurs de chariots qui alimentaient en continu la ligne d'acheminement en cartons conditionnés.

Dans la petite halle des terminaux de chargement, située à l'extrémité de l'aile nord-est, la ligne d'acheminement s'évasait en un éventail de cinq rainures. Un jeune de vingt-cinq ans, au look de skateur et à la dégaine amerloque, gérait, sur un tabouret, le poste du pivot de distribution, un casque de musique sur les oreilles. Ses gestes étaient précis, assurés et rapides; il avait un œil sur son écran d'ordinateur, un autre pour les cartons qui défilaient à la vitesse qu'il voulait, et des mains exercées au collage d'étiquettes.

Louveau et Gaspard l'observaient du haut d'une petite plate-forme à garde-corps, au-dessus de laquelle passait le rail aérien de la ligne des cartons qui s'inclinait peu à peu au niveau de l'opérateur de distribution.

— La mission de Tom est la plus délicate de la chaîne, il est le pivot de la distribution : il affecte les étiquettes aux commandes des franchisés d'après son tableur informatique. S'enchaîne par derrière l'opération des dérivateurs automatisés de l'éventail, qu'il actionne suivant le calibre des cartons, ce sont ces pales qui basculent les cartons dans les rampes, vous les voyez ? Les livreurs viennent les chercher ensuite. Venez, vous lui poserez votre question.

L'opérateur éteignit son casque audio à l'arrivée de Louveau. La décontraction qu'il affichait était telle que Gaspard estima que, chez Louveau, les règles au travail étaient souples, voire élastiques. Si l'objectif de productivité était atteint, Louveau ne devait pas se montrer trop regardant ni tatillon.

— Tom, arrête une minute la ligne et ton répartiteur, on aurait une ou deux questions à te poser, s'exclama de loin M. Louveau.

Ce jeune, à l'air vif, ne semblait néanmoins pas raisonner plus loin que sa ligne de distribution, peut-être était-ce le chewing-gum, qu'il mâchait à pleines dents, qui accentuait cette impression.

— Je vous écoute, dit l'opérateur en posant ses deux mains sur ses avant-cuisses.

— Les étiquettes marchent bien par calibres de carton ?

— Oui monsieur, de 1000 à 5000 ; j'ai une taille d'étiquettes pour chaque format de carton comme vous voyez, confirma le jeune opérateur.

— Et dans vos grands formats, les ronds sont-ils bien ronds ou sont-ils un peu elliptiques par le haut et le bas du contour ? compléta Gaspard.

— Hein ? Quoi ? demanda déstabilisé le jeune opérateur.

Perdu par la question, il regarda d'un œil surpris son patron.

— Des questions pareilles, ça te change de ton ronron, hein Tom ? Montre d'un peu plus près tes étiquettes autocollantes, M. de La Rochejaquelein en jugera par lui-même, rassure-toi, je n'y comprends pas grand-chose non plus.

Gaspard prit dans ses mains la guirlande repliée des étiquettes tous calibres. Elles étaient toutes rondes, tout ce qu'il y avait de plus rond ; aussi, cela confortait Gaspard qu'il y avait bien quelque chose qui ne tournait pas rond dans ce système d'étiquettes.

— Alors ? interrogea Louveau qui guettait les réactions de son invité ?

— Alors je vais les prendre en photo avec votre autorisation, et j'espère vous en dire plus bientôt. Qui se charge de les imprimer s'il vous plaît, c'est vous ? s'adressa Gaspard à l'opérateur.

— Non, c' est l'agent de maintenance, Alain, s'empressa de répondre le jeune opérateur.

— Il est à son bureau en ce moment ? demanda Louveau pour Gaspard.

— Non monsieur, vous savez, il avait une course au dépôt de gros pour changer la pièce du four défectueux.

— Alain, expliqua Louveau à Gaspard, est l'homme à tout faire de l'usine, des menues réparations aux pannes les plus sévères. Il intervient pour réparer lui-même, ou contacte les professionnels dont on a besoin en cas de défaillance technique d'un matériel. Souvent, il diagnostique la panne, ce qui nous coûte moins cher qu'un réparateur spécialisé. Il nous est précieux, je lui ai confié également l'impression des étiquettes à cartons pour lui éviter d'être sur un temps partiel d'activité.

— J'aurais aimé lui poser quelques questions, regretta Gaspard.

— Repassez un autre jour, le consola Louveau qui commençait à se fixer sur sa montre en voyant l'heure tourner.

À cet instant, on entendit la porte du terminal 2 se lever, un chauffeur-livreur faisait une marche arrière pour y encastrer sa remorque de camion. On le vit réapparaître par la porte du terminal 1. La silhouette d'un grand costaud se découpa dans le contre-jour, Matéo Genêt marchait vers le point d'entreposage en tenant son manifeste de cargaison d'une main et une bière de l'autre.

Si la méchanceté du genre humain avait pu s'incarner dans un seul visage, le sien aurait volontiers candidaté. Quel trait de sa physionomie marquait le plus ce défaut flagrant d'humanité ? Les physiognomonistes se seraient penchés sur sa tête ronde et rasée de bulldog, percée d'yeux encavés sans expression, précocement cernés; leur protubérance et fixité nous intimaient de ne pas poser sur lui de regards trop appuyés. Sa mâchoire inférieure faisait bâiller sa bouche pendante; quand il parlait, Matéo découvrait des dents gâtées par le tabac et le caramel mou. Sous les plis grossiers de ses lèvres lippues, de l'écume restait parfois accrochée à leurs commissures. Matéo Genêt était un animal, de la race des féroces, de ceux qu'on voit au

cinéma en se réjouissant de leur mort, l'homme savait faire trembler dans la vraie vie.

— C'est pas vrai, il me refait le coup de la bière, gesticula Louveau en le voyant abaisser le monte-charge à vérin de sa remorque. Matéo, s'il vous plaît ! votre bière, pas ici ! On ne va pas vous le répéter éternellement. Même si la fin de votre service approche, même si, même si... nom d'un chien, le règlement n'est pas fait pour les chiens !

L'avertissement se voulait mordant à l'encontre de cet homme qui se préparait à charger des cartons de biscuits, il ne provoqua toutefois aucune réaction émotionnelle majeure sur l'individu, si ce n'est que celui-ci se dirigea tout de même vers la poubelle la plus proche pour y jeter sa bière.

Un « OK m'sieur », peu audible, sortit de la bouche de Matéo, qui retourna à sa manutention comme si de rien n'était.

— Matéo Genêt, le fils d'Emma Genêt et frère de la défunte ? fit Gaspard, grandement intéressé par sa présence en ce lieu.

— Lui-même, pas facile à gérer je vous assure, mais si précieux à l'entreprise, confirma Louveau qui ne quittait pas du regard son trublion d'employé. Il n'a même pas pris de jours pour le deuil de sa sœur.

— Ça en fait le suspect parfait, vous le croyez moins coupable que votre fils ?

Le visage de Louveau ne goûtait pas la pique de Gaspard :

— M. de La Rochejaquelein, vous ne le savez donc pas ? lui dit-il d'une voix ironique, Matéo Genêt a été entendu dans les toutes premières heures suivant le meurtre, relâché aussitôt sur l'authentification de son alibi. Est-ce de ma faute si mon fils ne dit rien pour sa défense et qu'il m'envoie paître quand je lui propose les services de mon avocat ?

— Je ne vous juge pas M. Louveau, je trouve juste étonnant qu'il n'ait pas fait le déplacement pour les obsèques de sa sœur, même s'ils étaient en froid depuis des années. Je ne l'observe que depuis deux minutes qu'il contrevient à une règle élémentaire au travail, qui vaudrait à plus d'un le licenciement.

— Prenez ça pour du laxisme de ma part, ça m'est égal. Vous savez ça vous qu'ils ne se parlaient pas dans la famille, ah oui... c'est vrai, la ficelle que vous tirez. Je ne sais comment on a fait mon fils et moi pour tous les employer dans cette famille de dingues : la mère ce fut une erreur manifeste, un péché paternaliste, la fille qui se prenait pour une diva présentait bien au service, me disait mon fils ; et Matéo, comment dire, lui, hélas, c'est le meilleur placement de main d'œuvre qu'un patron puisse faire : il abat le travail de mes deux autres chauffeurs-livreurs ! jamais malade, jamais un accident, jamais une contravention. Que deviendrait notre juste-à-temps sans lui ? Il est le seul à rouler de nuit sans accrocs, comment pourrais-je m'en passer ?

Après, c'est l'asocial de la boîte, il n'est pas sortable en séminaire, et il nous répond par onomatopées.

— Vu comme ça, on a envie de l'adopter tout de suite.

— C'est lui votre « direction » ? Une tête d'assassin ne fait pas forcément un assassin M. de La Rochejaquelein. Même s'il est vrai que ça ne me fâcherait pas qu'il soit gardé à vue à la place de Marc. Mais pourquoi mon fils ne parle-t-il pas s'il est innocent !? Vous le comprenez ça ? ça rend fou un père, croyez-moi.

— Vous ne voyez Matéo Genêt que sous l'angle du bon employé, vous vous aveuglez sur lui parce qu'il bosse bien. Cette bière qu'il balade avec mépris reflète sa part d'ombre, son penchant pour la transgression, ça saute aux yeux. De la transgression au crime, vous n'avez qu'une enjambée, mais d'accord, ce n'est pas une base suffisante pour en faire un coupable, consentit Gaspard. Votre fils, reprit Gaspard après un long blanc, est-il du genre impulsif, agressif, lui connaissez-vous des accès de violence ?

— Il a été longtemps turbulent et en opposition frontale contre moi, mais pas violent, ce n'est pas son tempérament, lui répondit Louveau qui regardait la ligne de cartons repartir.

— J'aurais bien consulté le CV de Matéo, vous ne l'auriez pas sous la main ?

— Délicat de vous donner accès à une pièce confidentielle de cette nature, le battit froid Louveau. De toute manière, le directeur RH n'étant pas là, ce sera compliqué pour moi de vous ressortir son CV. Pas de chance pour vous encore, je vous raccompagne, ne le prenez pas pour vous, coupa court Louveau.

— Très bien, merci pour le temps que vous m'avez accordé, lui répondit Gaspard.

Ils regagnèrent en silence la sortie de service la plus proche de l'usine, Gaspard profita de l'échange des au revoir pour poser une dernière question à Louveau :

— Vous avez parlé de la fin de son service à Matéo Genêt, j'ai bien entendu ? Il a fini sa journée de travail ?

— Pas totalement encore, dans une heure et demie environ, le temps qu'il charge son semi et celui de son collègue, il reprendra son camion qu'à 4 h 30 pour sa tournée des villes de l'Ouest.

La porte à tourniquet du petit hall, réservé au personnel, fit apparaître le directeur RH de l'usine, un bel homme élégamment coiffé, grand, à forte carrure, qu'une odeur capiteuse de parfum poivré précédait de plusieurs mètres. Louveau et Gaspard le croisèrent.

— Tiens Olivier, votre formation s'est terminée plus tôt que prévu ?

— Je vais être franc monsieur Louveau, je suis parti avant la fin.

— Bravo, je vous paie pour que vous écourtiez ce qui doit vous rendre meilleur, plaisanta Louveau. Pour un peu, vous auriez pu assister au rendez-vous du cabinet de conseil.

— J'avais fait ma partie et fourni ce qu'ils m'avaient demandé, vous connaissez ma position par rapport à eux.

Le gars avait l'air sympa et plu tout de suite à Gaspard, si Louveau n'avait plus de temps à lui consacrer, peut-être qu'il obtiendrait de sa part l'info qui lui manquait.

Gaspard osa, sans trop réfléchir, redemander à jeter un bref coup d'œil au CV de Matéo Genêt, en promettant à Louveau d'en garder le secret. Louveau avait envie de se méfier du journaliste qu'était Gaspard, mais, dans ce contexte où il voyait peu à peu son fils plonger dans le gouffre carcéral, Gaspard représentait la seule planche de salut que lui offrait la providence - il ne s'y opposa pas.

À son bureau, le directeur RH, Olivier Micheneau, tomba la veste et servit un énième café à Gaspard, puis, il ouvrit une grande armoire à travées coulissantes, bondée de dossiers nominatifs que lui et la secrétaire avaient archivés par année.

— J'en peux plus d'avoir cette masse de documents à gérer et c'est pire côté secrétariat, j'ai demandé à M. Louveau de faire tout numériser. Matéo Genêt ? un cas incurable, moi je suis d'avis de le mettre dans la fournée des prochains départs, dans les jupons de sa mother. Je me

souviens qu'on l'a recruté y a quatre ou cinq ans après la mother. La mère et le fils ne se parlaient que peu alors. Aujourd'hui, c'est pire, ils s'ignorent l'un l'autre. Le voici son CV : l'itinéraire d'une flèche de la pêche française, regardez donc.

Olivier Micheneau tendit le CV de Matéo Genêt à Gaspard puis alla se mettre à sa fenêtre pour se griller une cigarette.

— Joues de Flétan je l'ai surnommé dès les premiers jours, vu que je savais qu'il aurait voulu devenir patron de pêche, mais qu'aux Sables-d'Olonne il n'avait même pas pu lui délivrer le brevet de capitaine... 200 UMS je crois, ou un truc du genre.

— Son parcours, ce ne serait pas plus tragique que ça ? suggéra Gaspard confortablement assis, qui, avec son doigt, égrenait les références de Matéo Genêt. Je vois qu'il a fait qu'un an au lycée Cassard en 2004. Il n'est pas indiqué sur son CV obtention du BEP maritime, mais simplement BEP maritime, comme on mentionne une formation en cours, ça ne se prépare pas en un an un BEP, c'est deux ans ?

— Vous savez, la pêche ce n'est pas mon rayon, je n'en sais rien, mais il est clair que son expérience dans le milieu a tourné au fiasco. Il n'a même pas décroché le diplôme de matelot à ma connaissance. À chaque fois que je l'ai reçu en entretien, il me jurait ses grands dieux qu'il ne resterait pas longtemps chez nous, que chauffeur-livreur c'était un boulot d'appoint pour la soudure, c'étaient ses mots. Le voilà aujourd'hui soudé à son camion et ça ne fait pas ma joie. Avec les collègues c'est brouille sur brouille, je passe mon temps à faire le tampon entre eux et lui. Quand il me dit : « Ouais m'sieur », avec sa tête de flétan, j'ai envie d'épingler ses joues flasques à un fil à linge ! « Ouais m'sieur, ouais m'sieur », et le lendemain la déconnade recommence !

Olivier Micheneau accompagna sa bordée d'une pantomime si parlante que Gaspard ne put contenir son sérieux, si bien que le directeur RH se sentit encouragé à grossir le trait de sa caricature.

— Je voudrais qu'on s'en débarrasse, reprit-il sérieusement, le patron me dit non au prétexte de sa productivité, il a le bon rôle, c'est pas lui qui le gère. Vous connaissez pas sa formule pour se faire obéir de Matéo ? « Nom d'un chien ! le règlement n'est pas fait pour les chiens Matéo ! » Méchant coup de pression pour Matéo.

— Je viens de l'entendre en effet. Il a des états de service impeccables, vous confirmez ?

— Si l'on excepte son relationnel calamiteux, on n'a en effet pas à se plaindre de ses tournées; à l'heure, parfois en avance chez les franchisés. Les bordereaux signés disent qu'aucune marchandise ne manque à l'appel, c'est juste un gros con.

Olivier Micheneau inspira fort sa cigarette et dégagea de grosses bouffées de tabac à la fenêtre.

— Vous enquêtez sur le meurtre ? Vous êtes détective privé, journaliste ?

— Journaliste, je n'enquête pas vraiment, je me renseigne de-ci de-là.

— « Ouais m'sieur ». Et sur Matéo vous avez du dossier, dit Micheneau en se tordant de rire.

— Bon client en effet, vous ne vous trompez pas. Les gendarmes sont venus vous voir pour se renseigner sur lui ?

— Pas le moins du monde, perso je trouve ça étrange qu'il ne soit pas suspecté, comme vous, je suppose.

— M. Louveau m'a dit qu'il avait un alibi en béton, je n'en sais pas plus, lui confia Gaspard.
Allez, je vais vous laisser, merci pour vos infos.
— Pas de quoi, lui retourna Olivier Micheneau.

VIII

Il se faisait 15 h 30 à son retour au Fanal de Jade. Gaspard prit des nouvelles de son stagiaire :

— Tu as bouclé ton article, tu as besoin que je le relise ?

— Enfin, j'ai eu du temps pour le reprendre, merci. Oh que oui j'ai besoin d'un avis ! Élise est repassée au fait, elle te cherchait, je lui ai dit que tu étais parti à l'usine des galettes Louveau, elle m'a chargé de te dire que tu peux la retrouver demain au bar le Phare à la thalasso, elle y sera de son côté vers 10 h.

Gaspard aurait bien voulu se réjouir de cette petite avancée, seulement, il connaissait Élise, elle allait exiger des comptes, et lui n'avait rien de neuf sous le soleil à présenter : il n'avait pas rappelé l'élue pour dire OK à la proposition de relocalisation du journal ni renoncé à l'enquête; pire, l'édition de demain ne paraîtrait pas.

Assis sur la moquette de la serre tropicale, Gaspard reconsulta sur son portable les photos prises dans la cabane de Guiscard :

— Luck, j'ai acquis la certitude que les étiquettes qu'on a photographiées dans la cabane de Guiscard ne sont définitivement pas les mêmes que celles apposées sur les cartons de galettes destinées à la livraison des franchisés des Galettes Louveau. Pourtant, elles ont été imprimées aussi à l'usine et leur ressemblent, mais pour un autre usage, un usage clandestin dont Matéo Genêt détient le secret. Il trafique sous couverture quelque chose, aidé par un ou plusieurs complices probablement; son zèle professionnel n'est pas étranger à ce trafic.

— Gaspard, s'exprima d'une voix hésitante Luc-André, on devrait stopper ce délire, il en est encore temps, ta femme est partie à cause de ça. J'ai bien aimé notre petite aventure, je l'avoue, jamais je n'avais connu une adrénaline aussi intense de ma vie, mais on est allés trop loin, je n'ai pas envie qu'Élise te quitte pour « une enquête que les gendarmes vont conclure sans nous », pour reprendre tes mots.

Gaspard ne fut pas surpris par la reculade de Luc-André, il ne voulut pas la lui reprocher :

— Ton point de vue n'est pas le mien, j'avance, j'en ai la conviction. Ces trois numéros : 3, 5 et 8, sur les photos, correspondent à des destinations géographiques de villes où Matéo Genêt ne livre pas que des galettes. Il charge d'autres cartons dans son camion, des cartons qui portent des étiquettes légèrement différentes de celles habituellement collées. Elles sont elliptiques. Je veux savoir ce qu'il y a dans ces cartons, je veux comprendre son manège, car c'est en lien de près ou de loin avec le meurtre de sa sœur. Je comptais le prendre en filature à la débauche pour savoir ce qu'il fait de son temps libre, j'aurais aimé que tu m'accompagnes...

— Mais je viens de... ? s'étrangla d'étonnement Luc-André.

— Je sais, mais, cher stagiaire, je n'ai rien d'autre à vous proposer comme activité qu'une bonne vieille enquête de terrain, c'est ça ou vous allez vous faire "chier" toute la journée ici. À moins que vous vous y connaissiez en maquette de journal et que vous soyez capable de pondre une quinzaine d'articles en quatre heures ?

— Mais précisément, c'est ce que je suis venu chercher chez vous des savoir-faire, si on ne me montre pas comment faire une maquette, j'aurai à attendre le retour de mon stage pour apprendre, as-tu lu vraiment mes attendus ? continuait de geindre Luc-André.

Gaspard s'appuya sur l'épaule de Luc-André pour se relever :

— Je te demande plus d'adhérer à « mon délire » comme tu dis, simplement de me suivre, on y va ?

La réaction de Gaspard surprit Luc-André, qui se trouvait piégé par sa manœuvre.

— OK Gaspard, mais prenons avec nous mon livret de stage, j'ai besoin que tu le complètes.

— Ça marche, emporte aussi ton article, approuva Gaspard.

« Autant tirer quelque profit de cette sortie " hors sol " », se dit Luc-André. Dans quelques jours il serait dans son train, il fallait patienter pour quitter ce journal à la dérive, vis-à-vis duquel il ne savait quoi faire. Ce n'était plus de son ressort.

De la rue qui surplombait l'aire des terminaux logistiques du Y, Gaspard et Luc-André guettaient le départ de Matéo Genêt, sa voiture stationnait probablement sur le parking privé de l'usine.

Pendant cette attente, Gaspard eut le temps d'apprécier l'article de Luc-André qui retraçait l'histoire funeste du château de Gilles de Rais à Machecoul :

— Tu as du style, tu feras un meilleur journaliste que moi dans quelques années, j'en suis sûr.

Le compliment toucha l'orgueil de Luc-André, qui commençait à se décriper dans la Safrane Biturbo Baccara, tout velours côtelé. Gaspard l'avait achetée à une vente aux enchères, elle roulait peu et il la bichonnait comme une pièce de collection.

À 17h15, alors que le jour commençait à sévèrement décliner, Matéo Genêt rejoignit sa voiture sur le parking, un 4X4 BMW X5.

— Tu savais toi que les chauffeurs-livreurs roulaient en BMW, on appelle bien ça un signe extérieur de richesse ? s'étonna tout haut Gaspard.

— Tu as des gens qui dépensent tout leur fric dans une bagnole, ça veut rien dire, il l'a peut-être achetée à crédit.

— Admettons, lui répondit Gaspard.

Le 4X4 BMW flânait sur la route, prenait son temps pour redémarrer au feu rouge, obligeant Gaspard à faire de temps à autre des micro-arrêts pour se replacer derrière d'autres véhicules. À l'évidence, Matéo Genêt ne conduisait pas vers une destination urgente ni désagréable.

— Il s'éloigne bien des environs, fit Gaspard.

Luc-André ne lui répondit pas, il regardait le paysage avec un air absent.

Au bout d'une demi-heure de route, ils prirent une départementale de part et d'autre de laquelle on voyait la Loire inférieure et le bocage des prairies marécageuses du Pays-de-Retz. À l'entrée de Paimbœuf, sur leur gauche, Gaspard et Luc-André eurent le regard accroché par le mastodonte de Donges : les cheminées de la raffinerie crachaient discrètement leurs panaches nauséabonds, et, leurs signaux lumineux, dans ce soir crépusculaire, les faisaient se confondre avec les aérogares d'un aéroport.

— Quelle horreur ! c'est Paimbœuf ou Donges qu'il faut plaindre d'abord ? se demandait à voix haute Luc-André.

— Elle fait vivre les gens du pays, un jour viendra où on la démantèlera, lui répondit Gaspard.

— Ce jour-là, on roulera à l'eau, un site pareil ne se dépolluera pas comme ça, ils ont tué les sols pour des siècles.

— Bon, il va où comme ça notre Matéo ? se demandait Gaspard.

Le 4x4, dans Paimbœuf, décéléra bien en deçà des cinquante autorisés; il tourna en direction du port communal, du moins ce qu'il en restait. La batellerie n'était plus bien nombreuse à descendre ou remonter le fleuve à hauteur de Paimbœuf, l'envasement, le manque de tirant d'eau, avaient déplacé depuis belle lurette le trafic des grosses barges en aval, à Saint-Nazaire.

Néanmoins le radoub, qui avait maintenu sa pleine activité jusqu'en 1991, conservait un droit à réparation exceptionnel pour certains chalutiers, dont on ignorait par ailleurs le cheminement administratif; c'est là que Matéo Genêt se rendait.

L'endroit du radoub était sinistre, vaseux et bétonné. La berge en face, avec sa nature sauvage d'échassiers, offrait une toile de fond plus agréable à l'œil. La Safrane se tenait à une distance de 200 mètres du bassin de carénage et de la BMW de Matéo Genêt à l'arrêt.

— Longeons le quai, on passera pour des promeneurs, décida Gaspard.

Seul le mât d'un chalutier dépassait de la cale sèche du radoub. Sur le quai, Gaspard et Luc-André jouaient les curieux qui s'extasiaient de voir un si beau bateau. Ils n'eurent pas à trop forcer leur jeu, car d'autres égarés du soir l'admiraient de leur côté.

Matéo Genêt, en bas du radoub, discutait avec trois gars du chantier, à qui il semblait donner des instructions tout en enfilant une blouse; on lui remit un casque dans la foulée.

— Ce bateau rutilant le neuf et la peinture fraîche. Ça doit coûter un bras de remettre en état un chalutier, dit Gaspard, serait-ce notre deuxième signe extérieur de richesse ?

— Ça commence à compter en effet, mais ce n'est peut-être pas le sien, nuança Luc-André.

— Il n'est pas du genre à faire dans le bateau associatif. Il n'a en outre aucun diplôme de pêche, il ne peut donc, à ce titre, travailler pour un armateur. Je prends en photo l'immatriculation du chalutier.

Sur le bordage bâbord de la proue du chalutier bleu et rouge figuraient les lettres « DP », suivies de la lettre « E » et d'une suite de chiffres.

— Allez viens, on reprend notre marche, je ne voudrais pas qu'il nous repère, reprit Gaspard.

Après un court aller-retour le long de l'estacade en béton, qui ne donnait pas plus que ça l'envie de prolonger la balade, Gaspard et Luc-André retournèrent à leur voiture.

— Tu t'y connais en numéros d'immatriculation pour bateaux toi ? demanda Gaspard.

— Non, pas plus que toi je présume.

— Faisons une recherche internet le temps qu'il revienne à sa bagnole.

La recherche internet leur apprit que les premières lettres associaient le bateau à son quartier maritime, c'est-à-dire à l'endroit où a été immatriculé le bateau. Cependant, cette pratique n'avait plus cours, tous les propriétaires de navire avaient le choix aujourd'hui d'immatriculer où ils le souhaitaient leur bateau.

— Les lettres DP signifient Dieppe, s'informa Gaspard.

— Le bateau familial ?

— Du grand-père Guiscard, supposa Gaspard.

— Pourquoi ne serait-ce pas celui de son père ?

— Je n'ai aucune info sur le père de Matéo Genêt, reprit Gaspard, est-il seulement encore en circulation... ou de ce monde ? Sa mère m'a confié que du côté du grand-père la pêche était une pratique ancienne, quid du père ? Matéo s'est brouillé avec sa famille, sans le moindre chagrin pour sa défunte sœur, il ne semble avoir de sentiments que pour son grand-père, voilà pourquoi je penche pour le bateau de Guiscard.

Les idées, parfois, viennent à force de réfléchir tout haut; Gaspard sortit son portable pour revoir sa galerie de photos sur l'intérieur de la cabane de Guiscard. Il s'arrêta sur la plus jaunie, montrant un bateau avec son équipage au complet sur le pont, posant fièrement avant de jeter l'ancre pour les mers hauturières du Canada. Il zooma sur la proue bâbord, le chalutier de la photo portait la même immatriculation que le chalutier en rénovation.

— Regarde, c'est certainement le chalutier de Guiscard, de là à pouvoir l'identifier parmi ces marins.

Gaspard avait raison, les deux immatriculations semblaient correspondre, à un caractère près : un chiffre restait illisible sur la photo numérique, le grossissement n'y changeait rien. On reconnaissait aussi le portique des enrouleurs du chalut à sa forme en trapèze, l'emplacement de l'antenne sur le toit de la timonerie : ces éléments ne laissaient pas l'ombre d'un doute sur l'identité commune des deux bateaux.

— Il fait retaper probablement à ses frais le chalutier de son grand-père, affirma Gaspard.

Luc-André ne le contredit pas, faisant mine de s'y intéresser un peu, il avait froid sous ce crachin qui sentait la vase. De leur voiture, ils virent Matéo remonter sur le quai, changer son casque de chantier pour une casquette de marin.

— On va le suivre, lança Gaspard.

— Tu ne comptes pas l'aborder tout de même ?

— Non, il n'a pas l'air ouvert au dialogue, ce n'est pas dans mes plans.

— Alors on pourrait rentrer ? t'as déjà appris quelque chose, soupira Luc-André.

— Tu t'ennuies à mes côtés, je n'ai plus le même stagiaire qu'au début.

— Ne le prends pas pour toi, mais j'ai mes propres soucis, éluda Luc-André.

Matéo Genêt, à 19 h 30, avait repris son 4X4 pour s'arrêter sur le quai Boulay Paty en cours de réhabilitation. Des travaux de voirie importants cherchaient à réhabiliter le touche à touche des maisons de la Loire, revivifier la vie commerçante d'un quartier mourant qui tirait sa triste gaieté des façades colorées, dont les belles peintures ne suffisaient pas à masquer la pauvreté et l'humidité du lieu. À côté d'une haute maison verte sans squelette, aux fenêtres trouées, qui était à vendre, se tassait un petit bar à étage appelé Le Ricardo. Matéo avait abandonné son véhicule au milieu de la chaussée, à proximité de la barrière qui signalait que le quai était en travaux, il allait au Ricardo à pied.

La salle du Ricardo était cryptique, baignée de vapeurs alcooliques que contrariait trop poussivement une bonne odeur de feu de bois à pizza. La première chose qu'on voyait au Ricardo était le comptoir au placage jaune pisse, qui se terminait par un long porte-à-faux chromé, en rupture esthétique avec le jaune singulier de la marque d'alcool. Si on ne l'avait pas compris, la maison invitait à siroter un petit jaune, les verres à logo et les cendriers sans cendre

n'étaient pas là pour le démentir.

Lorsque Gaspard et Luc-André eurent descendu les marches de l'entrée, ils virent un Matéo Genêt tourné de trois quarts, les mains posées fermement sur le comptoir. Il prenait sa commande dans une joyeuse excitation de bar qui éclatait, de loin en loin, en de rires furieux d'ivrognes; la ligne des piliers était au complet, il aurait fallu jouer des coudes pour avoir sa place. Gaspard avisa une table dans l'angle mort de la salle, où le vent chaud du four, chassait, mieux qu'ailleurs, l'écœurante exhalaison du comptoir.

— Tu as faim ? Ils vendent des pizzas ici, tu en veux une ? proposa Gaspard.

— Ah ouais, j'ai un fichu creux, merci, lui répondit Luc-André.

Le portable de Gaspard vibra à table, son écran affichait un SMS de Louveau :

— Son fils a été incarcéré à la maison d'arrêt de La Roche-sur-Yon à 18 h. Je vais lui répondre que je compte bien le faire libérer.

— Tu es sérieux ? Il va te prendre pour un fou, réagit Luc-André.

— Déjà le cas, cela ne le surprendra pas, lui sourit Gaspard.

— Il faut arrêter de jouer Gaspard, tu n'as rien sur Matéo Genêt, si les flics le laissent tranquille c'est qu'il y a une bonne raison, ce sont eux les professionnels, affirma sur un ton tranché Luc-André.

— L'épuisette et sa trace de sang, ce trafic dont on ne connaît pas la nature, ce n'est pas suffisant je te l'accorde pour l'accuser, mais c'est un commencement de quelque chose, se défendit Gaspard.

— C'est flou et rattaché à rien, tu n'es pas en mesure d'étayer quoi que ce soit, on ne constitue pas des preuves de culpabilité de cette manière, le désavouait Luc-André.

Dans l'attente des pizzas, Luc-André sortit son livret d'évaluation pour valider avec Gaspard les items des compétences abordées durant son stage. Tout se passait sagement, jusqu'à ce qu'une personne, au visage vaguement familier, traversât la salle voûtée et sombre pour parler à Matéo Genêt. L'homme était un gendarme, que Gaspard n'eut aucune peine à se remettre dans la mesure où il avait eu une petite altercation avec lui chez madame Estane, la vieille dame de la maison sentinelle de la corniche.

Si Matéo Genêt était décontracté, voire méconnaissable par son humeur chantante, en revanche, le gendarme ne semblait pas du tout vouloir s'attarder, il lorgnait partout. Gaspard s'en aperçut et craignit de se faire repérer, dès lors, il rabattit le livret sur son visage, puis le posa à plat pour le renseigner avec son stylo, la tête penchée et cachée par sa main accoudée.

En le voyant cocher la quasi-totalité des items, Luc-André le lui reprocha :

— Mais on n'a pas vu ces points-ci ni ceux du bloc 3 !

— Ah bon ? Ce n'est pas grave, ils n'en sauront rien, survolait Gaspard.

— J'aurai à en répondre par la suite dans mon rapport, je vais dire quoi pour justifier les attendus ? J'ai pas vu avec vous l'agencement d'une mise en page, protesta Luc-André. Et mon article doit être publié pour être classé *in fine* dans les annexes de mon rapport, ça fait partie des attendus.

Gaspard se remit dans une posture droite dès l'instant où il comprit que le gendarme avait quitté le bar.

— Tu m'écoutes Gaspard ?

— Tu disais ? Oui, tes attendus, tu l'auras dit combien de fois cette semaine ? Tes attendus me gonflent, le savais-tu ?

Au moment où Luc-André regarda la salle, dans la ligne des yeux de Gaspard, le Ricardo voyait une bonne part de sa clientèle reprendre ses manteaux au vestiaire pour affronter le froid de la nuit.

— Tu as vu quelqu'un ? Tu es bizarre à lancer des regards méfiants autour de nous, remarqua Luc-André.

— Un gendarme en civil qui n'avait rien à faire là, je l'ai rencontré incidemment chez la dame qui a donné l'alerte du meurtre, je l'ai reconnu. Matéo Genêt doit être en rapport avec lui, sinon pourquoi une telle rencontre entre deux personnes que tout sépare et qui n'ont pas, normalement, à se côtoyer ? Un autre élément qui ne se rattache à rien d'après toi ?

Luc-André ne releva pas la provocation, préférant se recentrer sur la pizza qu'on venait de leur servir sur une grande planche. Des chansons à boire, de marins, emplirent les oreilles du bar, on ne s'entendait plus. Matéo Genêt n'était pas le dernier à dégoïser, il chantait à tue-tête comme s'il était dans son élément, ce Matéo Genêt ne ressemblait pas au chauffeur-livreur de l'usine Louveau.

Gaspard chercha à identifier les chansons chantées. Il y en avait des connues, reprises en chœur : *Santiano* de Hugues Aufray, *Dès que le vent soufflera* de Renaud ou encore *Dans le port d'Amsterdam* de Jacques Brel, d'autres, austères, moins festives, que Matéo Genêt chantait solennellement, fier, solitaire, et que ses copains écoutaient la mine grave et attentive comme des spectateurs ayant payé le tour de chant d'un artiste réputé.

Sans quitter des yeux la scène de ces chants, Gaspard voulut prendre une part de pizza, mais sa main ne tâta que le bois d'une planche méthodiquement nettoyée :

— Tu veux une troisième main pour manger la pizza !? Tu ne m'as presque rien laissé, elle était pour deux !

— J'en recommande une autre, excuse-moi, s'aplatit Luc-André.

Petit à petit le bar se vidait, aspirant du même coup la bonne humeur des oiseaux de nuit. Matéo était retombé dans un calme plat pour avoir trop chanté, il se planta dans le bec une clope qui fit comprendre à Gaspard qu'il allait retailer la route d'une minute à l'autre.

— Laisse tomber pour la pizza, on s'en va, dit-il à Luc-André.

Dehors, la bise du nord-est transperçait les vêtements les plus chauds, la température avait chuté à zéro. Ça tombait mal, la couche de givre sur la Safrane nécessitait un bon grattage de pare-brise avant de reprendre la route, alors qu'on voyait la BMW de Matéo s'éloigner à une allure autrement plus rapide qu'à l'aller.

— C'est foutu, on ne le rattrapera pas, dit Gaspard en frottant les dernières plaques de glace de son pare-brise.

La Safrane reprit la route à la traîne et sans soufflerie, la capricieuse mécanique avait choisi ce moment pour rendre l'âme; Luc-André ruminait dans son col de manteau remonté jusqu'au menton pour se réchauffer.

Dans l'habitable glacé, même le velours côtelé piquait les membres, Luc-André se figeait en stalagmite et n'entendit pas ce que lui demandait Gaspard, moins sensible au froid :

— Je te disais que j'aimerais savoir ce que ce marin d'eau douce chantait, ses mélodies

élégiaques sonnaient années trente, t'as pas trouvé ?

— Je n'en sais rien Gaspard.

La condensation avait à ce point envahi les surfaces vitrées de la Safrane, les verres de Luc-André en premier, qu'ils furent contraints de rouler fenêtres baissées, avec une forte prise au vent.

Dans les sifflements hurlants de la voiture, Gaspard entreprit de chanter à son tour pour tromper les frissons du gel, se donner à lui et Luc-André la force de supporter, pendant la trentaine de kilomètres, ce blizzard qui maintenait la visibilité du pare-brise ; son camarade se refusa à l'accompagner de quelque manière, il pensait à son train du retour.

— Eh ! cria Luc-André, j'essaye de remonter ma vitre, mais je crois qu'elle est bloquée, le bouton ne marche pas, j'ai trop froid !

— Force pas surtout, j'ai déjà fait changer les câbles et le moteur, c'est le gel à tous les coups, je m'en occupe au retour, tu vas devoir faire avec mon gars.

Les fenêtres ouvertes en grand eurent l'avantage d'ouvrir la vue sur les côtés; ainsi, les yeux de Luc-André, qui vagabondaient sur l'obscur route littorale, aperçurent un 4X4 BMW à une station-service Total, noir comme celui de Matéo Genêt.

Bien qu'hésitant à le dire, Luc-André jugea bon de le signaler pour être en paix avec sa conscience. Oui, il était pressé d'aller au lit, mais ce contretemps de la filature ne s'éterniserait pas, Matéo avait après tout une tournée de livraison qui l'attendait à 4 h 30, ce dernier retournait simplement chez lui pour se coucher, se dit-il.

— Bien vu Luc-André, c'est peut-être lui, je fais demi-tour pour le reprendre en chasse.

— En chasse ? S'il s'aperçoit qu'on le file au train depuis 17 h 30, il nous réduit en galettes tous les deux Gaspard.

— Ma voiture a du retour, je ne lui laisserais pas l'opportunité de savoir qui le traque.

— Qu'elle retrouve d'abord son souffle, ce serait déjà pas mal.

La Safrane roula au pas jusqu'à la plateforme de lavage située dans l'axe des pompes à essence, à une vingtaine de mètres du 4X4. Matéo payait selon toute vraisemblance sa facture d'essence au guichet, qu'il allongeait peut-être d'un petit tour aux toilettes.

— Pas besoin que je descende ? dit Luc-André.

— Non je vais renettoyer vite le pare-vitre avec leur balai-brosse, je te demanderai juste de tirer la manette du lave-glace vers toi quand tu me verras passer la brosse, OK ?

— OK, marmonna Luc-André.

Gaspard s'employa donc à rendre plus propre son pare-brise le temps que Matéo reprenne la route. Placé devant l'aile gauche de sa Safrane, Gaspard frottait et guettait en même temps : il vit enfin Matéo ressortir du magasin de la station-service. Comme il le voyait chercher indolemment quelque chose dans ses poches, il fit signe à Luc-André de projeter du liquide nettoyant pour terminer la toilette du pare-brise. Seulement, Luc-André, au lieu de projeter du liquide lave-glace, s'amusait, sans le savoir, à faire des appels de phares en tapotant vers lui la manette de gauche du volant, persuadé que c'était celle assignée à la commande du lave-glace.

— Pas celle-là ! pas celle-là ! À droite ! arrête d'y toucher ! s'emporta paniqué Gaspard, qui voyait que l'intermittence des phares jaunes distrayait Matéo, lequel se demandait pour qui on faisait ces appels.

Gaspard pressentit une catastrophe de taille, Matéo hésitait encore à se déplacer pour savoir s'il était le destinataire de ces signaux. En fin de compte, Matéo voulut éclaircir la situation, il commença à marcher vers la Safrane. Sans céder entièrement à sa panique, Gaspard programma au distributeur un lavage automatique, en insérant, avec des mains tremblantes, 4 € qu'il avait par chance sur lui.

Les rouleaux latéraux, imbibés de shampoing pour voiture, recouvrirent de mousse et d'eau la Safrane. La disparition momentanée de leur voiture, sous cette cascade de vapeur et d'eau savonneuse, fit disparaître instantanément l'intérêt de Matéo d'en savoir plus. À mi-chemin, il considéra qu'il n'y avait pas lieu de creuser plus avant cette histoire, ces appels n'étaient pas pour lui, il se faisait des idées.

Luc-André avait bu le bouillon et fumait de toutes parts, au propre comme au figuré.

— Désolé, c'était ça ou l'on se confrontait à cette brute, mon velours côtelé a pris cher aussi. Et mon électronique de bord ! Je ne préfère pas savoir, s'excusait Gaspard.

Mais qu'il lui fut difficile de ne pas rire. Luc-André ne bougeait pas de son siège, il était sans réaction ; l'encre de son livret de stage, sur ses genoux, s'était épanchée en de longues rigoles et, déjà, les pages trempées se racornissaient et peluchaient. Le vol plané, par la fenêtre, de la chose encore précieuse il y a quelques minutes, rompait, sans retour possible, l'entente déférente entre le stagiaire et son tuteur.

— Je serai aussi furieux à ta place, laisse-moi me racheter, j'expliquerai l'incident à ton école, enfin... je n'entrerai pas dans les détails, et, et... l'on va publier ton article cette semaine, allez dis-moi un mot.

La conscience de Luc-André passait une nouvelle fois un savon à sa fantasque initiative d'avoir choisi ce journal pornicais sur la base d'un nom qui ronflait la grande histoire locale.

Tromperie sur catalogue ! ce n'était pas La Rochejaquelein, mais plutôt Jacquot le Châtelain en Safrane Baccara. Gaspard devrait désormais s'arranger avec le mutisme de son stagiaire, l'incident de trop venait, de façon irréversible, casser leur complicité. Il se rassit sur son siège après avoir écopé à la main ce qu'il pouvait de la mare d'eau. La reprise de la "chasse" avait tourné court, Matéo était loin, il ne servait plus à rien de prolonger la soirée, ils rentrèrent au journal.

Au domicile des La Rochejaquelein, Luc-André, sans un mot, avait décliné d'un mouvement de tête paresseux la proposition de Gaspard de prendre un dessert avant de se coucher.

À quoi bon insister, se dit Gaspard, il ferait le nécessaire pour que son stagiaire, à son retour sur Tours, ne soit pas tracassé par ses bêtises, et puis, bon vent l'ami. Gaspard se retrouvait sous la verrière, seul et mélancolique, ils avaient raison et lui tort.

Il ne résoudre pas l'affaire, qu'avait-il à s'entêter ? Tout ce qu'il avait su collecter comme infos et éléments à charges ne constituaient pas des preuves formelles de la culpabilité de Matéo Genêt, à tout le moins un malheureux faisceau de présomptions, insuffisant pour exister dans l'enquête de cette affaire. Lui-même n'était pas sûr de vouloir croire absolument à la culpabilité de Matéo Genêt. Par contre, la noirceur animale de cet individu exerçait chez lui une sorte de fascination magnétique. Il jubilait en coulisse de se livrer à l'examen clinique d'un homme à la primitivité perverse, d'une violence sauvage que la mer et les chants marins adoucissaient un

peu, mais qui, au fond, ne savait que vivre dans la tempête des sales coups. Pourquoi Matéo Genêt rénovait-il le bateau de pêche de son grand-père si son intention n'était pas de faire revivre le mythe de la pêche hauturière dans sa famille ?

Son grand-père, petit, l'a fait rêver à ces terre-neuviers, à ces terre-neuvas dont il descend de par son arrière-grand-père qui a enduré souffrances et privations au long de campagnes morutières presque inhumaines, pour nourrir sa famille.

Le terre-neuva est un surhomme de misère à l'épreuve de la mer, il la dompte et en tire sa puissance. Matéo, pensait Gaspard, ne pouvait concevoir que son échec à sa formation de pêche signifiait qu'il n'avait rien d'un marin. Le mythe des origines familiales s'affrontait et se fissurait à la fruste pensée du foyer serré d'argent des Genêt-Guiscard.

Ce "reliquaire de photos" dans la cabane de Guiscard sur le monde des pêcheurs de Terre-Neuve, ces 33 tours en pagaille de chansonniers exaltés par cette légende de pêcheurs au long cours - qu'ils avaient en partie forgée -, ne plaidaient-ils pas la thèse selon laquelle Matéo s'était noyé dans la culture du grand-père et avait mis tout en œuvre pour en être digne ?

« Il veut voir dans les yeux de son grand-père la fierté d'une relève assurée », se convainquit Gaspard. Son grand-père, infirme, ne divaguait plus que dans les souvenirs fantasmés de son âge d'or, il portait a priori la responsabilité de la dérive mafieuse de son petit-fils, il fallait parvenir à mettre au jour son trafic pour en savoir plus, mais comment ? Gaspard, couché sur sa moquette molletonnée, consulta un blog qui référençait les grands succès de Marc Ogeret et Théodore Botrel ; le répertoire des Terre-Neuvas avait fait partie de leur fonds de commerce dans le premier tiers du XX^e siècle. Il s'endormit après avoir fredonné les airs de leurs chansons.

Au petit matin, Gaspard fit le ménage et prépara le petit-déjeuner pour deux. Il s'était attablé en cuisine et buvait son café en balayant les pages d'un journal numérique. Luc-André se présenta habillé, les cheveux encore mouillés, mais coiffés.

— Entre, assieds-toi, j'ai préparé le petit-déjeuner, café ? demanda Gaspard.

— Non, je te remercie, je vais partir pour Nantes, je change mon billet tout à l'heure à la gare.

— Nantes ? Mais ton stage ne s'achève que vendredi.

— Je viens d'avoir mon prof de communication au téléphone, il m'autorise à anticiper la fin de mon stage, se justifia Luc-André d'une voix neutre.

— Ah ? d'accord, bon, on se quitte donc sur l'incident d'hier soir, je pensais que tu avais relativisé. T'auras besoin que je complète un nouveau livret, je les appelle après mon café.

— Nul besoin, j'ai vu avec eux.

— Ah ? La publication de ton article ?

— Non plus, faut que j'y aille, merci pour votre accueil et bonne continuation.

Le stagiaire planta Gaspard dans sa cuisine, referma les unes après les autres les portes de l'enfilade et s'en alla de son lieu de stage sans regret. Gaspard égoutta son croissant, la maison était plus seule que jamais. Un coup de téléphone matinal l'arracha à son autocritique sans qu'il ne ressentît, cette fois-ci, le souhait de faire revenir « Luck », comme il l'avait surnommé affectueusement, ce dernier avait choisi le conformisme journalistique, que grand bien lui fit.

Le téléphone fixe s'échinait, de la même façon que son ex-stagiaire, à lui pourrir son petit-déjeuner. C'était un couple de retraités, abonné au Fanal de Jade depuis le premier jour de sa parution, qui appelait pour se plaindre que le journal n'était plus distribué; on payait, on voulait

le recevoir, et ce couple de réclamer un remboursement ou un dédommagement sous peine de se désabonner.

— Bonne idée, raccrocha Gaspard.

Combien seraient-ils à se plaindre à sa suite ? Un paquet si on se fiait à l'écran de la box, qui affichait une trentaine de messages non lus. Gaspard débrancha le câble de sa box et partit prendre sa douche. Son rendez-vous de 10 h avec Élise ne lui faisait pas plaisir, il en connaissait l'issue. Pour patienter, il bricola sa Safrane, s'appliqua à sécher les sièges et remettre en état les fils électriques de la vitre avant du passager.

Au bar Le Phare, Gaspard, à l'heure, prit une conso sans en avoir envie, il n'y toucha pas. Ses frictions capillaires battaient des records. En vigie, le soleil ne brillait pas, le ciel était brumeux. Élise ne chercha pas à lui faire la bise à son arrivée, elle avait choisi le pouf le plus distant de lui pour s'asseoir.

— Tu vas bien ? commença Gaspard. Elle se taisait, fermée dans sa pèlerine blanche, jolie même fâchée.

— Tes parents vont bien ? réitéra Gaspard pour renouer le contact.

— Ça va, ils ne te passent pas le bonjour.

— OK.

— La maison ressemble encore à une maison ?

— Oui, la maison ressemble à une maison, je n'en dirais pas autant du journal.

— Que veux-tu dire par là ?

— Pas d'édition, pas de distribution, les abonnés râlent, plus de stagiaire non plus, le navire sombre..., lui avoua Gaspard qui contrôlait son trouble.

— Je t'ai montré plus d'une fois comment faire la maquette d'une édition, tu as des formats prédéfinis dans le logiciel qu'il te suffit juste de remplir, tu es perdu sans moi.

— J'ai oublié, la flemme, de toute façon on est dans le rouge. Les rouages de la Bullock sont en train de s'encrasser, j'ai trois heures au moins de nettoyage et de huilage avant la remise en route.

— Pourquoi t'ai-je laissé acheter cet engin de malheur ? Inadapté à la presse moderne ; mes matrices ne sont jamais imprimées du premier coup, elle a bien coulé le journal ta Bullock !

— Cette impression à l'ancienne, c'est ce qui a plu à nos abonnés, et notre contrat de visites pédagogiques, on le lui doit.

— Tu t'entêtes toujours à enquêter sur le meurtre hein ? Le coupable est en prison, c'est le directeur de la thalasso, et toi, t'enquêtes sur quoi au juste dans ta réalité parallèle ?

— Tu es d'accord qu'on dépose le bilan ?

— Fais donc, moi je retourne à ma préparation d'agrégation de lettres. Ce que j'aurais toujours dû faire au lieu de te suivre dans ton aventureux projet de journal.

— Je ne t'ai pas forcé.

— L'amour Gaspard, l'amour.

— J'assumerai les conséquences financières seul.

— Ce n'est pas ce que dit notre régime matrimonial, on verra. Le concours est dans moins de trois mois, je m'isole jusqu'à cette date, appelle-moi qu'en cas d'impérieuse nécessité, je vais penser à moi.

Ils se séparèrent sur de froides salutations. Gaspard resta au bar, pensif, à regarder les rires, les sourires de gens qui, autour de lui, ne s'alourdissaient pas de problèmes comme les siens. Il était un brave pauvre type, pourvu d'un peu d'esprit critique certes, mais sans utilité sociale. Dans cette société, il avait fait la preuve de son inaptitude à s'intéresser à quelque métier productif, il se lassait vite, trop vite, projetait invariablement la même vanité à toute finalité professionnelle. Il reconnut la serveuse qui venait desservir sa table, l'amie de feu Chloé Genêt. Bien qu'il ne fût pas d'humeur à soutenir une conversation, il se força tant bien que mal à l'aborder :

— Mademoiselle, excusez-moi de vous déranger, vous étiez bien l'amie de Chloé Genêt ? Vous étiez en pleurs quand je vous ai vue au lendemain de sa mort, vous étiez en poste et sur la fin de votre service quand j'ai fait votre connaissance avec mon épouse, ici même.

La serveuse se rappela la scène pendant qu'elle essuyait la table :

— Ah oui, votre dame m'a été d'un grand secours ce jour-là, j'étais si mal.

— Vous semblez aller beaucoup mieux, j'en suis ravi pour vous.

— Merci monsieur, c'est gentil.

— Sans vouloir raviver votre peine mademoiselle, j'aimerais bien vous poser quelques questions sur la relation amoureuse entre votre directeur et Chloé.

— Pas maintenant, j'ai trop de monde, à midi on me relève, attendez-moi à l'espace piano-bar si vous voulez.

La boiserie brun-rouge du piano-bar accueillait une exposition éphémère de peintures à vendre, mêlées à des photos de mer romantiques en clair-obscur; des antiquités décoratives telles qu'un gramophone, des luminaires floraux en vitrail, des bandeaux à plumes, des boas excentriques, immergeaient les clients dans une atmosphère d'Années folles et de charleston. Cette coquette antichambre du bar, dans la partie haute de la rotonde, ne voyait transiter que des clients qui arrivaient de la passerelle pour manger au restaurant. Ce n'était qu'aux heures des cocktails, des réceptions privées, des concerts de jazz que le piano-bar prenait vie. Gaspard avait sur lui un roman de gare sur lequel il pionça jusqu'à ce que la serveuse du bar le rejoignît.

— Je n'ai pas été trop longue, s'inquiéta la serveuse.

— Pas du tout, c'est très aimable de m'accorder ce temps.

— Vous étiez là pour moi quand j'allais mal, c'est naturel.

À ces mots, Gaspard, bien sûr, ne se poussa pas du col, il enchaîna sur ses questions :

— Chloé vous a-t-elle fait des confidences sur le genre d'homme qu'est Marc Louveau ?

— Il cachait bien son jeu vous savez, parce que Chloé me disait que le directeur n'était pas le coureur de jupons qu'on s'imaginait. Elle me disait qu'elle le trouvait trop pudique, qu'il n'osait pas faire des trucs, enfin... je m'étalerai pas. Ça l'énervait à la fin de n'être qu'une peinture sacrée qu'on n'ose pas toucher, mais ne soyons pas vache avec les vaches.

Gaspard sourit à cette blague, il se l'était figurée cruche à temps plein et voilà que son mot le faisait rire. Elle poursuivit :

— Soit il était très amoureux pensait-elle, soit il est impuissant, allez savoir si ce n'est pas pour ce dernier motif qu'il l'a tuée.

— S'est-elle plainte de gestes violents à son sujet ?

— Pas dans mes souvenirs, mais vous savez, du jour où elle est sortie avec le directeur, elle a

commencé à changer Chloé, elle faisait sa dame avec tout le monde, pas trop avec moi, mais quand elle se confiait, elle finissait par se dire qu'elle parlait trop et alors... elle cessait la conversation.

Le reste de leur échange enfila des perles sur l'impossible harmonie amoureuse : toujours trouvait-on une moitié pour sacraliser la représentation stéréotypée du couple en symbiose et l'autre moitié pour la mettre à bas... à tort ou à raison.

— Merci pour cette discussion, continuez à prendre soin de vous mademoiselle, la remercia Gaspard.

— Au plaisir monsieur, mais, excusez-moi, vous travaillez dans la police, vous êtes journaliste ?

— Je ne sais plus trop au juste, j'ai essayé d'être journaliste.

Pour son déjeuner, il aurait bien voulu manger un plat à la brasserie du casino, voir Francesco pour rigoler un peu, mais les dettes qui se profilaient à l'horizon lui réprimèrent cette tentation. Dorénavant, se disait-il, il faudrait compter l'argent, en plus de faire des boulots moins intéressants que le journalisme. Super. Il n'avait pas, jusqu'à ce jour, compris pourquoi un chômeur ne se motivait pas certains jours à quitter son lit; maintenant qu'il lui semblait vivre leur condition, il ne les blâmait plus, lui-même y retournait... au lit.

La nuit commençait à tomber quand il se réveilla le ventre pincé de crampes. Il mangea l'équivalent de deux repas. Remis sur pied, il entreprit de se ressaisir, la déprime grandissait; l'esprit devait s'occuper, et il n'avait d'autre exutoire à ses impasses sentimentale et professionnelle que l'enquête.

IX

Le bon contact qu'il avait eu avec le directeur RH des galettes Louveau l'encouragea à l'appeler pour connaître le plan de route et les horaires de la tournée de Matéo.

— Matéo ? répéta le directeur RH; sa tournée démarre dans une demi-heure, il m'a cassé les noix t'à l'heure pour être remplacé, je lui ai dit non. Si tout va bien, il est normalement sur le pont à caler les derniers cartons dans sa semi. Dites donc, vous ne pouvez plus vous en séparer, à quand les noces ? 'tention il est du style à casser la vaisselle du trousseau, plaisanta-t-il.

Sa blague était creuse, mais méritait bien un rire de complaisance pour l'info reçue. La Safrane planqua au même endroit que la veille, le long de la clôture du Y, en surplomb du parking.

Vers 18 h, Matéo se lança sur les routes de Loire-Atlantique pour une petite tournée qui devait le conduire à Nantes, Saint-Nazaire et Vannes.

Pendant qu'il le suivait, Gaspard se demandait s'il y avait quelque intérêt à faire cela, il lui serait impossible de visiter la semi-remorque pour rechercher les cartons suspects, il n'allait tout de même pas se mettre en tort ni en danger : lacérer la bâche du camion était voué à l'échec de toute façon. La première livraison de boutique à Nantes fut longue. Matéo, pourtant, ne ménageait pas sa peine pour que sa première étape ne le retardât pas.

Gaspard était en embuscade, mais ne savait comment ni quoi faire pour inspecter son camion, il était conscient de se fourvoyer. Planquer, pas planquer ? C'était comme toutes ces fois où, déraisonnable, il s'entêtait à continuer de faire une chose parce qu'il en espérait des fruits miraculeux; plus il y passait du temps, plus il s'accrochait en définitive à poursuivre l'ouvrage obstinément, malgré ce doute en arrière-plan de faire quelque chose d'absurde au fond, et de perdre en effet son temps.

Il hésita donc un instant à rencontrer le gérant de la boutique nantaise : ce franchisé nantais des galettes Louveau, était-il un membre à part entière du réseau de contrebande de Matéo Genêt ou cela se passait-il en coulisse, à son insu, avec un ou plusieurs de ses employés ? L'option de la rencontre, se disait-il, mettrait aussi un terme à sa filature. Il laissa tomber l'étape nantaise de l'itinéraire de Matéo Genêt.

Prochaine étape Saint-Nazaire, le camion empruntait la route surélevée du bocage pour atteindre la pointe de l'estuaire par le pont à haubans. Il traversa le bourg de Vue, son église et ses deux ou trois commerces en résistance dans ce village désertifié. Sur une portion plus fluide de la RD 723, Matéo stationna sur un refuge. Il semblait être aux prises avec une avarie, car lorsque que Gaspard le doubla, il était agenouillé face à sa roue arrière, un cric et un démonte-pneu dans les mains. Gaspard prit alors le parti de se ranger sur l'accotement de la route, au-devant du camion, à une centaine de mètres pour l'avoir dans le rétroviseur quand il repartirait.

De nouveau, Gaspard avait très froid dans sa voiture à l'arrêt; sur la route, il y pensait moins, il avait donc hâte que Matéo répare sa roue. Pour penser à autre chose que le froid, il regarda ses messages : rien du côté d'Élise, deux messages de son confrère de Ouest France.

Un bruit de bottes battant la chaussée au pas de course lui glaça le sang, il eut juste le temps de verrouiller par réflexe ses portes en pressant le bouton central des commandes de portes, sa vitre avant se brisa dans un fracas sourd, il accéléra pied au plancher dans les cris pour s'enfuir plein gaz. C'est tremblant comme un squelette de train-fantôme qu'il s'enfonça dans les communales et vicinales les plus perdues de ce pays d'élevage laitier, il stoppa son errance de fuyard près de la laiterie de Saint-Père-en-Retz.

Il saignait à la tempe gauche, uniquement à cet endroit, alors que les bris de glace couvraient tous ses vêtements. Il réalisait qu'il l'avait échappé belle, quel saint l'avait protégé de ce fou furieux ? Comment Matéo s'était-il aperçu qu'on le suivait ?

Cela faisait tout de même deux fois qu'il le traquait, Matéo avait eu le temps d'identifier sa voiture. Et Gaspard de se rappeler la mésaventure de la station Total, mais il l'avait filé dans le noir, toujours avec distance et prudence; Matéo avait de plus continué sa route, après sa halte à la station, en toute sérénité, c'est donc qu'il ne se doutait de rien.

Ses phares alors ? ses phares jaune ardent, des phares fin années 90, bien différents des phares à led blanche d'aujourd'hui qui se généralisaient, et qui singularisaient du même coup les siens. Gaspard en resta à cette supposition et mesura combien il était difficile de prendre en compte tous les dangers dans une enquête comme celle-ci.

Sa peur reflua sur ces routes qui sillonnaient des herbages sans bovins; l'inconvénient c'est qu'il roulait en aveugle, le GPS de son téléphone ne captait pas le réseau. Régulièrement, il marquait des arrêts pour prendre des repères sur sa carte Michelin périmée, éteignait ses phares, sombrant dans une brève parano à l'idée d'avoir été suivi de loin... il avait sous-estimé son adversaire. À sa troisième pause, il s'effraya de penser que Matéo avait vu son visage; non, il avait baissé la tête, redémarré aussitôt le dos courbé puisque son moteur tournait toujours.

Au pire, Matéo avait vu sa tignasse blonde, ses mèches, il mettrait un bonnet pour plus de sécurité, il cacherait ainsi sa grosse coupure.

De détour en détour, il rentra feux éteints dans les courants d'air. Sa Safrane n'avait plus de tenue, il ferma sa porte de garage avec la certitude qu'il la laisserait hiberner longtemps. En se désinfectant dans sa salle de bain, il revécut la scène de violence qui avait failli lui être fatale. Qui était Matéo Genêt ? Un meurtrier, un trafiquant, un mafieux, une pourriture de l'existence. Mais sa rage de le faire tomber pliait sous l'imprévisible menace qu'il représentait, il ne se sentait plus de taille depuis son agression.

D'avoir beaucoup dormi l'après-midi, eu peur aussi, ne l'incitait pas à rester chez lui; d'ailleurs, il ne se sentait pas en sécurité au journal, il voulait voir du monde ce soir, la bonne humeur de Francesco lui manquait.

Toute la journée avait été si vide de têtes sympas. Pornic, par une nuit de novembre, portait la tristesse de toutes ces communes de Loire-Atlantique, à l'éclairage avare, qui décrètent un couvre-feu les jours de pluie, de vent et de froid. Le casino agrégeait à lui seul cette population de jeunes noctambules que les mauvais jours "désœuvraient" plus que l'été.

À la brasserie du casino, Gaspard se posa près de la vitre et contre le chauffage. Que le

tournoiement des assiettes et des verres lui parut bienfaisant, et que cette clameur de fond, qui ne voulait jamais rien dire, chantait la chaleur de la vie. Quand on a le sentiment d'avoir réchappé à un danger mortel, on apprécie de nouveau ces moments auxquels on ne faisait plus attention.

Ce n'est pas Francesco qui vint prendre sa commande. Sa déception était telle que Gaspard se renseigna sur les heures de son service, le serveur lui répondit :

— Francesco est à la salle de jeu en soirée, vous le verrez au bar ou au cercle de la roulette, je ne sais plus très bien.

En effet, Francesco servait des boissons aux tables de la galerie en mezzanine. Jamais Gaspard ne venait à cet horaire au casino, encore moins aux machines à sous, dès lors Francesco manifesta sa surprise :

— Gaspard ? C'est bien la première fois que je te vois ici, tu viens perdre un peu de fric. Dis, tu en fais une tête, tu es bien cerné.

— Cerné, traqué, tout va mal pour moi.

Francesco l'installa, lui et sa bière, sur une table en banquette pour parler; le service n'était pas brutal, les joueurs se préoccupaient plus d'actionner le manche valide des manchots que de consommer, il avait un petit quart d'heure à lui consacrer.

— Allez raconte-moi, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Justement, je n'aurai bientôt plus rien à te raconter. Élise s'est barrée, mon journal ne publie plus et mon stagiaire s'est envolé.

— Le journal j'étais au courant, ça jase, je ne te le cache pas. Une mauvaise passe, ta femme reviendra, chercha à relativiser Francesco, moins convaincu que d'ordinaire. Pourquoi tout s'écroule sous tes pieds Gaspard ? reprit-il, tu as continué d'enquêter et ça n'a pas plu à ton entourage, c'est ça ?

— En un sens, et autres choses... reconnut Gaspard.

— Le coupable est à l'ombre, les gendarmes ont terminé leur enquête, c'était encore rappelé dans la presse ce matin, Marc Louveau a avoué l'avoir assommée avec un galet avant de la noyer dans le carrelé de Ducamp.

— Et la blessure de Chloé au sommet de son crâne, ils l'expliquent comment ?

— Sa chute quand elle est tombée avec le galet qu'il lui a lancé, c'est bien expliqué dans les journaux.

— Et bien moi Francesco, je suis convaincu que Marc Louveau n'est pas coupable, mes soupçons se portent sur Matéo Genêt.

— Le flambeur ?

— Tu veux dire quoi par là ? le regarda surpris Gaspard.

C'est alors que Francesco lui désigna du bras une machine à sous, couronnée d'un panonceau sur lequel était écrit « 777 ». Située sous un lustre en cristal, peu de monde la faisait marcher.

— Et ? ne comprenait toujours pas Gaspard.

— La 777 est sa machine, chaque fois qu'il est présent, les habitués s'écartent de la 777, et les joueurs de passage comprennent vite que cette machine est soumise à un droit d'usage entre guillemets.

— Que me racontes-tu là Francesco ? Toi qui aimes me rapporter les potins, tu as oublié de me raconter une anecdote pareille ? Apprends à faire le tri dans ce que tu me racontes ou je

change d'informateur, essaya de rire Gaspard.

— Reçu *bello*. Ton Matéo Genêt, on le gère au moins trois fois par semaine ici, c'est un fondu de la machine à sous, sa favorite c'est la 777. Le directeur nous a dit de le prendre avec des pincettes, il est emmerdé, car Matéo Genêt, s'il dépense beaucoup, exerce aussi de discrètes pressions sur notre clientèle quand il voit que sa machine est prise.

Quand l'enquête semblait prendre le large, elle revenait à Gaspard comme le reflux de la marée. Matéo est un joueur et Gaspard l'ignorait depuis le départ. Une belle voiture, sans doute un beau chalutier, et un loisir de machines à sous très coûteux : le train de vie de Matéo était inversement proportionnel à son revenu de chauffeur-livreur.

Lors de leur discussion, Francesco voulut renflouer le moral de son client préféré : il ne lui rapporta donc pas les griefs de ceux qui jugeaient que la cessation d'activité du Fanal de Jade n'avait pas à se faire sans préavis pour son aimable lectorat, mais plutôt "le vent debout" sympathique de ce collectif de lecteurs retraités de la résidence du Sequoia vermeil, aux abois maintenant que leur club de lecture ne disposerait plus de leur canard, le seul qui ouvrait une fenêtre digne d'intérêt sur la vie locale; ils voulaient sauver leur journal et avaient ouvert à son profit une cagnotte sur un site de financement participatif. Le concept était tendance, la cagnotte n'avait pas encore recueilli beaucoup de dons.

— Mais je ne leur ai rien demandé, qu'on me foute la paix ! dit Gaspard dédaigneux. Sais-tu quel jour il viendra maintenant au casino Matéo ? C'est quoi son horaire de jeu ?

— Demain, toujours là normalement. En soirée, comme là, 21 h, parfois 22 h, dans ces eaux-là environ.

— Bien, merci Francesco, merci d'avoir discuté un peu avec moi, ça fait du bien dans ma situation d'entendre une voix qu'on apprécie.

Où était la superbe de Gaspard ? se disait Francesco, la vie broyait parfois les hommes avec fulgurance, sans prévenir.

Sur le chemin du retour, Gaspard cogitait, il réfléchissait au moyen de soutirer des confidences à Matéo sans qu'il ne se doutât de rien. Il avait son idée, il jouerait peut-être gros sur sa vie demain. Il hésita toute la nuit : sueurs froides et réveils brusques l'invitaient à y renoncer. Le dénuement du matin, sa solitude, le convainquirent de ne pas reculer ; cette brute sans diplôme ne triompherait pas de lui.

La maison commençait à ne plus ressembler à une maison. Sa plaie à la tempe n'était pas jolie, il fallait encore désinfecter, nettoyer le pus. Au chapitre de ce qui tenait encore la route, il y avait son café, qui gardait son bon goût de café. On sonna. Qui avait donc le chic de sonner à sa porte ce matin, au moment où il s'apprêtait à boire son café ?

Il n'avait pas envie d'ouvrir, l'attaque d'hier soir l'amena à regarder par précaution à la fenêtre.

Des personnes âgées en comité, au nombre d'une petite vingtaine, faisaient le siège de son paillason élimé, précédées d'Éric Cogrel de Ouest France.

Devant l'insistance de cette délégation, Gaspard leur ouvrit sa porte, pas coiffé, avec les habits de la veille qu'il n'avait pas enlevés pour la nuit.

— Salut Éric, – il salua de la tête sa garde rapprochée – ce n'est pas un peu tôt pour toquer à ma porte ?

Éric Cogrel et sa délégation le regardèrent avec des yeux inquiets et apitoyés :

— Tu sais qu'il est plus de midi Gaspard, tu t'es fait quoi à la tempe ? t'es blessé mon gars.

— Ce n'est rien, t'en fais pas, vous êtes là pour quoi ?

— Voilà, à mes côtés j'ai un échantillon de tes lecteurs, si déçus que leur journal ne paraisse plus qu'ils m'ont contacté pour que je fasse la publicité de leurs actions, ils veulent t'aider à refaire tourner le Fanal. J'ai autour de moi René, un ancien ouvrier typographe; Bernadette et Marguerite ont été secrétaires de direction, elles ont une belle plume et...

Gaspard lui coupa la parole :

— Hé ! Hé ! attends Éric, ai-je demandé de l'aide ? Tout cela est certainement attentionné, mais votre initiative est naïve, la situation financière du journal n'est pas bonne, un coup de main ne me fera pas sortir du rouge. En plus, j'ai d'abord besoin d'un maquettiste-infographiste de presse écrite, personne ne s'y connaît dans ce rayon par hasard ?

Les signes de dénégation de l'assemblée appelaient Gaspard à congédier gentiment le Séquoia vermeil.

Éric Cogrel insista pour que Gaspard accepte cette main tendue de bénévoles :

— Sois raisonnable, laisse-les t'aider le temps que tu y vois plus clair. Moi, je me charge, dans les colonnes de Ouest France, de parler de leur cagnotte en ligne. René va te remettre en état la Bullock...

— Solide comme un roc ! fit rimer René.

— Éric, laisse-moi y réfléchir. Je veux pour l'instant me couper de la presse. On verra...

— Pour l'article, tu me donnes ton accord ? Ça ne coûte rien...

— OK, fais-en un si tu veux, mais pas de photo de moi, bonne journée mesdames et messieurs.

La porte d'entrée se referma sur le fan-club du Séquoia vermeil. Gaspard alla se recoucher sur sa moquette, avec en playlist les chants de marins de Botrel et d'Ogeret.

À son réveil, les messages pleuvaient sur son portable, Élise avait cherché trois fois à le joindre.

Le buffet de la cuisine ne comptait plus que trois conserves, il choisit le cassoulet par défaut.

À vingt heures, Gaspard arrangea sa toilette, son bonnet et ses mèches cachèrent sa blessure si bien qu'il eût été impossible à un quidam de présumer qu'il relevait d'une agression.

X

Il était 20 h 45 quand il entra dans la sarabande des grelots du casino : les sonorités aiguës répondaient à des bruitages de corne d'abondance épileptiques. Le gros lot tombait de temps en temps.

Comme le lui avait dit Francesco, qui ne travaillait pas ce jour-là, une sorte d'onde de choc faisait s'éloigner les joueurs de la 777.

Non sans appréhension, Gaspard occupa la machine maudite, il se figura alors quelques minutes dans la peau d'un condamné qui attend son supplice. Il abaissait le manche en sifflotant des airs.

Quinze minutes plus tard, une grosse paluche se posa sur son épaule, il se raidit pour atténuer son sursaut.

— Tu as bientôt fini de jouer jeune homme ? fit une voix sombre, mais posée.

Gaspard se retourna, la carrure écrasante de Matéo Genêt l'enveloppait, les yeux de ce dernier se faisaient pressants.

— Quelques pièces encore, j'ai bientôt tout perdu, un peu de patience, lui répondit aimablement Gaspard.

Matéo se tut sans aucune impatience, il se posta dans son dos pour voir sa somme fondre, les sept de couleur ne s'aligneraient pas.

— Tu siffles quoi au juste ? lui demanda Matéo.

— Des vieux airs de chez moi.

— Y en a un qui me dit quelque chose, tu as les paroles ?

Gaspard interpréta la plainte des Terre-Neuvas d'Ogeret, dans un numéro de composition où il n'était pas à son aise.

— Plus personne ne s'intéresse à ce répertoire de musique, tu es d'où ?

— De Saint-Malo, je suis un Malouin, mon métier c'est la pêche.

— Moi aussi j'aime la pêche, tu pêches là-bas ?

— Non, mon armement est à Concarneau, je suis passé au bateau-usine qui pêche au large du golfe de Guinée, pas le choix, et franchement ça ne m'éclate pas d'équarrir et de vider les poissons en cale. Le métier n'est plus ce qu'il était.

— Entièrement d'accord, acquiesça Matéo, c'était mieux du temps de nos vieux, on était libres. Maintenant tu pêches sous quotas, tu peux plus te mettre à ton compte, le gazole coûte une blinde et la réglementation des bateaux nous emmerde. Tu es venu comment à la pêche toi ?

— Tradition familiale, mes grands-parents ont pêché sur des générations dans le golfe du Saint-Laurent.

— Tu viens boire une bière ? Ce n'est pas tous les jours que je rencontre un camarade de pêche, ton histoire c'est un peu la mienne, lui dit Matéo avec un drôle de sourire.

Ils s'assirent à la table la plus en retrait du vacarme des machines, Matéo accrocha

soigneusement son caban au dossier de sa chaise et regarda plus en détail le visage de son invité et ses mains.

— Tu n’as pas les mains calleuses du pêcheur, tu fais partie de la nouvelle génération qui se pommade les mains, plaisanta-t-il.

— Les gants, le tapis roulant et la glace de l'entrepont me les préservent, resta imperturbable Gaspard.

— La glace limite la sécrétion de sébum, ça dessèche la peau, tu ne le savais pas ? Tiens, approche, je vais te montrer mon chalutier. Je vais monter un équipage dans quelque temps, c'est quoi tes compétences ? si tu veux, je t'embauche, si tu en as tant marre de te les cailler dans un bateau-usine, je paierai bien, bien mieux que ton salaire actuel, tu touches combien ?

— Un fixe sur les jours de campagne et une commission sur les prises, 3000 € les bons mois, c'est fluctuant.

— Moi je te rajouterai 500 € sans les primes, et t'auras pas à découcher sous les tropiques pendant des mois. Ça se réfléchit non ?

— Pourquoi pas, je suis formé au thonier-senneur et au chalutier-senneur, j'ai en poche les brevets de mécanicien 750 kW de bord et de marin-pêcheur, et j'aimerais à terme devenir lieutenant de pêche.

— Et il pêche quoi ton bateau-usine dans le golfe de Guinée ?

— Pas le golfe de Guinée à proprement parler : les eaux internationales; le thon albacore essentiellement.

— De belles qualifs dis-moi, mécano et marin, rien que ça, pourquoi les deux ?

— Gosse, j'adorais réparer les moteurs de voiture; du moteur auto au moteur bateau y avait qu'un pas, je me disais qu'avec un max de bagages on me recruterait sans problème.

Matéo posa son portable sur la table pour lui montrer son chalutier :

— Il est encore sur cale sèche une semaine, bientôt on le mettra à flot, tu sais où il est ?

Gaspard fut surpris par la question et joua l'étonné en se crispant de façon involontaire. Matéo fixa ses yeux avec insistance et fermeté :

— Si voyons, tu sais, à Paimbœuf.

Gaspard comprit alors qu'il était grillé une seconde fois, la peur lui fit perdre la sensation de son corps, il se leva pour se retirer de la table.

— Rassieds-toi si tu ne veux pas mourir, j'ai des gars dehors qui ont l'ordre de te planter si tu sors seul du casino, rassieds-toi. Je ne te ferai rien, le casino est surveillé.

Forcé de se rasseoir, Gaspard obéit, les sons autour, d'un coup, devinrent lointains.

Matéo reprit la parole :

— Ce n'est pas la cité ici, je ne dis pas qu'on y arrive toujours, mais on essaye de neutraliser les gêneurs comme toi par des moyens non létaux, rassure-toi. Une fois, j'ai voulu retailler à la meuleuse les dents d'un mec, je ne savais pas moi que la meuleuse ne s'utilisait pas comme une fraise de dentiste, je lui ai éclaté la bouche. On ne manque pas d'idées pour faire comprendre aux inconscients de ne pas revenir fouiller dans nos affaires. Un meurtre, c'est une contrainte de plus à gérer et de la tôle à l'arrivée, tu crois pas ? Enlève donc ton bonnet, mets-toi à l'aise.

Sa phrase à peine finie, Matéo d'une main leste lui ôta son bonnet :

— Ouh ! – Matéo humecta son pouce pour le presser fort contre la plaie qui suppurait

légèrement à la tempe – Encore fraîche ta blessure, j'ai ce qu'il te faut, on va soigner ça.

Matéo ordonna à Gaspard de le suivre par un mouvement d'épaule. Crier à l'aide ? Courir comme un fou et appeler la police ? Gaspard aurait aimé se sortir de ce piège de la sorte, mais il jugeait le pari trop aléatoire pour le prendre. Il obéit sans broncher.

Matéo n'avait pas menti, sur le trottoir, deux hommes de vingt ans au plus discutaient le postérieur posé sur une barrière de protection piétonne, il leur fit signe de venir :

— Vous avez ce que je veux ? leur demanda Matéo.

— J'ai dû me taper la pharmacie de garde, râla le blond.

Le métis en perfecto de son côté remit à Matéo un billet SNCF dans son étui.

Allez, accompagnons notre copain sur le quai de la gare.

— Tu préfères pas qu'on le balance dans le canal ? On gagnera du temps, proposa le métis en chemin.

— Arrête tes conneries Réhan, notre ami est sensible, il ne comprend peut-être pas ton humour.

Sous l'escorte de ces mauvais garçons, Gaspard fut amené sur l'esplanade "sauvage" de la gare, limitée, sur un bord, par un cours d'eau canalisé qui se jette dans l'anse étroite du port. Au bout, on voyait le poste d'aiguillage, une motrice et des wagons de fret désaffectés sur des voies de garage. À cette heure-là, l'endroit faisait penser à une friche industrielle, la gare ne reluisait pas d'activité.

Gaspard se mit à imaginer qu'il allait terminer sa vie dans ce canal, tout lui échappait, il attendait fataliste son sort en se raccrochant aux dernières paroles de Matéo.

— Prends cette poche de soins, tu vas en avoir besoin, ce billet, et donne-moi ton poignet, commanda Matéo à Gaspard.

Gaspard ne comprenait pas ce qui lui arrivait, mais comprenait que le règlement de son cas avait été mûrement pensé, il n'opposa pas de résistance.

Il ne vit rien venir, une douleur aiguë d'une lame qui s'enfonce à quelques millimètres de sa rate, la gerbe de sang, son fléchissement, son gémissement étouffé par la surprenante intensité du coup, et ce réflexe de se compresser le trou par lequel il se vidait.

— Normalement je vise juste, c'est pour te dissuader de revenir par ici, tu as bien fait d'arrêter ton journal, ça nous a aidés à te garder en vie, tu as un quart d'heure large pour faire les premiers soins. Après, embarque dans ton train, ta destination finale c'est Paris. Tant que tu n'auras pas fait 300 km, ton bracelet te géolocalisera, on saura te retrouver où que tu ailles. Si tu veux aller chez un médecin, un hôpital ou chez les flics, tu es mort. Ce sera une question de semaines, entends bien.

Dès 300 km, le bracelet n'émettra plus de signal, il se rétractera automatiquement, tu pourras l'enlever, tu nous oublies et nous aussi; tu vois, je ne t'ai pas menti, tu vas vivre, mais sous conditions, bon voyage.

Les deux hommes de main de Matéo lui débarrassèrent le nécessaire de soins : désinfectant, compresses, bandages et antalgiques.

Toutefois, Matéo se rendit compte que son prisonnier, qui se faisait péniblement un point de compression, risquait l'hémorragie si lui et ses hommes ne lui prodiguaient pas les gestes de secours que Gaspard, dans son état, était incapable de se faire correctement à lui-même; il se

ravisa donc, pour s'improviser infirmier avec ses hommes :

— C'est tout ce qu'on peut faire pour toi, va prendre ton train, sans te plaindre, sans attirer l'attention sur toi; passé les 300 km, fais-toi soigner en te taisant, je n'ai rien atteint de vital.

Les trois hommes repartaient déjà en le laissant à genoux sur ce parking pierreux. Autour, à quelques pas, des gens passaient en petites grappes sans se soucier de rien, la brume du soir accentuait l'obscurité.

— Mat, regarde-le, il ne tient pas debout, tu n'as pas appuyé beaucoup la lame ? doutait le blond.

— T'avais qu'à le faire... non, il vacille parce qu'il est blanc de peur.

— Le canal Mat, ça ira plus vite, dit le métis.

— Réhan, si t'ouvres encore ta sale bouche pour dire une ânerie de ce genre, c'est toi que je jette dans le canal. Portez-le sur vos épaules, qu'il ait l'air de marcher normalement, mettez bien vos capuches et fourrez-moi ça dans son wagon, il se démerdera, je retourne jouer, à toute les gars.

— OK Mat, s'empressèrent d'obéir les deux bras.

Oui, la peur tétanisait Gaspard, il se reprit un peu quand, dans ce train de nuit, il fut lâché sur le marchepied de son wagon. Le blond et le métis avaient en effet remarqué que des voyageurs en partance pour Nantes observaient d'un œil attentif leur transfert de charge; ça ne leur plaisait pas d'être ainsi couvés, ils ne montèrent donc pas à bord pour l'installer sur son siège.

Dans la rame de ce vieux train Corail, une trentenaire, qui avait tout vu de son siège, vint apporter sa sollicitude à Gaspard pour l'aider à s'asseoir; chaque pas qu'il faisait lui tirait les intestins et lui provoquait des spasmes.

— Vous allez bien monsieur ? vous transpirez, j'appelle le contrôleur si vous voulez ?

— Non, merci, c'est normal, ça va aller.

Le train ramenait sur Nantes quelques jeunes actifs et retraités en goguette, la voiture de Gaspard n'était occupée que par trois passagers. Dans son état, il ne demanda pas la permission de se coucher sur deux sièges. Il avait très soif, mais moins mal. Il eut peur de regarder la couleur de son bandage. Sous son pull, le pansement auréolait sur un diamètre de moins de dix centimètres, l'artère n'avait pas été sectionnée.

Un quart d'heure après le départ, il appela sa bienfaitrice pour lui demander de l'eau, il prit deux antalgiques de son sachet de médicaments et s'endormit jusqu'à Nantes.

En gare de Nantes, il crut qu'il ne parviendrait pas à se relever. Maintes tentatives pour se cramponner au filet du porte-bagages au-dessus de lui.

Sur le quai, clopin-clopant, il se dirigea d'un pas lent vers sa correspondance TGV.

La douleur n'empirait pas en marchant, il eut même l'impression de mieux la tolérer, ce petit regain de forme le faisait respirer.

TGV de 23 h 30 pour Paris

Après avoir serpenté lamentablement dans les coursives de la rame, il renonça à sa réservation de place par peur de devoir rester assis plus de deux heures dans une posture inconfortable, il squatta un sas spacieux au milieu des valises. Il avala un nouvel antalgique avec

le reste d'eau qu'il avait. Gaspard reprit espoir, la tache de sang n'évoluait pas, à Paris il serait soigné.

Dans le boucan de la dépressurisation des portes, Gaspard, par intervalles, repensait à Matéo Genêt. Sans diplôme Matéo Genêt ? De sa vie, il ne sera jamais distingué d'un diplôme de papier, mais qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire à ce bandit ?

Ses diplômes appartenaient à l'informel : ès réseau, ès truande, ès meurtre. Imbattable dans l'informel. La grâce de Matéo à son égard avait ceci d'humiliant qu'elle le ravalait à un vulgaire désagrément. Il s'était fait piéger sans rien voir venir, par un homme bien plus malin que lui, qu'il avait pris sans discernement pour un imbécile. Il aurait fallu faire plus tôt le distinguo entre Matéo qui jouait à l'imbécile chez Louveau, avec son « ouais m'sieur » finement orchestré, et Mat le cerveau d'un réseau local de contrebandiers.

Son téléphone vibra, Élise, il décrocha :

— Allô, oui Élise ?

— Tu vas bien, ta voix est étrange Gaspard, demanda Élise.

— Je suis dans un train, les gens dorment autour de moi, c'est tout.

— Tu fais quoi Gaspard dans un train ? T'avais pas des démarches à faire pour le dépôt de bilan ? Je te préviens, je ne les ferai pas à ta place.

— Je vais à Bressuire.

— Chez ton cousin Louis ? je croyais que tu pouvais pas l'encadrer cet aristo...

— Tu ne te trompes pas, mais j'ai toujours ma chambre au château, j'ai besoin de repos avant d'aller au tribunal de commerce.

— OK. Dis, tu ne m'avais pas soutenu que la maison ressemblait à une maison ?

J'y suis passée tout à l'heure et rien n'était rangé, tu as même laissé une boîte de cassoulet à demi consommée sur la table, c'est une maison pour gorets que j'ai retrouvée !

— Je rangerai à mon retour Élise, soupira Gaspard.

— Tu rentres quand, on se revoit quand Gaspard ?

Élise en avait marre que leur couple s'enlise, elle était prête à baisser la garde si Gaspard lui envoyait des signaux de vrais changements.

— Je croyais que tu voulais du calme, que tu étais tout à ton agrégation de lettres, je ne voudrais pas être une nuisance pour ta prépa, tu as raison de rester chez tes parents, je...

Gaspard ne termina pas sa phrase, Élise avait raccroché. Il n'avait pas la force de la rappeler pour tout lui avouer, c'était trop dur de s'épancher sur les derniers événements, sur sa condamnation à l'exil qu' un voyou, qui trempait dans un trafic, avait prononcée.

De violents pincements l'électrisaient sur des temps de plus en plus rapprochés, à tel point qu'il finit par vérifier son bandage : la tache de sang grossissait insidieusement. Aux environs de Chartres, le bracelet électronique se desserra de son poignet. Matéo avait beaucoup de vices, mais pas celui de mentir. Ce matériel de pointe, qu'on ne se procurait pas partout, n'était pas à la portée d'un petit syndicat de criminels; Gaspard avait gratté à l'endroit d'une enquête pour meurtre, l'os qu'il avait en fait déterré était un réseau dont il ignorait l'organigramme, l'étendue et son lien avec le meurtre de Chloé Genêt. Devant l'aggravation de sa blessure, Gaspard comprit que son état n'attendrait pas le matin pour avoir des soins plus intensifs. À Montparnasse, il devrait trouver au plus vite une pharmacie de garde. Calvaire d'une marche sous la nef de la

gare : le grand hall, les escalators, les couloirs, l'esplanade.

Le 15^e arrondissement brillait de néons. À minuit passé, l'animation des rues parisiennes surclassait la plus délurée des villes de province à son horaire le plus actif. C'était la chance de Gaspard, on lui avait indiqué une pharmacie rue de la Gaîté. Les deux comptoirs de la pharmacie régulaient à flux tendu des files de malades sagement alignés. Il n'allait pas pouvoir faire la queue comme tout le monde.

— Monsieur, attendez votre tour, s'écria un client qui le voyait resquiller.

Un autre, petit sexagénaire rondouillard, foulard de soie au cou, s'indigna à son tour :

— Vous croyez être le seul à avoir besoin de médocs ! Je poireaute depuis une demi-heure avec des rhumatismes qui me soulèvent le cœur monsieur !

La colère de la clientèle le sommait de reculer, même les plus passifs défoulaient sur lui leur mauvaise humeur. Il prit, malgré sa faiblesse musculaire, la décision d'enlever son pull pour frapper les esprits. Le saignement imbibait le bas-ventre de son bandage, Gaspard s'écroula.

Il reprit connaissance dans l'arrière-salle de l'officine, couché sur une table orthopédique. Une pharmacienne d'expérience, à côté de lui, inventoriait, contre un des murs de la pièce aveugle, des boîtes de comprimés empilées en colonnes. Elle se tourna vers lui quand elle le vit bouger sur sa table.

— Vous vous réveillez ? Le médecin de S.O.S. est passé, il vous a recousu sur cinq centimètres, un peu plus et c'était la septicémie. Votre pansement sera à changer tous les jours, et il y aura un acte de détersion pour la cicatrisation à faire faire par une infirmière. Je vous conseille aussi de vous faire suivre par votre médecin traitant pour contrôler l'évolution de la cicatrisation.

Voilà, il vous reste à nous régler l'acte du médecin, les frais de médicaments et de soins, et vous pourrez repartir, vous vous sentez mieux ?

— Je ne sais pas, je me sens dans un autre monde, lui répondit Gaspard.

— Les effets de la morphine, avez-vous encore mal ?

— Non, pas trop.

— La garde de la pharmacie dure toute la nuit, profitez-en pour dormir un peu. Vous vous êtes battu ? C'est un coup de couteau qui vous a fait ça ?

— Oui, reconnut Gaspard sans détour.

— On n'est pas obligé de faire un signalement, vous n'avez pas la tête d'un délinquant, mais à mon sens il serait plus sage que vous fassiez une déposition dans un bureau de police.

Gaspard acquiesça pour ne pas avoir à s'expliquer sur sa situation. Il se rendormit pour ne se réveiller qu'en milieu de matinée, dans la routine bruyante du réassort des rayonnages de la pharmacie. Son pansement était propre à son départ de la pharmacie, Gaspard se jugeait tiré d'affaire, mais qu'allait-il faire désormais ? L'expatriation à Paris pour complaire au vœu de ce mafieux local était juste un non-sens, revenir à Pornic pour se faire trucider aussi. Fallait tout avouer aux flics, ça, il y songea un instant, avant de se dire qu'il existait certainement un chemin, fût-il étroit, pour faire tomber Matéo Genêt. Il remontait la rue de la Gaîté quand il tomba sur la vitrine d'un barbier-perruquier.

« Pourquoi pas » se dit-il, la ruse, bien que vieille comme le monde, était trompeuse si bien

faite, et puis, sans transformation physique, il courait au suicide de repasser une tête à Pornic. Il entra chez ce barbier-perruquier avec l'intention d'être méconnaissable à sa sortie. Le barbier se plut à faire des essayages de postiches sur Gaspard – son choix finit par se porter sur une fine moustache en accord avec la finesse des traits de Gaspard et des favoris épatés -, lui teignit en roux ses cheveux après les avoir coupés court. Le barbier de la Gaîté travaillait toujours en musique. Quand *la Cabane du Pêcheur* de Cabrel fut joué à la radio, les paroles de ce titre se mêlèrent immédiatement aux pensées de Gaspard. Il eut alors ce drôle de sentiment que l'artiste cherchait, tel un psychiatre qui débrouille à son patient le mécanisme de sa somatisation, à lui ouvrir les yeux sur les secrets de la cabane de Guiscard. Cabrel, sans le savoir, reposait son problème en des mots poétiques et lui associait de nouvelles idées : « *Finally, je brûle de tout savoir, alors viens t'asseoir dans la cabane du pêcheur, y a forcément de la place pour deux, cette route ne mène nulle part...* »

Pour tout savoir il fallait retourner à la cabane, interface d'un trafic mer-terre sous l'étroit contrôle de Matéo Genêt, le deuxième occupant de la cabane.

Le narcotraffic sud-américain ou marocain avait très bien pu se mettre en affaire avec ce petit caïd pour écouler par cette petite pêcherie anodine une fraction de sa drogue.

Ne s'échouait-il pas de temps à autre, sur des points inattendus des plages de l'Atlantique, de drôles de cargaisons, des ballots prohibés ?

Ce qui transitait par la pêcherie était forcément lucratif, il ne voyait pas autre chose que de la drogue – cocaïne, héroïne -, qui avait l'avantage, par sa compacité, de voyager facilement dans des contenants étanches qui pouvaient ensuite être repêchés aisément au carrelet. De quelle façon la pêcherie se faisait-elle livrer ? À quelle fréquence ? Il le découvrirait qu'en planquant inlassablement à la cabane. « Madame Estane ! ouvrez-moi votre porte, j'ai besoin d'un toit, ce sera lui ou moi. Et toi Chloé ? le soir où tu trouvas la mort, tu fuyais Marc ou tu courais pour autre chose ? Tu t'es réfugiée chez Ducamp ou Guiscard ? Ne dis rien, je devine, et je saurai, je saurai parce que cette affaire m'a dévoré de l'intérieur et que je ne cherche qu'à la faire éclater par tous les pores de ma peau. »

XI

Trois jours plus tard, à Pornic, sur la corniche...

— Ouais, ouais, minute, minute, bon sang ! Vous êtes qui monsieur ? C'est pour quoi ? demanda d'une voix bougonne madame Estane, pied de guerre sur le perron.

Un rouquin tiré à quatre épingles n'avait pas attendu son accord pour ouvrir le portillon de son jardinet.

— Retournez d'où vous venez ! Je vais appeler les flics, commençait à s'affoler la vieille dame.

— Mademoiselle Estane, c'est Gaspard du Fanal de Jade, adjurait-il.

— Gaspard ? se ressaisit une madame Estane incrédule, tu as pris quoi sur la tête pour venir me voir en rouquin mirliflore ?

— J'ai un service urgent à vous demander, il en va de ma vie.

— Vous avez tous des services à me demander ! à plus de quatre-vingts ans je mériterais bien qu'on me fiche la paix ! râlait la vieille dame. Allez entre, on dirait qu'on te traque comme une bête.

— Je ne te présente pas le salon, que t'arrive-t-il donc ? J'ai fait le compte des journaux que tu me dois, tu es à cinq jours de carence si je te fais cadeau des éditions spéciales, il repart quand le journal ?

— Le journal est mort madame Estane, je vous rembourserai l'abonnement au prorata des jours lésés.

— Ce n'est pas ce que je te demande, je veux mon journal ! se fâchait madame Estane.

Qu'avaient toutes ces personnes âgées à s'enticher de feu le Fanal de Jade ? Quand tout allait bien, il pensait qu'on lisait le Fanal par-dessus la jambe, fallait croire qu'il se trompait.

— Mademoiselle Estane, Marc Louveau n'a pas tué Chloé Genêt, le meurtre est lié au trafic de contrebande qui se déroule sous vos fenêtres, dans la cabane de Guiscard, c'est son petit-fils qui tient le réseau criminel. Matéo Genêt a juré ma mort si je me repointais à Pornic, c'est pour ça que vous me voyez métamorphosé, j'ai besoin de votre aide, que vous m'hébergiez le temps que je trouve le moyen de le coincer. Je vous paierai 50 € la nuit, je serai votre aide-ménager, dites oui ou je suis mort.

Madame Estane n'aima pas la gravité avec laquelle Gaspard avait livré ses vérités. Elle dut s'asseoir sur son canapé deux places Chesterfield dont le rembourrage à plumes ressortait par endroits.

— Gaspard, mon garçon, Marc Louveau est passé aux aveux, il s'est dit coupable du meurtre de Chloé Genêt, il ne supportait pas l'idée qu'elle mette fin à leur relation, tout le monde le sait à Pornic.

— Ce n'est pas vrai madame Estane, je découvrirai pourquoi Marc Louveau s'accuse à tort du meurtre de Chloé Genêt.

— Mais ton histoire me fait peur, ça va me retomber dessus Gaspard.

— Pas si vous faites ce que je vous dis, je connais aujourd'hui mon adversaire mieux qu'il ne me connaît, je vous ferai courir aucun risque ; à ce propos, il ne faudra dire à quiconque que vous me logez, surtout pas aux condés, y a chez eux au moins un ripou, un homme à la solde de Matéo Genêt, qui faisait partie de l'enquête de terrain qu'ils ont conduite depuis votre domicile, vous savez, celui avec lequel je me suis écharpé, qui voulait me virer de chez vous.

— Tu sais me rassurer, félicitations.

— Je suis transparent, vous le savez.

— Mais comment je fais pour te loger dans ma modeste bicoque ? j'ai qu'une chambre à l'étage, la mienne, tu ne pourras même pas dormir dans le canapé, il va te saucissonner le dos.

— Ce n'est pas votre canapé qui me saucissonnera le premier si vous me faites dormir dehors, soyez-en sûre. J'ai mon du duvet avec moi, je peux dormir sur n'importe quel sol, ne vous inquiétez pas.

— Ah ! dans quels mauvais draps tu t'es fourré encore, je vais faire un café.

D'un pas traînant, mais nerveux, elle alla dans sa cuisine rustique pour faire une cafetière. Alors que Gaspard goûtait au soulagement d'être à l'abri de toutes les antennes de Matéo Genêt, elle se retourna brusquement, comme pour dire à Gaspard qu'il y avait un os dans son plan de repli :

— Eh ! Où ai-je la tête ? mon aide-ménagère rapplique dans une heure pour les repas et le ménage. Elle va forcément te trouver dans ma maison, tu as bien dit que personne ne devait savoir que tu es là ?

Gaspard ne se décomposa pas :

— Oui c'est vrai, mais votre aide-ménagère ne me rattachera à personne non plus, vous n'avez pas un grenier ?

— C'est sombre là-haut, couvert de toile d'araignée, tu vas rester trois heures dedans !

— S'il le faut, merci de me servir mon café, je vais me ménager un petit coin là-haut en attendant, j'aurai de quoi lire, ne vous inquiétez pas.

À l'étage, il vit qu'une trappe avait été pratiquée dans le plancher du grenier. Des meubles, des vieux bahuts sous draps, des tableaux empoussiérés, des miroirs écaillés et fêlés hantaient la sinistre mansarde, qu'un velux aménagé, dans le toit incliné, n'ajourait plus tant le sel marin avait croûté la vitre. La présence de ce velux donnait des idées à Gaspard; de l'extérieur, il n'avait pas fait attention à cet accès au toit, car les lichens, les mousses et la couche grise de sel accumulé avaient uniformisé la surface du toit d'une pellicule verdâtre. En poussant dur, il décolla le sel du joint de la lucarne et se hissa sur la pente du pignon.

C'était casse-gueule; le faîtage en zinc, seul, constituait pour les mains de bons appuis. Les petites ardoises n'avaient quant à elles vraiment rien de rassurant, les pieds ripaient à chaque essai, le tapis de mousse mouillé d'embruns ne donnait vraiment pas envie de s'attaquer à la déclivité du toit.

Pourtant, ça valait la peine d'atteindre la souche de cheminée qui était à un peu plus de sept mètres du velux. Après quelques instants de réflexion, il en vint à la conclusion qu'il ne pourrait avancer qu'à la force des bras le long du faîtage; il aurait alors le corps à la perpendiculaire du toit, les crochets d'ardoise risqueraient de le griffer, ce serait une vraie épreuve de commando

marine sans filet de sécurité.

Sur ce petit parcours, il n'aurait pas le droit de temporiser, auquel cas il perdrait ses forces : la tétanisation le ferait chuter. Il entendit du toit madame Estane lui crier que son café était chaud, mais c'était trop tard : place à l'essai, à l'épreuve des échelons horizontaux d'un parcours sportif.

Il se fit une représentation mentale, avant de faire un saut en extension pour se saisir de la gaine en zinc du faîtage. L'escalade du toit se fit en réalité sans mal, il ne lui fallut qu'une poignée de secondes pour se jucher sur le mitron du conduit. Incroyable : le mètre cinquante de la bouche de cheminée en pierre lui dégagait la haie des thuyas, ses yeux plongeaient sur les deux cabanes et leurs pontons. Ce Casanova des Plombs de la Source marquait un point, son observatoire était parfait pour la nuit.

Au moment de redescendre, il vit l'aide-ménagère qui fonçait trotte-menu vers la porte d'entrée, pour rendre sa prestation de ménage. Elle ne l'avait pas vu. Il fit le parcours inverse avec agilité et se lança dans un ménage feutré de ce qui allait être son séjour pour quelques jours, pensait-il. Au terme des trois heures de prestation de l'aide-ménagère, il redescendit pour remercier encore et encore madame Estane de son hébergement.

— Je n'en connais pas deux comme toi Gaspard. Étant donné que je n'ai pas à te prévoir de literie et de linges, tu me paieras 20 € la nuitée, j'ai pas envie de te faire raquer comme les gendarmes.

— J'ai dit 50 €, restons sur ce prix madame Estane. En fait, le grenier mansardé me convient parfaitement, j'ai déjà commencé à le remettre en état, maintenant je vais le nettoyer à fond.

— Tu plaisantes, tu vas te cailler les meules, il y fait froid comme à la morgue, t'es pas bien !

Il la serra dans ses bras avec affection. Au dîner, fait d'une soupe aux oignons, carottes, pommes de terre et de tartines de fromage à tremper, madame Estane se rappela qu'elle avait les clés de la cabane de Ducamp en gardiennage :

— Ça fait quatre jours de ça, il est venu sonné à ma porte avec un drôle d'air, il ouvrait à peine les yeux et ses lèvres tremblaient quand il parlait : « Je vous donne mes clés si jamais un jour je reviens ... je n'en sais rien, je dois partir, merci de veiller sur elle. »

Gaspard reposa la carafe d'eau et songea : Ducamp avait été condamné au même bannissement que lui, Matéo Genêt avait juste adapté son mode opératoire, il détestait Ducamp pour le mal qu'il avait fait à son grand-père. Depuis longtemps, Matéo Genêt rêvait de lester l'ennemi juré de son père dans un sac pour le faire crever dans l'océan, ça ou une autre méthode d'élimination, combien de fois Guiscard avait-il dû retenir la fougue homicide de son petit-fils ? On ne touche pas à la légende familiale de la pêche, on le sert servilement jusqu'à sa mort; au lieu de ça, toutes ces années à voir son idole de grand-père s'abaisser devant son bourreau, lui laisser l'usufruit d'une cabane qui n'était pas à lui. Insupportable, intolérable pour Matéo Genêt. Lui faire porter le meurtre de sa sœur n'avait pas marché, le tuer c'était trop tard, l'exil forcé comme dernière option sur la table. Ce jour était arrivé, Ducamp avait foutu le camp.

— Vous y êtes allée dans sa cabane depuis qu'il vous a confié ses clés ?

— Ah non, pas le temps, faut que je m'organise.

— N'y allez pas madame Estane, lui conseilla Gaspard.

— Comment ça ?

— Matéo Genêt va reprendre son bien, cette cabane n'a jamais appartenu en propre à Ducamp.

— Matéo Genêt ? Quand tu en parles, on lit la peur sur toi. Je le croise des fois sur la promenade, il me dit toujours bonjour, il n'a pas l'air méchant.

— Landru non plus n'avait pas l'air méchant ; vous avez échangé avec la façade respectable de sa personnalité. Matéo est un criminel, comme je n'en avais jamais rencontré dans ma vie. Ne vous mettez pas inutilement en danger. Matéo concevait depuis son enfance le projet de laver les affronts qu'avait subis son grand-père, Ducamp s'en tire bien, je crois qu'avant qu'il monte son business, il lui prévoyait un autre sort.

Madame Estane avait la tête farcie de cette histoire qui lui avait fait grimper sa tension, elle déclina sa soirée radio dans son Chesterfield. Gaspard monta au grenier, il avait eu beau briquer le plancher, épousseter les meubles entreposés, le lieu restait sinistre ; les arachnides nichés dans les anfractuosités de la mansarde n'attendaient que le sommeil de Gaspard pour de nouveau courir partout, dans cette merveilleuse nurserie d'insectes à boulotter.

L'excitation était forte d'aller prendre son quart sur le sommet du conduit de cheminée. Et dire qu'il s'était vu enquêter avec son stagiaire jusqu'à la fin de son stage. Si les événements avaient tourné différemment, Luc-André aurait planqué ce soir à ses côtés, ici, dans ce grenier, c'eût été plus galvanisant et rassurant. Mais Luc-André avait cessé d'y croire brutalement, de croire aussi en lui. Gaspard comprenait à distance ses réactions, celles d'un gars qui ne disait pas non à un peu de magie et d'aventure, mais qui avait besoin avant tout d'un vrai cadre, d'un vrai tuteur à quelques mois d'entrer dans le journalisme. En place sur le mitron de la cheminée, Gaspard scruta avec des jumelles à vision nocturne l'activité des cabanes. Ce fut le calme plat toute la nuit.

Toute la semaine, il alterna nuit de veille entrecoupée de petits sommes et nuit de plein sommeil. Sans aucun résultat. Élise avait demandé d'enterrer la hache de guerre au plus vite par SMS, il s'y était montré favorable dans quelque temps. Elle le croyait toujours chez son cousin Louis, de la branche aînée des La Rochejaquelein.

La même soupe avec les mêmes tartines ritualisait le repas du soir, et lorsque Gaspard fit la sottise suggestion de varier un peu la carte du soir, il s'entendit dire que « la soupe génère des centenaires ».

De jour comme de nuit, il ne voyait jamais de mouvements quand il prenait un tour de garde, que se passait-il ? Guiscard lui-même ne s'arrêtait plus à sa pêcherie pour lancer ses lignes. L'impasse. Devoir dire la vérité à Élise, et refaire sa vie ailleurs avec ou sans elle ? Il assumerait.

Puis un jour, vers 22 h, ses jumelles tombèrent sur le boiteux Guiscard, accompagné d'un jeune métis en bandana qui l'aida à passer le ponton glissant.

— L'homme de main de Matéo, j'avais donc raison ! dit-il.

Le métis plaqua une petite échelle sur le seuil de porte de la cabane. Il décrocha successivement les deux drapeaux du toit qui regardaient le rivage et auxquels on avait facilement accès dès lors qu'on s'élevait un peu du plancher, puis ils firent immédiatement demi-tour. Gaspard était déçu. Il s'était trop vite vu mitrailler au téléobjectif la preuve d'une réception de marchandise illicite. Rien de tout ça, en dix minutes ils avaient quitté le lieu. Le guet infructueux de ces derniers jours avait raison de son obstination ; frigorifié sur sa cheminée, tel

un rapace affamé à l'affût d'une proie, il s'envolait dans sa tête pour un exil définitif.

Il refit le chemin à l'envers : à force de peser de tout son poids sur la moulure du faîtage, il l'avait recourbée avec ses bras jusqu'à lui faire perdre toute linéarité. On eût dit qu'un dégât de tempête avait sévi. De retour au grenier, le dépit le fit encore réfléchir :

« Si un homme de Matéo débarque à la cabane, c'est bien qu'il y a trafic ? Pourquoi n'y sont-ils restés qu'une dizaine de minutes alors ? »

Et il finit par comprendre. Gaspard, dans son grenier sombre et froid, revisionna sur son appareil photo numérique ses deux derniers clichés où l'on voyait Réhan, le métis qui affectionnait le canal pour se débarrasser des gêneurs, changer les drapeaux du toit de la cabane de Guiscard. Ces pavillons avaient valeur de codes pour la marine marchande : le langage des bateaux en détresse ayant un besoin urgent d'informer les bateaux des environs sur le caractère d'une manœuvre. Leur usage en avait été détourné. Le procédé, loin d'être nouveau, avait berné tout le monde : lui comme les enquêteurs. Qui aurait pu suspecter que la cabane communiquait via ces petits pavillons avec des livreurs d'outre-Atlantique ou d'outre-Méditerranée ? En passant devant, on se disait naïvement que ces petits drapeaux apportaient une note de déco à la cabane de Guiscard, une petite touche de personnalisation de marin... grosse erreur.

La combinaison des pavillons de cercle noir sur fond jaune et de la croix jaune sur fond rouge signifiait « ne vous approchez pas » ou « restez à l'écart ». Gaspard possédait la preuve en photo que ces pavillons aux airs innocents avaient été intentionnellement remplacés, dans le dernier quart d'heure, par une autre combinaison de pavillons à la teneur sémantique bien opposée. En effet, la combinaison du pavillon de carrés imbriqués - un petit carré blanc dans un carré bleu - et de celui semblable au drapeau écossais - la croix oblique sur fond bleu - dispensait le message suivant : « Suivez-moi ».

Par analogie d'approximation, n'était-ce pas une façon de dire que la voie était libre ?

Ces infos, Gaspard les avait extraites d'un manuel numérique de marine marchande sur son téléphone, dans le demi-clair de lune de la lucarne.

Il y aurait du transit très prochainement, se convainquit-il. À quelle date ? il n'avait aucun moyen de le savoir. Sauf peut-être s'il veillait toutes les nuits. Au prix d'un risque fou, car veiller plusieurs heures sur sa conduite lui faisait courir à cette hauteur une chute mortelle par endormissement. Il n'aurait d'autres possibilités que de se sangler les nuits prochaines. Il faudrait encore s'équiper.

Le lendemain, il s'échappa de Pornic pour s'acheter un équipement rudimentaire de couvreur.

Sur le toit, les pattes du chapeau de cheminée étaient comme scellées dans la pierre, elles faisaient bloc avec la structure, Gaspard pouvait donc en toute confiance arrimer le mousqueton de son baudrier à l'une de ces pattes.

À pendouiller en harnais d'escalade sur sa cheminée, Gaspard avait l'impression d'être un nid de cigogne, il repensait à Élise et ses cigognes pour l'aiguillonner à livrer les jours de paresse.

Que dirait-elle à le voir ainsi perché sur une cheminée, en compagnie de mouettes au poil sur leurs reposoirs ? La pragmatique Élise. Les cinq nuits qui suivirent ne donnèrent encore rien, il avait reçu quelques offrandes fientées d'oiseaux de mer, qui trouvaient peut-être son squat un peu long, et pris un grain qui en aurait découragé plus d'un; ses mains étaient griffées et rougies par ces parcours sans fin sur le toit qui excédaient madame Estane au moment de se coucher.

Enfin survint la nuit de la livraison par la mer. D'abord, il entendit un faible bruit de zodiac. Dans le noir profond, l'infrarouge fit des miracles: quatre hommes avaient ouvert la cabane, en étaient ressortis une heure plus tard. Gaspard, concentré, ne les lâchait pas d'une jumelle. À l'entour, le point de vue qu'offrait cette cheminée qui ne tirait plus depuis des années était formidable.

Les quatre hommes finirent leur marche à l'accueil de la thalasso, à quelques centaines de mètres de là. Il vit la porte du sas d'entrée s'ouvrir. Et ces quatre hommes de disparaître.

Mais si la thalasso servait d'entrepôt à la contrebande de Matéo, c'est que, d'une manière ou d'une autre, Marc Louveau avait été impliqué dans ce trafic, et qu'aujourd'hui encore des membres du personnel de la thalasso, mouillés depuis le premier jour dans cette organisation, continuaient les affaires sans trop s'en faire. Les photos étaient dans la boîte, Gaspard n'aspirait plus qu'à des dodos ininterrompus au chaud.

XII

Le lendemain matin,

— Eh ! Gaspard, tu n'avais pas dit que tu laverai les toilettes ? lui dit de but en blanc madame Estane.

— J'ai dû le dire en effet.

— On ne se paie pas de mots chez moi, allez ! Prends ton courage à deux mains.

Tandis qu'il récurait à la brosse la fosse des toilettes, Gaspard se transportait en esprit dans tous les lieux qu'il connaissait de la thalasso. Il y en avait tant. Tous ces locaux techniques qu'il ne connaissait pas et qui constituaient à l'évidence de merveilleuses caches : les réserves alimentaires, les frigos, les caves, la chaufferie, les remises des jardiniers. Tous ces endroits interdits d'accès au public étaient susceptibles pour Gaspard de renfermer de la contrebande planquée quelque part.

Il réalisait que sa chance de subtiliser le butin de Matéo était proche de zéro. Cependant, il se focalisa sur un souvenir qu'il lui paraissait bon d'exploiter : « Je tente, je n'ai que ça, si j'ai une chance d'intercepter un échantillon de leur marchandise c'est maintenant. Sinon, j'ai ces clichés, mais ce n'est pas suffisant. »

Tout de rose vêtu, ce rouquin aux rouflaquettes saillantes se présenta à l'accueil de la thalasso pour un pass bains en balnéo à 15 €.

Il prit l'escalier en colimaçon du hall qui desservait la partie hôtelière de la thalasso, elle s'ordonnait autour d'un clos de verdure ornementale. Dans le petit atrium, le comptoir administratif en arc tapotait des bruits d'ordinateur avec le sourire de gens conscients de travailler dans un cadre enviable : toute la semaine c'était vue sur mer.

Dans le vestibule du vestiaire, Gaspard s'adressa à la lingère pour avoir un prêt de peignoir. Elle était occupée à programmer ses lave-linges pour renouveler le stock de peignoirs et de serviettes en service.

— Oui monsieur, je suis à vous, tenez, pensez bien après usage à nous reposer tout le linge prêté dans ce bac. On fait encore confiance à la clientèle, mais ça ne durera pas. Des sans-gêne croient que c'est cadeau à la fin de leur séjour ! se confia la lingère.

— Et c'est tout ? demanda préoccupé Gaspard.

— Bah oui monsieur, ne me regardez pas comme ça, je n'ai jamais mangé personne, rit-elle.

Il partit se changer dans le vestiaire. Il se déchaussa la mort dans l'âme, son unique espoir s'envolait.

— Monsieur, lui dit la lingère qui venait de faire le tour de son comptoir sans qu'il ne s'en rendît compte, j'ai oublié de vous dire que les casiers 7 et 12 sont réservés au personnel, mais vous le saviez peut-être déjà ?

Gaspard la remercia d'un hochement de tête.

Puis il se rendit au casier 7. Devant le pavé numérique de la consigne automatique, il incanta

ces paroles : « Allez Matéo, fais-moi la démonstration qu'une intelligence sans diplôme a ses limites, tes superstitions de marin te possèdent, te rendent-elles aussi imprudent ? »

Le ressort du casier 7 se détendit d'un coup sec et mat après qu'il eut entré le code à quatre chiffres.

C'était à peine croyable, Gaspard comprimait sa joie d'avoir débloqué le casier. Autour de lui, les enfants d'un aimable couple se chamaillaient.

Au moment où il ouvrirait le casier, la mort galoperait peut-être encore à ses trousses.

« Gaspard, se dit-il, sois prêt à battre tous tes chronos. »

Il ne chargea qu'un petit quart de ces briques molles, protégées par de l'adhésif multicouche, qu'on avait rangées avec minutie dans le casier 7. Son sac à dos attelé, il redonna à la lingère, surprise, le peignoir propre.

— Votre thalasso, c'est le pied, ne changez rien, lui dit-il avant de prendre congé.

Personne ne lui courut après, il avait soutiré la contrebande d'un syndicat du crime au nez et à sa barbe, avec la seule force de sa détermination à mettre fin à son absurde bannissement.

Chez madame Estane, il prit la décision d'informer Louveau de l'avancement de son enquête, il avait, à ce stade, besoin de rencontrer son fils, il n'éluciderait pas l'affaire du carrelet sans un coup de pouce de ce dernier.

XIII

Le rendez-vous eut lieu dans le bureau de Louveau au Y. Matéo Genêt était absent, parti pour deux jours en tournée dans le Grand Ouest : de nouveaux franchisés ouvraient boutique à La Rochelle et Saint-Malo.

Louveau fut abasourdi par les révélations de son protégé, plus encore par les preuves matérielles qu'il lui fournissait : les sachets de cocaïne le rallièrent aux thèses de Gaspard. Il en retirait même une certaine fierté d'avoir cru en lui quand il était dans le ruisseau.

— Comment comptez-vous faire pour innocenter Marc ? lui demanda Louveau, le cœur plein d'espoir, et puis, reprit-il, vous ne pouvez pas garder bien longtemps cette drogue sans qu'elle ne vous éclabousse vous-même.

— Évidemment, le temps me presse. Je dois vous prévenir M. Louveau, si je parviens à faire sortir de prison votre fils, il risque d'y retourner assez vite pour son rôle dans ce trafic. Celui-ci n'a pas pu se mettre en place sans sa participation, ce trafic de drogue ne fait que lui survivre, il prendra aussi cher, moins, c'est sûr. M'arranger une visite dans sa prison, c'est possible ça ? il le faut.

— Maintenant que l'affaire retombe, je devrais pouvoir faire jouer quelques relations pour vous obtenir un permis de visite provisoire, je vous ferai passer pour un de ses amis, vous êtes dans les mêmes âges. Il a été écroué à la maison d'arrêt de la Roche-sur-Yon.

— Vous pensez me l'obtenir sous quel délai ?

— Je ne sais pas, je ferai tout pour raccourcir le délai.

Louveau déplaça sa chaise à roulettes à l'extrémité de son vaste bureau, il se courba pour ouvrir une petite chambre forte à molette, il en sortit une grosse liasse de billets de 200 €, et il la présenta à Gaspard :

— Tenez, prenez ces billets, modique acompte pour vos honoraires d'enquêteur.

— M. Louveau, se récria Gaspard gêné par la somme, M. Louveau, vous êtes fou, y a combien ? Je ne peux pas accepter.

— C'est vous qui êtes fou, fou d'avoir pris ces risques pour cette enquête, ces dix mille euros, je vous le dis, ne sont qu'un commencement de salaire, nous contractualiserons les prochains.

— M. Louveau, bafouilla Gaspard qui n'avait jamais vu autant de billets sur une table.

— Allez, vous êtes bien détective ? le charria Louveau.

— M. Louveau, je ne vais pas pouvoir rester à Pornic, je vais me prendre une chambre d'hôtel à La Roche-sur-Yon dans l'attente du permis de visite.

— Passez au secrétariat pour qu'on photocopie vos papiers d'identité, c'est nécessaire pour les formalités administratives de visite en prison; et ne vous privez pas, louez une suite dans le plus bel hôtel de la ville.

— Ça va me changer de mon grenier.

— De quoi ?

- C'est une longue histoire M. Louveau. J'aurais un dernier service à vous demander.
- Si c'est dans mes cordes...
- Ma voiture n'est plus en très bon état, vous pourriez me prêter une voiture ?
- Secrétariat, les filles vous conduiront au parc de la flotte, y a trois C4. Pas mal votre nouveau look capillaire, toutes les couleurs vous vont M. de La Rochejaquelein.

Sur la route de La Roche-sur-Yon, Gaspard retrouva un peu de légèreté, qu'il avait perdue depuis qu'Élise avait changé d'adresse, il chanta de bon cœur, sans rabat-joie à son côté pour lui dire d'arrêter : « *Le soir tombait de tout son poids au-dessus de la rivière, je rangeais mes cannes, on n'y voyait plus que du feu.* »

Les étendues vides de la Vendée des terres lui faisaient oublier par moments Matéo Genêt.

Les champs nus, coupés de haies, se déroulaient sous ses yeux dans le même paysage monotone.

« Et si je faisais courir un risque à Élise ? Matéo par deux fois m'a doublé. »

Ce pays rural enclavé lui donnait le cafard d'Élise, il cherchait à lui prouver sa valeur au-delà même de ce qu'elle recherchait en lui, pourquoi avait-il tout compliqué ? Il n'était pas promis aux hautes destinées, et ce n'était pas un problème après tout.

En matière d'enclavement, la petite ville de La Roche-sur-Yon s'érige en modèle. Bâtie en place forte par Napoléon pour se prémunir d'une nouvelle insurrection des Vendéens, que la levée en masse de 1793 avait chauffés à blanc, La Roche-sur-Yon présente les caractères d'une ancienne ville de garnison ex nihilo : place d'armes, casernes et rues orthogonales.

Paradoxe de l'histoire, ses habitants finirent par la concevoir comme un bastion de leur identité vendéenne alors que les intentions premières du pouvoir impérial avaient été de mater leurs inclinations royalistes à partir de cette verrue urbaine, de "pacifier" la Vendée pour que ne revînt jamais le spectre de la guerre civile. « Faites que votre pentagone fonde la Vendée dans le creuset de la nation, c'est une nouvelle ville préfectorale que vous avez à bâtir », auraient pu s'entendre dire de Napoléon les deux architectes en chef de cette ville nouvelle.

La Roche-sur-Yon a donc la beauté d'une ville d'ingénieurs de Ponts et Chaussées, toute militaire et géométrique.

C'est au Mercure que Gaspard posa ses bagages ; toutes ces nuits dans le grenier de Madame Estane à regretter son bon matelas King Size l'obligèrent à se réparer. Dans l'intervalle de sa visite de prison, Gaspard poussa la porte d'un détaillant en électronique grand public du centre-ville, spécialisé dans le high-tech numérique. Le commerçant mettait en avant, dans sa boutique, le fin du fin de la miniaturisation : de la petite caméra GoPro à l'ordinateur portable léger, réduit et fin comme une feuille.

Le commerçant, moustachu, sans âge, à la ligne pataude, avait la tête d'un professionnel à refaire une étude de marché pour rouvrir ailleurs :

- Vous recherchez un produit en particulier monsieur, je peux vous renseigner peut-être ?
- Je recherche un enregistreur numérique, le plus miniaturisé possible.
- D'accord, j'ai pour vous ce modèle-ci en vitrine, il dérive d'une gamme d'enregistreurs

conçus pour les services du Renseignement intérieur français.

— Rien de moins.

— Bien sûr il est moins performant, il capte les ondes sonores dans un moindre périmètre. De mémoire, il enregistre les sons avec une bonne netteté jusqu'à cinq mètres, mais c'est un bijou, voyez son prix. Puis-je savoir quelle utilisation vous comptez en faire ? C'est pour vous dire si cet enregistreur miniaturisé sera adapté ou non à votre usage.

— Espionnage industriel monsieur, non je plaisante, je veux savoir si ma femme me trompe, tout simplement, je suis en instance de divorce.

— Délicat, un conseil, regardez ce que dit la loi, l'espionnage privé est interdit, maintenant vous êtes le client... Ma charte déontologique me commande de vous en avertir, le client doit toujours être bien renseigné avant de conclure un achat.

— Dans les cas de divorce, il existe des jurisprudences. Les tribunaux n'y trouveront rien à redire. Merci.

— Dans ce cas. Sa fonction à commandes vocales va vous plaire, c'est pour ça que ce petit bijou technologique est aussi cher, je vous montre ? dit le commerçant sûr de son effet.

Le commerçant moustachu devenait patelin, bavard, cherchant à tout prix à sympathiser avec Gaspard pour réaliser sa vente. Il avait rempli son devoir d'information, haro sur la vente désormais :

— Vous savez, je ne vends que ce qui se fait de meilleur sur le marché de l'électronique et de l'informatique, je teste tout, on ne me retourne jamais aucun produit pour défaut. Que du bon chez moi, que du je-te-simplifie-la-vie. Vous comprenez, vous, ces gens avec leurs peurs millénaristes sur le progrès technique ? On n'entrave pas sa course, on l'accompagne ou l'on se marginalise ; l'aspirateur à votre gauche, oui, oui, cette boîte ronde en forme d'enjoliveur : c'est un aspirateur, on dirait pas comme ça ? Eh bien, il marche tout seul, programmé pour détecter la poussière, demain on le commandera par le simple pouvoir de la pensée, formidable ?

— Formidable, mais comment ?

— Grâce aux implants cérébraux, c'est en cours de tests dans des industries de haute technologie de la Silicon Valley, ça marche déjà très bien sur les animaux.

— Ce n'est pas un peu dangereux pour le cerveau ? Pour mesurer les effets chez l'homme, s'assurer de leur innocuité, ça prendra plus de temps que pour les animaux, non ?

— Ah, vous êtes frileux, rit-il, heureusement qu'on n'est pas tous réticents, je vais direct m'en faire implanter s'ils cherchent des volontaires pour des tests ! s'enflammait le vendeur.

— Y a peut-être des cerveaux moins à risque que d'autres en effet.

— Alors, on teste ce bijou ?

— Formidable, lui répondit Gaspard.

Le commerçant déballa avec un soin d'antiquaire l'enregistreur numérique qui ressemblait à une puce rectangulaire bardée de leds miniatures, avec sur le côté un port USB.

— Vous aurez besoin d'une aiguille monsieur pour le mettre en marche, et de presser le bouton de ce logement, il est si petit qu'on ne le voit pas, il se recharge sur un simple ordinateur, autonomie 15 heures, ça laisse le temps de voir venir. Une fois en marche, toujours avec votre aiguille, en appuyant cette fois-ci sur le bouton du bord opposé, celui des leds vertes, vous coderez un mot qui, par la reconnaissance vocale, déclenchera aussitôt l'enregistrement des sons

environnants, formidable ?

— Formidable.

— Je ne sais pas, disons : « Progrès », proposa le commerçant... voyez, bon, je le déprogramme à votre tour.

— Je peux choisir n'importe quoi ?

— N'importe quoi du moment que le mot ne dépasse pas cinq syllabes et qu'il est audible. Si le programme l'invalidé, la led rouge ici clignotera trois fois. Il vous faudra recommencer. Pour stopper l'enregistrement en cours c'est la même chose, vous aurez à encoder ici l'identifiant sonore.

— Allez, n'importe quel nom qui me vient comme ça à l'esprit, euh... ducon. Ça marche en effet, formidable, je vous le prends.

— Super monsieur, on passe en caisse, se frottait les mains le vendeur qui venait de refourguer un mouchard de pointe à 2000 €.

Trois jours s'écoulèrent au Mercure, aux frais de Louveau, avant que ce dernier ne le rappelle pour lui apprendre que sa visite au parloir avec son fils était arrêtée pour 14 h ce jour.

Gaspard resta une heure dans le salon wifi du Mercure, pour imprimer un document et recharger son enregistreur miniaturisé. Il avait cousu une petite poche dans la doublure de son col pour le cacher derrière sa nuque, le vendeur lui avait certifié qu'il passerait les portiques de sécurité sans souci.

La maison d'arrêt avait été construite en bordure des rues en damier de la ville, au nord, tout près de la place Napoléon ; Gaspard arriva en avance.

Retranchée derrière son mur d'enceinte, la prison enferme dans son quadrilatère à quatre niveaux, à la pierre austère, moins de cent détenus. Malgré ce faible nombre de détenus, la surpopulation carcérale avoisinait les 220%. L'accueil de Gaspard, par le personnel pénitentiaire, fut très protocolaire : il déposa à la consigne tout ce qui était non autorisé, se conforma à une brève palpation sans suspicion préalable.

Après quoi, on le guida vers les box du parloir : des bocalux séparés en leur milieu par un plexiglas. La gardienne, une jeune femme forte, au langage trempé, lui fit savoir que Marc Louveau serait amené au parloir dans les dix minutes.

Tout était anxigène dans cette petite cellule de rencontre blafarde. Il doutait de pouvoir faire parler Marc Louveau ici, d'autant que la gardienne l'avait prévenu : leur échange, sans être mis sur écoute, serait surveillé par moments afin de s'assurer que leur discussion ne glissât pas sur le terrain de sa mise en examen.

Puis entra Marc Louveau, qui n'affichait aucun enthousiasme à prendre place dans le box.

La lueur des affaires brillait dans ses yeux comme elle brillait dans ceux de son père. Si son crâne se dégarnissait prématurément, ses beaux traits et sa corpulence équilibrée en faisaient un bel homme, qui avait dû aimer parader dans de beaux costumes lorsqu'il dirigeait la thalasso.

Une voix commandeuse grésilla dans le haut-parleur du box :

— Deux heures à compter de maintenant messieurs.

Louveau baissait la tête sur sa chaise et regardait ses pieds. C'était mal parti.

— M. Louveau, j'ai convaincu votre père de la nécessité de vous rencontrer.

Louveau coucha sa tête sur le rebord de sa tablette, la fin de non-recevoir était très claire. Vingt minutes passèrent. Les deux hommes étaient mutiques. Un son, qui faisait penser à un bruit de corne de brume étouffée, introduisit la voix de la gardienne, en surveillance passive dans la guérite contiguë à leur box :

— Monsieur, le détenu ne manifeste aucun entrain à vous parler a priori, voulez-vous vraiment poursuivre la visite ?

— Oui madame, l'informa Gaspard.

— Très bien, soupira-t-elle.

À chaque fois que la gardienne prenait la parole, le petit son caverneux se faisait entendre, c'était comme un cliquetis qui ouvrait un canal de communication.

L'écoute attentive de Gaspard avait identifié les moments espionnés de ceux qui ne l'étaient pas. À la moitié du temps, la gardienne se fatigua de ce face-à-face silencieux ; de toute sa courte carrière, elle n'avait jamais assisté à une visite aussi surréaliste : tout le monde perdait son temps.

Elle quitta cinq minutes son poste pour se faire une boisson chaude.

C'est cet instant que choisit Gaspard pour tenter un électrochoc sur Marc Louveau.

— M. Louveau, vous êtes innocent, je le sais. Il m'est hélas impossible de vous en faire la démonstration dans ce box avec cette surveillance resserrée sur nous. Si vous m'écoutez, si recouvrer la liberté a encore du sens pour vous, je vous demande alors de vous concentrer sur ce nuage de mots, connaissez-vous-en le principe ? Chaque mot de cette feuille s'est vu attribuer une valeur proportionnelle au degré d'importance que je lui accorde dans le meurtre de Chloé Genêt, que vous aimiez, je crois, sincèrement. Ce sont ces mots qui parleront à ma place, et qui vous apprendront ce que je sais de ce meurtre et ses à-côtés. La gardienne peut revenir d'un instant à l'autre, je prends un risque à vous tendre un tel papier qui raconte mon enquête, ne faites pas tout échouer ; à son retour, j'enlèverai la feuille en espérant qu'elle n'ait rien vu.

La supplique produisit son effet : Marc Louveau était intrigué, ses yeux se lancèrent dans un ping-pong de mots qu'il s'efforçait de mettre en connexion. S'il restait silencieux, son expression de visage avait changé.

— M. Louveau, écoutez-moi bien, chaque fois que je prononcerai votre prénom, il vous sera possible de parler de cette soirée où vous avez perdu la femme que vous aimiez, mais dès que je dirai « en effet », il vous faudra vous arrêter, nous n'avons que des intervalles de temps pour échanger M. Louveau.

La stupeur de ne plus être, pour la première fois, tout seul à maudire Matéo Genêt, transforma l'attitude de Marc Louveau. Il parlerait au signal de Gaspard.

Quelques désynchronisations de leur part avec le branchement sur écoute de la gardienne avaient fait craindre à Gaspard que cette dernière ne découvre la duperie, mais l'apathique échange des débuts avait levé toute défiance chez elle, à un point tel qu'elle se désintéressa de la suite.

23 h 45, le soir du 5 novembre 2010. Marc Louveau, dans la suite Océan de son ex-établissement, s'était décidé à dire à sa jeune compagne que son frère le faisait chanter. « Tu continueras de voir Chloé que si tu me laisses acheminer mes livraisons dans ton établissement,

l'avait menacé Matéo, quelque mois seulement, le temps que j'élabore une autre chaîne de transit. Tu me rends ce service et ma sœur est à toi ».

Chloé était devenue folle de rage en l'apprenant. Son frère, tyrannique et mauvais, la privait de normalité et d'envol. Ils avaient eu beau couper les ponts, son morpion de frère se collait à elle et lui pompait sa joie de vivre. Elle partait le voir dans la cabane de ce grand-père terre-neuva, prétendu tel d'ailleurs, lui dire qu'il devait couper l'amarre, sinon elle balancerait son trafic sans hésitation. La trouille avait paralysé les jambes de Marc Louveau, il avait essayé de la rattraper sur les gazons du parc de la thalasso, mais la rage téméraire de Chloé avait été plus rapide que sa lâcheté.

Que s'était-il passé dans la cabane de Guiscard ? il n'en savait rien. Le meurtre de Chloé et sa damnation lui furent communiqués par les gyrophares, les sirènes qu'il avait entendues dans son bureau, la tête fracassée par l'alcool de la nuit. Nouvelles peurs paniques. On efface les bandes, on les remplace. On se fait prendre. On en peut plus de ces lâchetés, on crève de remords, on ne peut pas vivre sans elle, on se livre, on prend tout comme un Christ miséricordieux pour se punir à vie.

Gaspard comprit qu'il ne saurait pas si Matéo Genêt avait tué sa sœur, était-ce un accident, une mise au point qui dérapa en fratricide ? L'un de ses hommes de main peut-être, ou tous, Réhan l'entreprenant qui voulait jeter tout le monde dans le canal, à défaut de canal on peut penser à l'océan. Le maquillage grossier du meurtre dans la cabane d'à côté, lui, s'expliquait très bien, ce salaud de Ducamp faisait partie des obsessions de Matéo Genêt.

Sorti de la maison d'arrêt, Gaspard contacta son confrère Éric Cogrel de Ouest France :

— Salut Éric, le coup de main tient toujours ? J'aurais une édition spéciale à publier si le Sequoia Vermeil est toujours partant pour se retrousser les manches. Mais cette fois-ci, venez dans la discrétion, pas en cortège, la porte de mon garage sera ouverte. Entrez au compte-gouttes, n'attirez pas l'attention sur vous, les fenêtres seront fermées, c'est normal. Demain 10 h ?

On aurait cru que les retraités du Sequoia vermeil avaient travaillé toute leur vie dans la presse, tant il fut facile pour Gaspard de les placer à des tâches éditoriales de mise en page et de classement d'articles, de hiérarchisation d'informations, de rédaction dactylographique, de développement photographique. Parfois, Il avait même l'impression que leurs conseils lui réapprenaient le métier.

Éric Cogrel avait vu avec quelle incompétence Gaspard maniait le logiciel des maquettes d'Élise si bien qu'il en prit les commandes.

— Éric, lui demanda Gaspard, tu pourras en dernière page prévoir une rubrique Culture, je te donne ce fichier pour édition.

— C'est quoi Gaspard ?

— Une dette morale.

Gaspard avait été assailli de questions par son impromptue équipe de presse, il lui répondit ceci :

— Mesdames et messieurs, faites-moi confiance, je ne peux pas ici vous détailler l'affaire du

carrelet, vous la découvrirez dans les colonnes de votre journal favori. Vous êtes aujourd'hui de précieux contributeurs sans qui l'édition spéciale de demain ne paraîtrait pas. Je vous en remercie.

Le lendemain, le petit réseau ingambe du Sequoia Vermeil se mit en branle pour inonder Pornic et ses sièges institutionnels d'édition spéciale gratuite. L'affaire du carrelet enfla jusqu'à franchir les portes de la gendarmerie de Pornic.

Vendredi 26 novembre 2010

Gaspard était sous sa verrière, il attendait allongé une visite. Sous sa tête, en guise d'oreiller, un large sac de sport contenait tout ce que son enquête avait mis au jour dans l'affaire du carrelet : du présumé cheveu sanguinolent au témoignage sonore de M. Louveau, en passant par toutes ses séries de photos.

On frappa deux coups francs à la porte au cri de « gendarmerie nationale, ouvrez s'il vous plaît ».

Gaspard alla ouvrir. Sur le seuil de sa porte, le commandant Kohler et un major, faisant fonction d'aide de camp, lui signifièrent son audition en tant que témoin.

— Je ne me présente pas, je crois que vous me connaissez, je suis cité plusieurs fois dans votre roman, le salua le commandant Kohler en inclinant son képi.

— Roman ? Article, pas roman, s'étonna Gaspard.

— En l'état cela reste des fables monsieur, nous analyserons vos pièces pour nous en faire une idée. Vous n'êtes d'ailleurs pas à l'abri d'une requalification de votre statut par la juge d'instruction qui s'intéresse de près à votre enregistrement sonore. Pas légal ce que vous avez fait, vous n'étiez pas habilité à le faire. Oui monsieur, à ce stade je parle de roman, de mauvais roman, s'agaçait ouvertement le commandant Kohler.

— Très bien, je suis à votre disposition. Je suis peut-être, comme vous dites, un mauvais romancier, mais à tout prendre un meilleur enquêteur que le mauvais enquêteur qui n'a vu cette enquête que par « le petit bout de la lorgnette », comme on dit dans les classiques du polar.

— Major, procédez, voulez-vous, à la saisie des pièces. Monsieur, veuillez nous les apporter, ordonna d'une voix rêche le commandant Kohler.

Il poursuivit :

— Le plus grave dans cette affaire, ce sont vos insinuations d'une prétendue infiltration de mes services par le prétendu réseau de Matéo Genêt. Nous porterons plainte pour diffamation.

« Voilà à quoi ressemble une partie de l'humanité, se dit Gaspard, ce n'est pas pour eux la vérité ni l'honnêteté qui comptent, mais bel et bien l'ambition et leur réputation ». Il ne servait à rien de lui répondre. Gaspard prit l'initiative de les devancer.

— Où allez-vous comme ça monsieur ? Nous vous embarquons, restez ici !

— Je le sais, je vais à votre voiture, à moins que vous ayez reçu consigne de me menotter.

Dehors, il chanta le Rêve du Pêcheur :

« Un bateau, être heureux dessus, être heureux sur un bateau, je rêve d'eau, mais d'océan... »

*

*Pour suivre les longues aventures de Gaspard, rien de plus simple : suivez son facebook **A.B. les aventures de Gaspard de La Rochejaquelein**. N'hésitez pas aussi à laisser un avis sur **ma page Librinova**. Il n'y a pas d'avis que je ne lise pas, pas de soutien qui ne compte pas pour que je continue de faire vivre Gaspard et son univers romanesque. Avec mon amitié.*